

**Entre le rêve et le vide**  
**(1990 révisé en 2022)**

**par**  
**Luc Côté**

**Éditions du Refus-GenX**

**lundi 4 avril 2022**

Merci à Louise Leclair, collègue de la Ville de Montréal qui a tapé la version originale de ce manuscrit dans ses temps libres.

## **Première partie**

### **Ça**

Dans la théorie freudienne, l'instance psychique "ça" représente les intérêts pulsionnels de l'individu .

# Chapitre 1

*50 km de la ville de Lausé, province de Liture, nord de la Cassande*

*Une longue colonne de fumée s'élevait à l'Est. Le ciel était sombre et le plafond de nuages bas. Ce devait être la fin de l'après-midi, mais il faisait sombre comme la nuit. Le vent sifflait au niveau de la plaine. Seule cette colonne occupait le ciel, vacillant lentement de droite à gauche selon le gré du vent. On aurait dit novembre, le mois de la mort.*

Une autre colonne s'étirait, sur terre celle là. Un régiment d'infanterie y avançait. Casques et vêtements au camouflage pareil au sol, les soldats étaient presque invisibles. L'officier les commandant s'arrêta, pointa ses jumelles en direction de la fumée. Des gouttes d'eau tombaient lentement.

C'était une steppe, quasiment infinie pour l'œil humain.

Les soldats immobiles se fondaient maintenant avec la nature. Le visage camouflé, ils progressaient en ligne des deux côtés de la route. L'officier stoppa de nouveau ses hommes, d'un autre geste silencieux, il les fit se coucher.

On entendait seulement le bruit du vent dans les feuillages secs, et le crépitement de la radio de peloton.

Rien ne se passa durant 10 bonnes minutes, puis un tonnerre se déclencha devant eux, un nuage de fumée se forma suite à la chute de bombes fumigènes lancées par l'artillerie. Les blindés de soutien s'avancèrent à la faveur de ce rideau.

L'officier déploya son peloton sur les côtés pour rejoindre les véhicules qui avançaient.

La fumée s'élevait d'un village en flamme.

Il y avait eu de l'agitation depuis plusieurs semaines, des troubles inter-ethniques avaient été provoqués par la chute de l'état central. Il y avait dans le pays une minorité française importante, elle avait été incluse lors des dernières grandes invasions du 17<sup>e</sup> siècle. Depuis cette époque, le peuple s'était refermé sur lui-

même, repli exacerbé par un clergé rétrograde et bigot, seul relent du pouvoir passé de la royauté française, si puissante à cette époque.

On avait tenté de contenir les agitateurs à l'aide des escouades anti-émeutes, ces premiers avaient répliqué en s'organisant en groupes, s'armant de bâtons, de casques de motos et de couvercles de poubelles. Ils étaient des centaines au début, ils furent vite des milliers, la police fut débordée.

Les émeutes violentes n'étaient pas rares en Liturie, mais elles avaient atteint cette fois un sommet inégalé. La violence des émeutes n'avaient pas atteint ce paroxysme depuis plus d'un siècle.

Au siège du gouvernement de la République, c'était le chaos. Des meutes de journalistes et de démarcheurs faisaient le siège de l'immeuble, à peine contenus par la sécurité. Ils harcelaient les députés, les ministres, les fonctionnaires et le personnel politique.

Les journaux ne parlaient que de la crise politique et sociale, questionnant et attendant la réaction du gouvernement de coalition centriste. C'est ainsi que débuta la crise.

\*

*Quelques semaines avant la crise, Ceruda, quartier des finance de la ville de Triam*

Le bureau se trouvait dans un grand immeuble qui venait d'être construit. Il faisait partie de ces tours qui poussaient comme des champignons. Les bureaux se trouvaient dans les étages supérieurs, au dessus des nuages quasiment.

Dans ce grand bureau meublé avec goût, décoré avec soin, se trouvait une femme blonde avec un air triste, regardant la ville à travers la grande vitre. Un homme se tenait négligemment appuyé sur le dossier d'un fauteuil, lisant un dossier.

- Je n'ai plus le temps, lui dit elle soudainement.

Il arrêta de lire.

- De quoi parles-tu Julie?

- Je n'ai plus le temps de te voir Vladi.

Le visage de l'homme se durcit:

- Pourquoi dis tu ça?

Elle soupira.

- Parce que j'ai du travail comme ça!, mon patron me harcèle avec ses réunions, et j'ai un projet à superviser avec la Banque fédérale de Commerce!

Il tira une bouffée de la cigarette qu'il tenait de son autre main, contempla ses souliers dernier cri. D'un air embêté et cynique, il dit:

- Tu ne disais pas ça au début, quand tu étais seule, tu disais que ta carrière ne t'amenait plus rien, que tu étais dans un cul de sac.

Elle quitta la fenêtre et vint s'asseoir dans un grand fauteuil. Elle le tourna vers la grande fenêtre. Un long moment s'écoula. De la vapeur s'échappait des grattes-ciel et formait des spirales dans le ciel bleu clair. Il faisait froid, mais elle aurait aimé ouvrir la fenêtre, mais on ne pouvait pas dans ces immeubles impersonnels.

«Impossible, pensa-t-elle, nous sommes comme des rats. Il n'y a plus d'issue, seulement des miroirs pour nous renvoyer notre image désabusée.»

Le bureau était somptueusement meublé, il y avait des peintures de maîtres, des photos d'artistes, des meubles design, le matériel de communication dernier cri, le "setup" complet du bureau d'affaires.

Vladi tira une autre bouffée de sa cigarette.

- Tu vois quelqu'un d'autre?

Elle répondit:

- Non, pourquoi tu réagis ainsi? Je n'ai pas dit que je voulais que l'on se sépare.

Il rugit:

- Ça sent cela à plein nez, tu prépares le terrain, je te connais!

Elle haussa simplement les épaules, énervée.

- Tu vois des complots partout. Non, ce rythme de vie me tue à petit feu. Je ne peux pas vivre une liaison et me consacrer à mon travail comme je le voudrais. Je suis entre deux rives et je n'aime pas.

- Tu aimais au début, je te plais plus, tu en as assez de moi.

- Non, s'écria t elle, mais j'aime réussir ce que j'entreprends.

Il grimaça:

- Ah, je ne pas suis une une affaire que tu réussis ou échoue, je suis une personne qui t'aime et qui se demande pourquoi tu ne veux pas venir au avec moi restaurant.

- Je te l'ai dit, j'ai du travail.

- Tu as dit plus le temps et non pas "pas le temps". Tu en as dis trop ou pas assez.

Il écrasa sa cigarette et s'approcha d'elle.

- C'est à cause de ma femme?

Elle l'observa longuement de ses yeux clairs.

- Peut-être.

Il dit:

- D'accord, le chat est sorti du sac, tu peux le dire, pourquoi ne pas y aller directement?

Elle le toisa:

- C'est toi qui en parles.

- Tu attendais que je l'aborde moi-même, pour qui me prends tu?

Elle se leva, en colère cette fois:

- Oui, peut-être que j'en ai assez de jouer le second violon, de passer après madame Krein, après les enfants et les bonnes causes de monsieur. A passer

mes soirées seules en me demandant si il daignera me visiter, si madame le permets

- À quoi t'attends-tu, à ce que je la quitte et que je marie avec toi? Tu étais parfaitement au courant de ma situation quand nous avons commencé à nous fréquenter...que je l'aimais encore.

- Et tu me l'as dit aussi...

- Toi, c'est différent...

- Tu aimes mon cul oui!

Il marqua un pause:

- Que veux tu, que je la quitte? Que vont devenir les enfants, tu veux leur imposer une famille séparée, le traumatisme d'un divorce?

- Épargne moi la psychologie à l'eau de rose, tu vas me faire pleurer. Ne viens pas me mettre sur le dos le sort de tes enfants. De plus, je vais te dire ce que je veux. Je veux un amoureux, pas un playboy kitsch qui se pavane comme un coq parce qu'il saute la vice-présidente de l'exploitation. Ce que je veux, c'est avoir la paix et ne plus te voir, compris? Retourne à ta femme et tes pantoufles.

Il restait figé, surpris par la violence des propos. Il sentait qu'il devrait lui faire un réplique, pour l'honneur, mais il ne trouvait rien. Il se disait qu'il pourrait probablement en trouver une plus docile. Oui, il aimait son cul, mais il s'en mieux porté si il elle parlait moins.

\*

- Nous vivons l'ère des communications, mais encore faudrait il avoir quelque chose à dire!

Le rédacteur en chef essuya ses lunettes et dit:

- Qu'entends tu par là, Pieter?

- C'est simple, on croit à la victoire de la robotique, de l'informatique, du télécopieur et du téléphone cellulaire. Mais on n'a rien à dire, on échange des conneries sur ds sujets banals, les artistes sont soumis aux subventions, ils attendent l'argent pour produire...

Pieter continua

- Pour moi, le monde de l'art actuel n'en est pas un. C'est une distorsion provoquée par la réification du spectacle. On s'attend à ce que chaque nouvelle œuvre vaille un million, à être adulé au premier succès.

Il souffla

- Et dans les idées, c'est le vide total. Où en est l'idéalisme aujourd'hui? C'est le règne de la facilité et de la futilité, le triomphe de la surface. Les politiciens ne font qu'administrer la société, ils n'innovent plus.

Le rédacteur demanda:

- Mais est-ce que la philosophie fait plus avancer la société? Est-ce qu'un livre obscur et abstrait sur l'être ou le capital pourrait faire avancer la cause de l'humain?

- Le Capital a donné naissance à la théorie révolutionnaire du 20e siècle.

- Et la moitié du monde vit désormais dans une bureaucratie qui ne peut pas gérer la production des boutons. Cette bureaucratie était inévitable, elle est un corollaire du socialisme. Selon moi, on ne peut pas gérer sans arbitraire, c'est sûr. Mais le messianisme d'une idéologie telle que celle-ci ne peut que conduire à un régime totalitaire. À partir du moment où on affirme que la dictature du prolétariat est la finalité du régime, on évacue le pluralisme. Une erreur fondamentale réside dans le fait que l'on a cru que la conscience de classe était innée et immuable. Au contraire, l'ouvrier emprunte une identité, et dès qu'il obtient un poste de pouvoir dans une démocratie dite populaire, il prend celui de patron.

Le rédacteur marqua une pause:

- Il n'y a que toi Pieter pour m'amener dans ces débats.

Pieter regarda vers le sol:

- Il n'y a bien que moi en effet.

- "L'Espace Libre" a toujours été un journal de débat.

- Bien sûr, l'un des rares en Cassandre, mais il ne suffit pas à renverser cette course à la banalité dans laquelle nous avons plongé l'américanisme ambiant.

- Tu ne vas encore t'en prendre aux Américains dans l'article de demain? On va encore nous accuser de sympathies socialistes.

- Mack, il est temps que tu t'aperçoives que je ne peux pas accepter le totalitarisme dépassé du socialisme, comme tu l'as déjà dit, je préfère l'activisme, l'idéalisme ou même trialisme, dit Pieter.

- Cette idée de créer un courant politique original, répliqua Mack.

- Pour se séparer du clivage traditionnel gauche-droite, oui, pour une nouvelle voie. C'est peut-être prétentieux et sans utilité, mais il faut un renouveau à la politique si elle veut concurrencer avec les doctrines économiques ou monétaristes, le néo-libéralisme ambiant.

- Tu es donc marxiste, opposa Mack.

- Philosophiquement oui, tu veux, mais je récuse le socialisme comme juré au procès du monde.

Il marqua un silence, puis reprit:

- Ce que je souhaite, c'est une renaissance de l'idéalisme, il faut apporter quelque chose de nouveau à la jeunesse, au monde. Nous avons la situation géopolitique parfaite. Et nous avons le journal qui nous permet d'être les porte paroles de cette fin de siècle, d'un possible renouveau intellectuel de cette génération sacrifiée.

- D'accord, "L'Espace" est un jeune journal, il est une alternative à cette gauche que tu rejettes.

Pieter esquissa une grimace:

- Ne mélange pas les alternos avec un renouveau intellectuel. Ces alternatifs ne sont que des punks récupérés par la société de consommation ou des intellectuels existentialistes et désabusés.

Mack regarda sa montre:

- Il est l'heure du lunch. Tu viens au café avec moi?

- Sûr, répondit Pieter.

Ils sortirent sur l'avenue bondée, devenue piétonne. C'était une réalisation de l'administration municipale, des socialistes qui avaient fermé cette rue aux véhicules, comme plusieurs autres, aménagé au lieu des promenades piétonnières bordées d'arbres et de fleurs.

«Voilà à quoi devrait servir le socialisme, se dit Pieter, améliorer la vie des gens, pas les emprisonner au nom de Lénine.»

Ils marchaient dans l'une des seules villes débarrassées de la pollution. Il semblait à Pieter que la seule cause valide était la lutte pour l'environnement. Le gouvernement municipal n'avait pas eu peur de perdre des industries ou des votes par ces mesures radicales contre les pollueurs, automobilistes ou industries. La lutte contre ce fléau demandait une contribution de chacun, comme toute les causes. Comme la lutte contre la pauvreté, quand on augmentait le salaire minimum, les entreprises partait en des pays sans loi, ce qui ramenait la lutte au point de départ. C'était un problème criant que Marx et les régimes socialistes dogmatiques n'avaient pas prévus.

Cent fleurs s'étaient épanouies durant l'été dans les haies les entourant, mais il n'y avait pas trace de révolution ici. Le ciel était clair mais froid, les fleurs avaient fanées, les feuilles des arbustes rougissaient maintenant.

Les gens sortaient sur la rue en masse des immeubles pour le dîner, joignant les badauds s'y trouvant déjà. Il y avait aussi les étudiants de l'université, située non loin de l'édifice du journal. Sur les toits, on voyait les grandes antennes de communications, et les tours d'une église.

En parallèle de l'avenue piétonne, une autoroute à 4 voies avait été transformée en parc. Au-dessus, des vols d'oiseaux se dirigeaient vers le sud, signe que l'hiver allait étendre son manteau sur cette poésie urbaine. C'était tout de même utopique de penser que l'humain allait se détacher de l'argent, et planter des arbres au lieu du bitume, qu'il allait se résoudre à prendre l'autobus plutôt que son auto polluante, mais privée et confortable.

- Et en parlant d'Américains, il y a des rumeurs que cette grande multinationale de magasins, celle qui est féroce anti-syndicale va s'implanter en banlieue, dit Pieter.

Mack haussa les épaules:

- C'est le gouvernement central, ils cherchent encore des investissements étrangers.

- Tout ce qui a été accompli depuis 5 ans sera détruit. Il faudra que j'écrive un article la-dessus. Tu as encore tes sources au ministère du Commerce?

Mack grommela:

- Oui.

- Je veux écrire la-dessus!

Mack s'arrêta:

- C'était donc ça, tu veux vraiment attaquer les Américains!

Pieter ne répondit pas, souriant seulement, il tenta:

- Et comment va ta femme?

Mack roula les yeux, puis répondit:

- Oh, elle va bien. Tu te rappelles qu'elle a accouché il y a deux mois?

- Voyons Mack, je me souviens, je ne suis pas si sauvage, je vois autour de moi...

Le rédacteur souffla:

- Pas si sûr, tu es dans ta bulle et ta tour d'ivoire, nous regardant du haut de ta chaire comme un professeur d'université du Moyen-âge.

- Ah oui?

- Beaucoup le pensent au journal, dit Mack en souriant, mais tu n'es pas un mauvais bougre.

Pieter réfléchissait:

- Je suis solitaire, ça c'est vrai.

- Et tu n'aime pas parler de toi.

- Non, je crois que ce qui m'arrive n'est pas assez intéressant pour embêter les autres.

- Trop modeste?

Le silence s'installa. Ils étaient arrivés au café. Ils entrèrent, l'odeur âcre et douce à la fois du café emplissait les narines. Le soleil entrant par les carreaux des vitrines et lançait ses traits dans les volutes de fumées s'échappant des bols de liquide brûlant.

Ils se mirent dans la file. Mack demanda:

- Et sur la crise en Liturie, vas tu pondre quelque chose?

Pieter secoua la tête:

- Non, les luttes nationales me laissent indifférent.

- Comment pense tu que ça va évoluer?

- Je ne sais pas. Il y aura sûrement un règlement politique.

- Les dirigeants de la coalition française sont pourtant des radicaux.

- J'ai toujours pris les nationalistes pour des gens sans flair en politique, alors ils se feront bernier par la Parti libéral et les démocrates chrétiens.

- Oui bon, alors je demanderai à Yves un papier sur les écolos qui se font arrêter par l'armée. Ça nous permettra de faire un peu de bruit autour de l'intervention militaire.

Ils venaient d'avoir leur commande. Mack consulta sa montre à ce moment et dit:

- J'ai un rendez-vous, je te laisse.

- D'accord.

- Alors, à cet après midi.

\*

### *Banlieue de Lausé*

Dans cette contrée reculée, loin de toute civilisation, une jeep avançait en cahotant sur une route secondaire. Le chauffeur connaissait bien la route toutefois. Yves Beaumont lui cria:

- Tu es sûr que ça se trouve ici?

- Oui, cria le chauffeur en tournant la tête, je venais souvent reconduire des gens de l'aéroport.

Beaumont dit:

- Ça devait faire tout un périple depuis l'aéroport...

- Ils ne voulaient pas rester en ville, ils désiraient arriver le plus vite possible.

- C'était quel genre de personnes?

Le chauffeur évita une ornière d'un coup de volant puis dit:

- Oh, des gens importants souvent. Beaucoup de médecins, des psychologues, même un ministre.

- Et que dit on de cette Cité en ville?

- On dit tout, que ce sont de nouveaux chrétiens, des adeptes du nouvel âge, des illuminés, ou même que c'est un laboratoire de recherche secret.

- Ce qui veut dire que l'on ne sait rien.

Le chauffeur continuait en mâchonnant une cigarette éteinte:

- Une chose est sûre, ça coûte cher d'y aller, et d'y rester. IL faut investir entre 5 et 20 mille dollars. Il y a beaucoup d'écolos, des granolas extrêmes. Ils font de l'agriculture bio, prétendent qu'on y trouve pas de drogues, de cigarettes ou de délinquance.

- C'est le paradis, fit Beaumont en agrippant au côté de la jeep, réflexe vieux comme l'humain de fonder la société parfaite. Ça fonctionne peut-être avec 200 personnes et que l'on peut sélectionner qui on veut, se baser sur leur richesse. Mais en agissant ainsi, on choisit ceux qui sont déjà "sauvés" d'une certaine manière des fléaux qu'ils désirent fuir. Un retour à la terre aidé par la science bio.

Le chauffeur ironisa:

- Rien de nouveau, une élite qui craint les problèmes sociaux, qui se proclame contre le système de consommation, mais qui en a bien profité.

Beaumont regardait devant:

- Il est facile de contrôler la population quand on est en vase clos. Comme les hippies, et leur prétention à être hors du système, leur fascination pour le retour à la nature...

La route devint plus douce soudainement.

- Ils ont recouvert de bitume les quelques kilomètres menant à leur cité.  
Beaumont murmura:

- Ils en ont les moyens.

Ils virent les premières maisons, le chauffeur dit:

- Nous arrivons.

\*

- M. Houli, le secrétaire du ministre du Commerce veut organiser un rendez vous cet après midi.

L'homme consulta machinalement sa montre:

- Ça va, à quelle heure?

- 15 heures 30.

- Oui, j'y serai.

Wern Houli était le directeur de l'Agence d'étude des investissements étrangers, l'AEDIE. Il ferma le dossier qu'il était en train de signer.

«Que me veut-il, pensa-t-il, je suis encore allé trop loin?»

Il se leva et alla à la fenêtre. Il écarta les rideaux, la cour intérieure des édifices de l'Assemblée Nationale était vide à cette heure.

« Cinq milliards, c'est trop gros pour moi. Ça se paye, le progrès.»

Il recula vivement, il était furieux.

«Encore des bâtons dans les roues.»

Deux heures plus tard, il attendait dans l'antichambre du ministre. Gebbel était un démocrate-chrétien, l'un des ministres de la coalition formée avec le PLC. Il était issu du milieu des affaires et reconnu pour ses positions extrêmes dans son parti. La secrétaire avertit Houll qu'il pouvait entrer.

Poignées de mains, salutations d'usage.

- Assieds toi, fit Gebbel, je n'irai pas par quatre chemins pour t'expliquer les choses. Le projet du groupe ELT est primordial pour le pays, nous ne pouvons pas nous permettre de le perdre.

Houll leva légèrement une main:

- Je n'ai pas besoin de te rappeler que l'Agence est impartiale, ne relève d'aucun ministère. Il serait très mal vu qu'il y ait des pressions politiques pour que le projet passe outre à notre examen.

Gebbel grommela:

- Cette agence a été créée par le gouvernement, elle pourrait très bien disparaître aussi soudainement.

- Je ne crois pas, monsieur le ministre, que vous feriez cela, même devant un investissement de cinq milliards.

Il n'avait pas haussé la voix, elle était résolue. Le ministre dévisageait calmement Houll, mais ses yeux gris lançaient des éclairs.

- Est-ce une menace? Je n'ai pas à vous rappeler que vous êtes soumis au code de l'information de même que qu'à l'impartialité en tant que haut fonctionnaire.

Le tutoiement avait disparu. Les menaces échangées avaient rigidifié les deux hommes. Houll prit le premier la parole:

- Vous me connaissez mal monsieur le ministre, je suis opposé à toute mesure hors de l'administration, je n'ai jamais eu recours à des moyens illégaux ou vicieux pour régler mes différends. J'ai toujours obéi au niveau politique sans me rebiffer dans le cadre de mes fonctions. Vous anticipez une lutte que je n'ai pas l'habitude de mener.

Le ministre le considéra pendant un moment, puis son sourire électoral lui revint aux lèvres.

- Mon cher Wern, je me suis mal exprimé. Je voulais seulement souligner les devoirs et obligations de cette agence. Nous avons tous nos contingences, nos limites, notre liberté qui finit où celle de l'autre commence.

Le ton désormais sirupeux du ministre écœurait Houl qui ne rêvait que ce sortir de cette atmosphère sucrée et hypocrite. Le ministre continua:

- Donc le projet ELT qui est sous observation par votre agence est primordial , et nous désirerions une conclusion rapide. Ce dossier est hautement positif pour tous les intervenants impliqués.

- A part la Ville de Triam.

Le sourire du ministre se figea, il se leva, battant l'air de ses bras courts.

- Ce sont des socialistes, des idéalistes, ils ne rêvent que d'air pur, de vélo, de paix sur terre.

Le credo chrétien sonnait très mal de la part d'un démocrate-chrétien tentant de minimiser l'importance d'un parti municipal. L'entretien se termina sur ces paroles.

\*

Julie lisait un article de journal:

«Le mouvement est différent du nationalisme des années 60. En ce temps, les Français formaient une minorité vaincue dans un pays parlant une autre langue. Les choses ont changé aujourd'hui, dans les limites de leur province, les francophones ont désormais une souveraineté de fait. C'est étrange. L'ancienne majorité est devenue une minorité linguistique en Liturie, tandis que la province conserve son statut légal de minorité dans le pays.

La situation est donc différente. Le parti nationaliste qui a pris le pouvoir pendant quelques années a réussi à instaurer des lois de protection de la langue et des règlements sur l'affichage. En 1960, il fallait recourir à la violence pour se faire entendre de la majorité complaisante. Aujourd'hui, c'est une foule pacifique et

forte, sûre de ses moyens qui a marché, un peuple qui a relevé la tête et qui s'est affirmé, qui a clamé qu'il prenait la conduite de son avenir

L'ère des colonies est finie, l'affranchissement des dictateurs et des impérialistes est arrivé. Le peuple français de Liturie a annoncé qu'il prend conscience de sa puissance. Il ne ressent pas le besoin d'être reconnu par la Cour Suprême comme peuple souverain ou distinct, c'est un état de fait.

Nous voyons un peuple qui a mûri, et nous pouvons dire que dans les faits, l'État-Nation de Liturie existe désormais. Il ne reste plus qu'aux juristes à le transcrire sur le papier. Aujourd'hui, nous avons la preuve que malgré toutes les défaites, le combat s'est soldé par une victoire.»

Julie posa le journal. L'auteur n'y allait pas de main morte, elle regarda son nom, Pieter Darois.

«Tiens, pensa-t-elle, je ne l'avais jamais remarqué. Fougueux!»

Son adjointe, qui l'observait depuis quelques minutes, lui dit:

- Tu lis les pages politiques maintenant?

La jeune femme baissa le journal et répondit:

- Oh, un intérêt passager, j'ai ramassé le papier dans le métro.

- Tu ne lis que le Wall Street d'habitude...

- Je m'ennuyais et un connard ne cessait de me regarder les cuisses, alors j'ai pris ce journal qui traînait sur un banc pour ne plus le voir.

L'adjointe soupira:

- Ça n'arrive qu'à toi ces choses. Jamais je ne fais regarder comme ça.

- Bof, fit Julie, on s'en lasse, on s'habitue à tout.

- J'ai toujours rêvé d'avoir des dizaines de prétendants. Mais j'ai des grosses fesses et je suis trop petite.

- Mais non France, tu es très bien, tu ne t'habilles pas assez sexy, c'est tout. Mets une jupe courte et des talons, montre ta poitrine, et voilà, le tour est joué.

L'adjointe montra sa longue jupe et son col roulé:

- Je ne pourrais jamais me promener ainsi, trop gênée...

- Ce n'est pas grave, les hommes ne causent que des problèmes, ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ou ne veulent qu'une chose, baiser...

France gloussa :

- Ce n'est pas désagréable..

Julie sourit et lui dit :

- Tu es une désaxée France!

L'adjointe baissa le visage en simulant la gêne :

- Un peu.

Elles éclatèrent de rire. Une fois le fou rire terminé, France demanda :

- Sérieux, c'est fini avec Vladi?

Julie fit une moue :

- Oui. J'en avais assez de me cacher de sa femme, et j'avais envie d'un autre corps.

- Tu n'aimes pas ceux qui s'attachent.

Julie réagit :

- Ce n'est pas vrai, s'il avait été si attaché, je ne serai pas un bouche-trou, un second violon.

Elle marqua une pause. Puis enchaîna :

- Et puis, je n'en ai rien à foutre de ces connards.

France lui posa une main sur le bras :

- Tu es triste, non?

- Pas plus que d'habitude. J'ai toujours été seule, la carrière avant tout, avant ça le doctorat, à 26 ans, t'imagines? Non, je suis habituée à vivre seule, et je ne changerais pour rien au monde.

France soupira:

- Je ne pourrais pas vivre sans un homme.

Julie répliqua:

- Moi, je ne les aime que de passage.

Quelques heures plus tard, Julie sortait de chez elle. Elle s'était habillée pour sortir, elle avait envie d'exotisme, d'action, de sueur. Sa discussion avec France lui avait rappelé qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait fait l'amour. Son corps lui criait grâce. Elle avait envie de se saouler et de jouir comme une courtisane, de se faire prendre par un inconnu, avec violence et perversion.

Elle avait revêtu ce qu'elle avait de plus décolleté, l'obligatoire mini-jupe, ses talons aiguilles, cheveux en chignon avec une seule mèche, le maquillage fort et aguichant, tout pour provoquer.

Elle quitta dans sa voiture sport de luxe, elle possédait tout ce que l'argent peut donner et un corps admirable, elle faisait tourner toutes les têtes. Elle ne voulait pas suivre le chemin classique imposé aux femmes depuis des siècles, bébés, cuisine, lavage, elle voulait une carrière; vivre sa vie pour elle et non pour un homme, elle voulait prouver qu'une femme peut réussir aussi bien, sinon mieux qu'un homme. Elle était un de ces cadres féminins de haut niveau qui prouvent qu'en effet, les femmes ont autant de capacité réflexives et de direction qu'un homme.

Mais au contraire d'un homme, Julie avait lié vie privée et vie professionnelle. Elle n'avait jamais voulu s'embarquer dans une relation sérieuse avec un homme. Dès qu'il y avait trace de volonté dans ses amants, car c'est tout ce qu'ils étaient, elle les larguait.

Bref, ce soir, elle avait envie de se taper un mâle, de le voir saliver devant sa poitrine, perdre ses mots en admirant ses jambes fines. Son corps lui imposait ce régime, elle ne pouvait l'empêcher. Quand elle avait 20 ans, c'était plus facile de contrôler, puisant dans la haine qu'elle éprouvait pour les hommes et leur règne machiste. Elle les menait par le bout du nez. Puis un jour, elle avait couché avec un étudiant, elle avait finalement découvert le plaisir et la jouissance, ce qui n'avait jamais été le cas avant.

Elle avait ensuite tenté de l'oublier, refusant de le revoir, puis s'était mise à la recherche du plaisir à nouveau, avec d'autres.

C'était devenu un jeu pour elle, le plaisir de la séduction, exercer un pouvoir sur les hommes, décider de sa jouissance, donner juste le nécessaire puis devenir de glace. Elle était froide en amour, réclamant beaucoup, donnant peu. Elle en avait ainsi éloigné plus d'un de cette façon.

Mais ce soir, elle irait dans la boîte la plus chère et la plus courue en ville. Dès son entrée, ils avaient été plusieurs à la dévorer des yeux. Lequel choisirait-elle? Le blond, l'athlétique, le mystérieux? Elle adorait cette chasse, et le vainqueur avait droit à ses caresses mesurées. Ils devaient toutefois rivaliser de finesse pour figurer sur son tableau de chasse.

Laissant ses potentiels conquêtes, elle aperçut son rendez-vous, une amie d'enfance, ancienne camarade de lutte devenue cadre dans un magazine branché.

- Salut, belle soirée non?, lui dit son amie Lili.

Julie lança un regard à la ronde:

- Oui, il y a de la viande au marché d'esclaves.

La musique défonçait les tympans, il y avait une odeur de sueur et quelque chose d'électrisant dans l'air. Julie aimait cette atmosphère embuée et mystérieuse. Qui sait lequel sortirait de cette noirceur, un mannequin qui ferait mourir d'envie les autres femmes, ou un de ces multiples ratés ou divorcés qui hantent les clubs de nuit? Le plus souvent, c'étaient les ratés qui prévalaient.

L'amie de Julie la harcelait de questions:

- Dis-moi, ce sera qui aujourd'hui? Cet avocat qui te tourne autour depuis un moment?

- Tu sais ce que j'en pense de ce con. C'est une loque.

- Oh Julie, tu es tellement dure. Je ne suis pas capable d'être comme toi, je fonds dès qu'ils m'adressent la parole, surtout s'ils sont beaux.

Julie leva lentement son verre:

- Je pense que la plupart ont la tête entre les jambes.

Son amie lui répliqua:

- Moi, j'aime bien ça.

La plantureuse Lili sirotait son verre de ses lèvres maquillées. Montrant sa poitrine, elle dit:

- Je n'ai pas mis de soutien-gorge, tu sais comment ils rappellent dans ce temps-là.

Julie voyait bien les seins fermes de son amie. Elle pensa à leur adolescence. Elles avaient bien changé. Elles qui critiquaient le système, le patriarcat et les structures, elles étaient devenues des dévoreuses d'hommes, affichant tous les stéréotypes de la séduction féminine qu'elles critiquaient. Elle se dégoûtait parfois.

- J'ai envie de m'éclater Lili, de me faire mettre par le premier venu.

Son amie commençait à sentir l'effet de l'alcool:

- Viens danser, on va les faire crever de désir.

Elles allèrent sur la piste. La musique jouait à tue-tête. Julie pouvait laisser son corps libre, plus que durant l'amour, elle sentait ses seins et ses fesses bouger, tendre le tissu au point de le fendre.

Elle sentait les regards sur ses seins comme autant de caresses. Quel plaisir cela lui donnait, bien plus que les manipulations maladroites des conquêtes d'un jour. Dans son délire, elle croisa le regard d'un homme qui la dévisagea intensément. Elle en fut gênée sans savoir pourquoi. La musique s'arrêta un moment, ce qui lui permit de fuir l'inquisiteur.

Lili était en sueur et les pointes de ses seins pointaient à travers le tissu mince de son chandail.

- Wow, ils sont chauds ce soir. Il y en avait au moins trois qui me bavaient dessus. Et toi?

Julie répliqua:

- Oui, je crois que ça devrait marcher ce soir.

Au même moment, l'homme de la piste de dans s'approcha:

- Une si jolie danseuse devrait gagner un prix.

Julie le détailla de long en large et feignit l'indifférence

- Ah oui? Et quel prix?

L'homme dévoila deux rangées de dents blanches et un sourire enjôleur

- Un verre de champagne dans un endroit plus intime?

Lili pouffa et donna du coude à son amie. Julie le regarda de son air le plus sceptique et répondit:

- Si je suis invitée, j'accepterais peut-être.

- Tout est dans l'offre, dit-il en mêlant mystère et signification dans sa réponse.

Deux heures plus tard, ils étaient au lit ensemble:

- Oui, mange moi!

Elle lui tirait les cheveux et lui griffait le dos. Il y avait longtemps qu'elle avait fait l'amour ainsi.

Quelques minutes plus tard, elle reprenait son souffle, haletante des caresses précises de son amant. Elle était surprise de tant d'attention, il n'avait même pas joui, plutôt le contraire de ses expériences habituelles. Peut-être serait-ce différent cette fois? Il s'était levé et était sorti de la chambre. Elle cria:

- Chéri, où es-tu?

Il entra en tenant quelque chose, il avait un air étrange:

- Tu as joui salope, ça va être mon tour!

Et il fit claquer sa ceinture de cuir.

\*

Des grattes-ciel immenses couverts de vitres miroir meublaient le panorama. Tous les géants de la finance et la Bourse avaient leur siège social ici. Centre économique avant tout, Ceruda était le centre nerveux de l'économie

cassandaïse. Plus que tout autre quartier de la ville de Triam, il était le nerf du pays, son poulx monétaire, sa Mecque financière. Quel meilleur endroit pour y installer l'Agence d'études des investissements étrangers? Wern avait son bureau dans la même tour que la Banque Nationale et que le Groupe Stone, célèbre firme d'ingénieurs- conseils reconnus pour leurs travaux d'envergure.

Il y recevait en ce moment ses collaborateurs dans le cadre de leur réunion hebdomadaire.

- Bon, pour aujourd'hui, je veux avoir les rapports de chaque service sur la multinationale qui a des projets d'implantation dans trois provinces, pour des installations d'industrie lourde dans un cas, pour de la transformation de produits, et pour une usine de raffinage dans le dernier cas. Je vous avais demandé une étude d'impact que pourrait avoir l'arrivée de ce géant qui compte également ouvrir une dizaine de magasins de commerce au détail. Vous comprenez qu'à ce niveau, le groupe ELT pourrait contrôler toutes les séquences d'une mise en marché, à partir du secteur primaire jusqu'à la vente au détail. Nous pouvons craindre une situation de monopole de la part de ce groupe. Le montant investi dépasserait le 10 milliards de dollars. Le mandat qui a été confié à l'agence par le gouvernement du Parti Socialiste il y a 20 ans est clair. Cette époque est révolue mais notre mandat reste le même, préserver les intérêts de la population avant ceux des financiers. À vous maintenant.

Un jeune cadre, frais émoulu de l'école d'administration se racla la gorge avant de commencer à parler:

- Pour ce qui est du service des finances et de l'Impact économique, nous avons décidé de produire un rapport contenant le minimum de termes techniques de chiffres afin d'en faciliter la compréhension.

Il continua:

- À la lueur des ces quelques chiffres, nous avons tout de même pu analyser les effets possibles de l'installation de la ELT prévue pour l'an prochain, et sur une période de 10 ans. Il est toujours difficile de faire des prévisions à long terme, mais il est sûr que par sa capacité organisationnelle et la masse de capitaux dont il dispose, le groupe ELT pourra facilement devancer tous ses concurrents déjà implantés. Il n'y a aucune autre multinationale installée d'une telle puissance. Inutile de dire que les concurrents nationaux subiraient de durs coups.

Wern donna la parole au service de l'analyse politique.

- Quel effet aura cet afflux de capitaux sur la politique nationale?

Le directeur du service grimaga :

- C'est compliqué, nous avons beaucoup de problèmes pour avoir accès aux dossiers de l'entente.

Wern fronça les sourcils :

- Comment cela peut-il être ?

Le directeur poursuivit :

- Nous avons fait des demandes au Commerce Intérieur, aux Relations Internationales, au Conseil du Trésor, aux Finances, tout ce que nous reçu est un commentaire laconique et identique de tous ces ministères : "Rien ne peut être divulgué avant la présentation du projet en chambre."

Wern inspira :

- Je ne vous cacherais pas que ce projet comporte des risques pour nous. Cela ne fait pas l'affaire du gouvernement actuel que nous mettions notre nez dans leurs projets. Ils ne sont pas contents qu'il y ait une agence indépendante du parlement, et qu'elle soit capable de rendre des décisions non-partisanes, et légales. Nous ne sommes pas une agence fantoche sans pouvoir. Nous devons continuer de faire notre travail, peu importe ce qui arrivera.

\*

### *Liturie*

Il pleuvait depuis le début de la nuit, comme c'était souvent le cas en Liturie en octobre. Le long des vallons bordant la plaine, quelques arbres tentaient de résister aux trombes d'eau. Ceux qui avaient encore leurs feuilles multicolores pliaient sous la force des vents de l'orage. On ne pouvait entendre rien d'autre, le souffle glacial, il n'y avait aucune lumière visible.

Il n'y avait pas de vie sur cette lande déserte, l'homme avait-il fait fuir tous ses habitants, ou avaient-ils fui le froid et la noirceur ?

Plus loin, oui, on entendait le bruit de l'autoroute, lovée derrière un parapet, cachée au regard, construite à grand renfort de béton et de machines, pour que l'on voyage plus vite d'une ville à l'autre, passant sans plus voir le paysage,

ignorant l'odeur du champ ou celle du bois mouillé, celles des herbes par un chaud mois d'été?

Non, il fallait se rendre plus vite vers une autre cité bétonnée, vers la violence des gangs et le crime urbain, vers la criminalité devenue omniprésente.

Et non, il n'y avait pas de bruit pour une fois, pas de grondement de moteur puissant jetant son carbone empoisonné dans l'atmosphère. Est-ce que la terre allait survivre à son actuel occupant, à moitié fou?

Yves se le demandait sincèrement. Il écoutait calmement la pluie couler le long des fenêtres de la voiture.

L'affaire qu'il suivait en ce moment le perturbait. Il avait rejoint ce petit hameau. Malgré toute cette eau, des feux continuaient de brûler le long de cette route perdue de banlieue. Quelle violence avait atteint les combats! Les rebelles, ce qu'ils étaient désormais, avaient utilisé au début des armes de chasse ou de tir sportif. Des policiers s'étaient ensuite joints à eux. Ensembles, ils avaient réussi à tuer des soldats, ils avaient volé leurs armes et munitions. Maintenant, c'était une bataille rangée, c'était devenu une guerre civile.

Il avait assisté à des scènes épouvantables, tragiques, qu'il ne pouvait se résigner à rapporter intégralement, lui, ce journaliste postmoderne constamment en quête de sensations fortes. Il avait vu des civils se traîner dans les ruines, exposés aux tirs, inconscients du danger qu'ils courraient. Les militaires eux, avançaient méthodiquement et nettoyaient les maisons l'une après l'autre.

Le journaliste ne voyait pas de gloire dans cette action. Il voyait les lueurs orange des feux et celle noire des fumées, séquelles des combats. Il lui revenait des images de la révolte hongroise de 1956 ou de Prague en 1968, ces civils contre des militaires, la folie avait emporté les hommes dans son cortège de tuerie. On aurait dit que des années, des décennies de haine, primitive et refoulée, avait trouvé moyen de se libérer. Les barrières sociales tombées, tout semblait permis.

Il avait des soldats violer une adolescente en tenue de collège, sans raison, elle ne participait pas à la rébellion. Ils l'avaient fait parce sous la loi martiale, plus aucune autre loi ne tenait. Ce n'était plus le désintéressement et l'oubli de soi qui menait ces défenseurs de l'état, c'étaient les pulsions et les désirs les plus bas.

Yves grelottait en y repensant, il avait peur. Il serrait son appareil photo contre lui, sans que cela lui amène un réconfort. Il ne voulait pas sortir du véhicule, même s'il avait revêtu une tenue de camouflage, achetée à la hâte dans un magasin de chasse, ouvert malgré les émeutes, le couvre-feu et les blindés dans

la rue. Le journaliste se demandait si cette bravade était un signe de courage ou plutôt d'ignorance de la gravité de la situation.

Il sortit finalement de l'auto. La pluie s'estompait finalement pour ne plus être qu'une bruine fine et collante. Cela rendait les incendies encore plus fantasmatiques, irréels. Le quartier où il se trouvait était encore hier au mains des rebelles. Il avait couché dans la voiture, un peu à l'écart pour éviter d'être pris à partie. Il faisait des cauchemars, se réveillant en croyant avoir un fusil pointé sur le visage. Il était à des années lumières de son départ de la Cité écologique du Verseau, et pourtant cela ne datait que de quelques semaines.

Il repensait à ses interlocuteurs de la Cité.

Il avait déjà croisé des illuminés et des mystiques. Ce qui l'étonnait ici était le nombre de professionnels, médecins, avocats, lettrés, usés par le monde matériel venir se faire gronder par le gourou en chef, titré en écologie et en cybernétique de l'université du Nouvel âge, prêchant en même contre la dissolution des mœurs et pour le nouvel ordre économique mondial.

Il disait:

- Nous devons éduquer notre jeunesse, lui inculquer ce que la morale défailante de l'école publique n'a su lui montrer. Les libérer de la télévision, de la pornographie et la violence. Nous devons leur montrer à manger sainement et à respecter leur corps, leur enseigner la connaissance des forces supérieures.

Yves revoyait le gourou lui parler de la fin du règne de la raison, de l'échec du développement, de la mise au rancart de l'espace public. C'avait été leur dernier entretien avant le départ du journaliste, il était parti aux nouvelles des émeutes qui avaient éclaté. Curieusement, les combats qui avaient suivi avaient épargné la Cité et l'armée avait relâché le gourou écolo et sa femme après leur passage.

Un obus de mortier explosa soudainement, des tirs de mitrailleuses suivirent aussitôt. Tel un son de marteau-piqueur, Yves reconnut leur son caractéristique. Il entendait la culasse frapper les douilles et les sifflements mortels des balles le frôler.

«Je vais y laisser ma peau», pensa-t-il.

Il vit des hommes courir dans une rue avoisinante. Il devait penser vite. Les soldats avaient la gâchette facile la nuit, il fallait s'identifier rapidement. Par contre, s'il s'agissait de rebelles, qu'allait-il lui arriver? Il n'avait pas vu encore de ces civils qui se battaient à un contre dix, avec comme seuls équipement des fusils de chasse et des cocktails Molotov.

Il tenta sa chance. Il roula et courut droit à travers la rue traversée par les balles traçantes au phosphore, une à toute les cinq balles, pour permettre de voir où l'on tirait. La colonne d'hommes qu'il avait vu achevait de quitter les lieux, les deux derniers hommes le virent.

C'étaient des rebelles.

- Tire pas, il a pas d'arme, fit l'un d'eux.

Les deux hommes le tirèrent vers eux à l'abri d'un mur, ils le regardaient avec suspicion. Yves bafouilla:

- Je m'appelle Yves Beaumont, je suis journaliste.

Ils le regardent, puis l'un d'eux dit:

- Suis nous, les patrouilles l'armée ne sont pas loin.

Il se mit à courir dans leur sillage sans demander son reste. C'étaient des civils affublés de ceinture hétéroclite. L'un d'eux avait un fusil-mitrailleur qui devait avoir été prise sur le corps d'un soldat.

La colonne rebelle s'arrêta. Ils avaient appris tant bien que mal les techniques de combat, les moins rapides le payant par leur mort.

«Une embuscade?», pensa Yves.

On vit bientôt une patrouille de militaires de l'autre côté de la rue. Un rebelle dégoupilla une grenade et la lança. Une salve nourrie d'armes à feu l'accompagna.

Deux minutes plus tard, toute la patrouille avait été abattue. C'était le résultat du conflit, la paix évanouie, seule l'action comptait.

Les rebelles se précipitèrent sur les soldats pour prendre leurs armes. Ils se méfiaient car parfois des blessés jouaient au héros. Ce ne fut pas le cas cette fois, les blessés désarmés furent déposés contre le mur, ensuite les rebelles quittèrent dans la nuit humide.

\*

## *Centre-ville de Triam*

On avait dit à Pieter qu'il y aurait du grabuge. Tout n'allait pas pour le mieux pour le gouvernement d'union de la droite. Les émeutes en Litorie, le chômage grandissant, le déficit record, tout les événements se télescopaient.

La veille, le ministre des Finances, membre du Parti Libéral, financier de longue date avec de forts liens dans le milieu des affaires, avait été nommé pour remédier au problème fondamental du déficit en pays capitaliste. Il n'avait pas été tendre. Il s'était attaqué aux programmes sociaux, levant l'immunité de l'assurance-maladie, des pensions de vieillesse et de l'assurance-chômage.

Trois gros morceaux d'un coup, Zemm avait mis la tête politique de l'union sur le billot de la dette publique. La classe moyenne avait élu l'union sur la base d'un programme vague de consolidation de l'économie. Les Cassandais ne s'attendaient cependant pas à ces mesures extrêmes. Le gouvernement venait de signer sa mort. Le ministre avait déclaré :

«Il est temps de poser des questions sur l'universalité des soins, temps de se questionner sur les abus par les parasites et les paresseux. La classe moyenne paie pour ces profiteurs qui soutirent l'argent des honnêtes gens. Le travail est là, le chômage existe seulement parce que les Cassandais sont habitués à leur haut niveau de vie et de loisir. Le temps est au sacrifices. Savez vous que nous en sommes rendus à demander des prêts au FMI? Non, en citoyens lucides, nous devons prendre nos responsabilités face à l'avenir, et à celui de la Cassande.»

Les réactions ne s'étaient pas fait attendre. 300 cent mille personnes avaient manifesté dans la capitale et plusieurs autres grandes villes. En Litorie, les tensions nationales avaient décuplées ces manifestations, produisant des remous dans les quelques villes encore épargnées par les troubles.

Pieter regardait tout cela, son opinion était partagée, froide et analytique d'un côté, passionnée de l'autre. Lui, un socialiste convaincu, communiste repent, partisan de l'évolution, il constatait avec lucidité la faillite du règne matérialiste, mais les régimes communistes autoritaires tombaient aussi les uns après les autres.

Sa réaction était passionnée pour la révolution, en espérant que quelque chose de bien en sortirait. Pourtant, l'histoire était passé du règne romain vers le Moyen-âge, de l'ère des Lumières à industrielle, de l'utopie communiste à un parlementarisme bourgeois. Le " progrès " n'était pas linéaire, pour chaque avancée, il y avait un recul.

Que voulaient au fond les habitants des pays de l'est qui sortaient doucement du Rideau de Fer? Une partie du gâteau de la société de consommation. Il fallait y goûter avant que l'Ouest ne le détruise dans la dérive néo-libérale, obsédé d'intérêts, de dettes, de faillites et d'exploitation.

Une unité anti-émeute de la police républicaine, casquée de pied en cape, tourna le coin de la rue principale en une masse compacte, les policiers municipaux étaient au second rang. À l'autre bout de la rue se trouvait la foule, avançant lentement et précédée d'une immense banderole.

L'unité se plaça en face, matraques et boucliers en main. La foule continua d'avancer. Les Cassandais étaient reconnus pour leur passé pacifique, la violence était rare dans ces manifestations.

Pieter se joignit à la foule. Il vit des manifestants se faire matraquer même en criant:

« Non-violence.»

Il entendit un homme crier:

« À bas l'État capitaliste, vive le Parti communiste unifié! »

Il n'y avait pas que ce parti, toutes les tendances étaient représentées, les puissants écolos du Parti vert, l'opposition socialiste, les communistes déphasés. Devant lui, discutant avec des sympathisants socialistes, il reconnut un ancien camarade d'études:

- Hé, Serge!.

L'interpellé se retourna et il sourit en voyant Pieter:

- Pieter!.

Ils se serrèrent la main malgré la foule compacte qui avançait vers les policiers.

- Crois tu encore dans la non violence, demanda Pieter en montrant les arrestations.

- Autant que prescrit par le livre rouge de Mao et les évangiles de Lénine.

Ils rirent même si la situation s'y prêtait peur. Serge dit:

- Tu crois que ça va cogner?

- Il y a trop longtemps que le prolétariat se fait taper dessus, c'est le temps de répliquer.

- Tu crois encore à la révolution?

Pieter balaya l'air d'un geste impatient.

- Plus la révolution communiste, le constat d'échec a été signé par l'U.R.S.S et ses satellites, mais je crois encore à la révolution.

Serge soupira:

- Mais en quel nom, pour quel parti?

- Pas de nom ou de parti, la révolution pour secouer les bases, pour détruire la démocratie parlementaire et le capitalisme. Au nom du peuple, contre la stupidité et la bêtise, contre l'ordre établi.

Serge le regarda d'un air moqueur:

- Tu as toujours été un peu anarchiste.

Pieter fit la moue:

- Non, je comprends le besoin d'un État, d'une police, de répression. Je ne propose pas de les détruire, rien que de les changer de forme, et changer ceux qui sont au pouvoir. La révolution est le tamis qui nous permet d'évoluer, quand l'évolution cesse, nous courrons droit à notre père. Il est illusoire de penser créer un paradis sur Terre. La question fondamentale toutefois est d'améliorer ce séjour sur Terre, malgré ce marasme constant qui ne verra jamais disparaître la violence et la guerre. C'est pourquoi le communisme a échoué et pourquoi l'écologisme va lui succéder. Le communisme a tenté d'utiliser les outils capitaliste pour instaurer son règne: l'industrie, la machine, le capital. Sa seule réussite aura été de rendre la vie de millions de gens fade, morne et triste.

- Ouais, dit Serge, tu n'as pas changé.

- Non, je crois à l'action, au dynamisme du courant plutôt qu'à la pourriture de l'eau stagnante.

À ce moment précis, les policiers anti-émeutes foncèrent dans le premier rang des manifestants.

- Une autre victoire pour la non-violence, cria Serge, tentant de couvrir les cris de douleur causés par les coups de matraques.

\*

Julie se tourna péniblement sur le côté, elle se sentait dans un état terrible. Elle avait son joli visage complètement déformé par les coups qu'elle avait reçus. On avait dû lui faire des points de suture.

Elle se sentait misérable, voilà où sa vanité l'avait mené. Des voisins avaient alerté la police en entendant ses cris, les policiers étaient entrés juste quand elle sentait qu'elle allait mourir.

Ils avaient sommé l'homme à la ceinture de reculer, il avait répliqué en sortant un revolver, les autres avaient tiré.

L'homme s'était effondré sur Julie, la maculant de son sang.

Elle n'avait jamais vécu rien de semblable, nue, attachée, battue. Elle s'était réveillée à l'hôpital, quand elle s'était vue ( elle l'avait exigé), elle avait voulu mourir, si elle avait eu des forces, elle se serait tuée.

Puis, elle avait fini par s'accepter, en se disant que cela guérirait. Le médecin lui avait dit qu'il n'y aurait pas de séquelles, l'homme l'ayant surtout frappé sur les fesses, les jambes et les seins.

Seul son frère et quelques amies étaient venus la visiter, elle s'apercevait qu'elle avait fait le vide autour d'elle, elle avait eu trop de relations brèves et brutales, trop d'ambition au travail, trop de vanité avec ses relations.

Elle finit par pouvoir se lever même si son dos lui faisait mal. Elle regardait par la fenêtre, isolée dans cet hôpital vétuste, son lit serré contre les autres à cause des coupures dans les services sociaux. Il n'y avait pas de privilèges ici, pour tous l'attente, le riche ou le mourant.

C'était le résultat d'une autre crise cyclique du capital, une récession qui justifiait depuis 1982 toutes les coupures, les reculs de conventions collectives, les hausses de prix et l'inflation. Pendant ce temps, les multinationales, les banques et les industries faisaient des profits records. Il fallait bien que l'argent perdu à une partie du système se retrouve à une autre, et cette partie finissait dans les poches des financiers, noblesse oblige.

Julie errait dans les corridors, boitant misérablement dans sa jaquette de patiente. Elle était loin de sa splendeur habituelle, de sa beauté rayonnante. Oui, elle avait appris une bonne leçon.

## Chapitre 2

*Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du braiseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais plutôt du soin qu'ils apportent à la recherche de leur propre intérêt. Nous ne nous en remettons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme.* Adam Smith

C'était à la une des journaux, les gros titres, au dessus du nombre de morts en Liturie. Les quotidiens de Ceruda titraient tous: « Sexe et pots de vins : scandale à l'AEDIE.»

L'homme impliqué n'était autre que le président de l'agence, Wern Houli. Il était accusé d'avoir accepté de l'argent de compagnies dans le but de faciliter l'approbation de leur projet, de passer outre aux enquêtes. « L'argent, lisait on dans l'article dont le journaliste taisait la source, servait à payer la drogue du jeune amant du président, qui avait tout avoué devant ces preuves compromettantes.»

- J'avais gardé des preuves des versements, disait l'amant, parce que j'avais peur qu'il me laisse, il voyait d'autres hommes. Il m'avait dit que le seul moyen de me donner tant d'argent était d'accepter les montants des compagnies, ce qu'il refusait d'habitude. Et il m'a quitté, comme je le craignais.

On lisait plus loin que le jeune ouvrier de 24 ans ne pouvait vivre sans drogue. IL voyait le président Houli de trois à quatre fois par semaine, celui-ci le payant pour services rendus.

Le ministre responsable dit en Chambre qu'une sommation avait été émise contre le président pour qu'il se justifie, qu'il se disculpe tout au moins. Le bon public était offusqué qu'une agence chargée de l'examen des investissements étrangers soit dirigée par un homosexuel subvenant au besoin d'un drogué.

De son côté, Houli était en furie. Il remua ciel et terre dès son arrivée au bureau.

- Bertrand, criait-il à son adjoint, il faut joindre le ministre.

L'adjoint faisait de son mieux:

- Il n'est pas à son bureau.

La secrétaire qui lisait le journal, demanda à Houli:

- Est-ce que c'est vrai monsieur?

Houli la dévisagea en la fixant du regard:

- Pour qui me prenez vous?

Puis il continua à chercher ses documents.

- Vous allez voir ce que je vais montrer à ces connards de ministres.

Dix minutes plus tard, il sortait de l'agence, sa valise sous le bras, pour monter dans sa voiture.

- Où est mon chauffeur, demanda-t-il au policier en faction devant l'immeuble. Il relevait du ministère de l'Intérieur qui assumait la sécurité des ministères et agences gouvernementales.

Le policier répondit:

- Il doit être coincé dans la circulation, il y a un accident plus bas près du garage. Il devrait être ici bientôt.

Houli regarda nerveusement sa montre, il rageait:

- Je n'ai pas le temps, dites-lui que j'ai pris un taxi.

Il descendit les marches et héla un taxi. Juste comme il allait s'engouffrer dans l'auto, un inconnu surgit près de lui sur le trottoir, lui mit la main sur l'épaule et cria:

- Salopard!, en tirant trois coup de feu direct au cœur.

Le sang éclaboussa l'auto et le trottoir, Houli tourna les yeux et glissa le long de l'aile, tombant inerte sur le sol. L'assassin, l'air hagard, ne bougea même pas quand on se saisit de lui.

\*

Des policiers escortaient des blessés de la manifestation. Il y en avait plusieurs centaines, tous les hôpitaux étaient bondés. Ceux qui devaient être soignés avant d'être arrêtés avaient été menés entre autre à l'hôpital Nontisse.

Pieter était un de ces blessés. Pris dans la charge de la police, et enragés par sa brutalité, les manifestants avaient répliqué par des coups. Pieter avait tenté de s'extirper, mais avait été roué de coups. On l'amenait voir un médecin avant de voir un juge.

Il avait reçu des sur la tête et dans les côtes. Il y avait beaucoup d'autres manifestants ensanglantés, aux vêtements déchirés. Dans la salle d'attente, où l'on comptait autant de policiers que de patients, il reprenait ses sens après la longue nuit. Il était 7 heures du matin maintenant. Il avait été surpris par la rage qui s'était emparée de lui. Il lui semblait qu'il ne se connaissait pas encore entièrement.

Il regardait les murs jaunis et les babillards surchargés de paperasses. Une jeune femme sortit d'un corridor adjacent. Des pansements masquaient une partie de son visage et ses mains. Malgré cela, elle était gracieuse et élancée. Après son premier regard rapide, Pieter la détailla plus directement. Elle dut sentir son regard car elle tourna la tête et croisa le sien. Il sentit une tristesse immense dans ce visage pâle et défait. Sa chevelure douce était ramenée en désordre en une tresse serrée par un nœud. Une vague, comme une décharge électrique emplit les entrailles de Pieter quand il sentit son regard sur lui. Puis, celle-ci baissa la tête, gênée. Elle continua son chemin.

Il la regardait, désespéré de ne pouvoir la suivre et lui parler. Les policiers ne lui auraient pas permis. Il se retourna sur son siège en maudissant les brutes en uniformes.

Des heures plus tard, un médecin l'observait, fronçant les sourcils:

- Oui, je ne crois pas que les côtes soient cassées, seulement déplacées. Il y a quelques muscles étirés. Ce n'est pas grave, ça ira mieux dans quelques jours. Pour la tête, ce sera plus long, il y a une vilaine bosse.

Le médecin regarda le policier qui feignait l'indifférence.

«Brutes», pensa-t-il.

À ce moment, Mack et son avocat arrivèrent en trombe.

- Bon Pieter, tu es libre, dit-il en présentant l'ordonnance du juge au policier, sous réserve de maintenir la paix, et avec une caution qui m'a coûté cher.

Après le départ du policier, Mack siffla :

- Dans quel état ils t'ont mis, dis-moi ?

Pieter se leva en grimaçant de la table d'examen :

- Oui, j'étais malheureusement dans les premiers rangs et nous y avons goûté. Alors, comment a réagi la ville de Triam ?

- Tu veux dire les socialistes ? Ils sont enragés, le ministre de l'Intérieur a passé par dessus leur juridiction pour diriger la police municipale. Tu sais que la ville n'a que quelques sièges au conseil de police et tous les autres ont suivi la directive de Rjellik, ce salopard. Mais ce matin, il y a encore du nouveau.

Pieter grimaça encore :

- Pardonne moi, vieux, vas-y, je t'écoute.

- Ce matin, sur l'appel du Parti Socialiste, du Parti Vert et de la centrale des policiers, les policiers municipaux ont refusé d'escorter les prisonniers ou toutes autres tâches ayant un rapport avec les émeutes. Ils ont dû faire venir des contingents de la police républicaine de tous les coins du pays pour prendre la relève. Rjellik est en furie et jure que des têtes vont tomber. Il a déjà menacé la direction de la police de Triam d'une purge. Mais, allez, il marqua une pause, je vais te laisser te remettre avant de t'assaillir avec tout ça. Viens.

Ils sortaient de la salle d'urgence quand Pieter revit la jeune femme de la matinée. Pris d'une impulsion, il dit à Mack et à l'avocat :

- Attendez moi un instant, je reviens.

Énervé par les combats, les émeutes, les coups, Pieter n'était plus lui-même, le réservé et timide, l'ombrageux solitaire. Il était attiré par cette femme au regard lointain et triste, par ces mains longues et blanches, par ce poids qui pesait sur elle, cette espèce de langueur, de fatalisme dont semblaient empreints tous ses gestes. Peut-être que cette lueur de détresse l'attirait, flottant dans ses grands yeux verts et embués, voilant sa peau douce et satinée, si belle malgré les bandages la cachant. Elle venait de le voir aussi et tournait son regard.

Elle se sentait laide, horriblement laide. Elle désirait disparaître, elle savait qu'il allait lui parler, elle ne pouvait pas.

Mais Pieter ne lui laissa pas le choix, il vint vers elle. Embarrassée par cette horrible jaquette d'hôpital et ces bandages sur son visage, elle était morte de

honte. Il fut tout près d'elle, elle se sentait prête de sangloter tellement elle était nerveuse. Il lui toucha doucement le bras, elle se retourna malgré elle:

- Excusez-moi, je vais paraître cavalier.

Il arrêta, attendant sa réaction. Voyant qu'elle ne bougeait pas, qu'Elle ne disait mot, il continua:

- Je vous ai vue ce matin et j'ai eu une envie irrésistible de vous parler. Elle restait muette et maudissait son corps qui la trahissait, son esprit qui la trahissait, son esprit qui refusait de retraiter. Elle leva la tête, perdue, sanglotante, elle dit:

- Ah oui?

C'étaient les premiers mots qu'elle lui dit de sa voix fine et claire, mais avec force et une pointe de scepticisme.

- Oui, je me suis dit que je ne pourrais pas sortir d'ici sans revoir cette femme dégageant une telle énergie, une telle beauté. Maintenant que c'est arrivé, je me sens encore plus mal et j'en arrive à la conclusion que cela doit se reproduire à nouveau pour que la plaie brûlante ouverte par vos yeux soit guérie par le son de cette voix cristalline.

Elle esquissa un sourire et en oublia presque ses bandages et la jaquette.

- Je vois que que je peux faire souffrir en même temps que guérir.

- Mais souffrir de votre main me semble le plus doux des tourments après les matraques de la nuit dernière. Est-ce que ce sont ces brutes qui ont abîmé un si joli visage?

À ces mots, elle se renfrogna et pâlit. Il s'empressa d'ajouter:

- Je m'excuse d'avoir ranimé des souvenirs douloureux, pour me faire pardonner, j'offre le dîner dès votre sortie. Ça vous va?

Il lui offrit un sourire franc et épanoui, dénué de malice; et ses yeux brillaient d'attention. Le cœur de la jeune femme chavira et malgré les circonstances, ses hésitations et sa peine, elle ne put s'empêcher de lui dire un «oui» presque fervent. Il tendit sa main:

- Parfait, sur cette carte se trouve mon numéro, si vous jugez bon de me faire tenir ma promesse, vous n'aurez qu'à me le rappeler. Je me ferai un plaisir de le faire. Je ne vous demande pas votre numéro en échange, j'attendrai.

Il ajouta sur un ton désolé:

- Malgré mon désir intense de revoir ces yeux.

Il s'attardait et ses amis s'impatientaient. Il la salua et en trois pas, les rejoignit.

Encore sous l'émotion, la jeune femme regarda la carte. À la lecture du nom de Pieter, son cœur se mit à battre plus vite, mais cette fois, d'effroi.

\*

Le lendemain des émeutes, tout fut étrangement calme. Des voitures isolées avaient recommencé à circuler, mais à part cela, même les essentiels autobus ne roulaient pas. On pouvait voir de temps en temps une compagnie de policiers républicains arpenter une rue.

Il pleuvait encore, l'hiver approchait. Où étaient tous ces gens, où se trouvait leur vie; dans l'usine, au bureau, dans ces immeuble à moitié vides? L'architecture au béton avait enfermé les êtres dans des immeubles aux matériaux inusables mais stériles.

Époque froide qu'était la nôtre, faite d'argent, d'informatique, de données, sans couleur aucune.

Malgré cela, la beauté de la nature subsistait, les arbres tendant leur branches en recherche de lumière cachée par les grattes-ciel.

La grandeur des quêtes perdues existait aussi, loin de celle du Graal ou de la richesse, mais des quêtes subtiles. Même dans la pollution et le règne du vide, il existait encore des rêveurs, pensant plus loin que leur propre finitude.

Dans cet air lourd et humide, sous cette pénombre angoissante, on avait l'impression que plus rien ne tenait, que les frontières entre les constructions et la nature disparaissait. Les sommets des tours de verre se fondaient dans les nuages.

Felia soupira et quitta la fenêtre, elle avait le cœur lourd et l'esprit fatigué. En plus des émeutes à Triam, le Parti socialiste avait des problèmes avec les événements en Liturie. Il y avait des liens serrés entre les mouvements lituriens

et le parti. Cela n'allait pas sans causer d'énormes soucis au parti au niveau national. Le gouvernement républicain de droite était à couteaux tirés avec les socialistes, et cela expliquait sûrement la hâte à condamner la gestion municipale de la crise, l'empressement à envoyer des policiers républicains.

De plus, le mystère entourant l'affaire Houll était sur toutes les lèvres, et il y avait beaucoup qui pointait vers la capitale.

Car le litige important entre la ville et le gouvernement portait sur l'implantation de la ELT dans la ville de Triam. Au niveau politique, le Parti socialiste refusait totalement toute multinationale américaine ou autre, polluante et monopolisante.

Il était sûr qu'au niveau économique, cela aurait causé un recul du chômage, les retombées auraient été grandes, mais c'eût été une défaite politique majeure pour les socialistes. Toutes ces raisons faisaient que l'assassinat de Wern Houll devenait une affaire d'état. Était-il gai, et pourquoi cela aurait été un problème? Avait-il reçu de l'argent pour accélérer l'étude? Ou était-ce relié à des décisions hors de l'agence? Rien n'était évident, l'homme n'avait pas eu le temps de se défendre, il avait été tué et personne ne savait qui était l'auteur du meurtre, celui-ci avait été arrêté immédiatement par la police républicaine sur les lieux et mis au secret.

\*

Plusieurs jours plus tard, dans un quartier d'habitation, Pieter achevait sa convalescence. Il travaillait dans son bureau sur ses prochains articles. Des liasses de papier encombraient le bureau, coupures de journaux, livres de références, monographies et dictionnaires accompagnaient Pieter dans une transe littéraire. Il avait été sorti de sa léthargie par la manifestation, par sa rencontre avec la jeune inconnue. Il avait envie d'écrire, de lutter, de vivre.

Il habitait dans un quartier tranquille, un appartement au deuxième étage d'un duplex isolé dans une forêt d'arbres touffus. En ce temps de l'année, ils avaient perdu leurs feuilles, mais le calme demeurait tout de même dans le secteur. C'est ce que Pieter désirait, pour pouvoir écrire en paix, pour pouvoir créer. "L'Espace Libre" ne lui rapportait pas beaucoup, il vivait de contrats de discours et de petites économies. Son appartement était sobre, presque spartiate, austère, en noir et blanc, avec les grands murs vides.

Il disposait de quelques peintures modernes, des cadeaux, à côté des volumes bien rangés dans les bibliothèques. L'atmosphère était quasi monacale, et la musique préférée de Pieter résonnait, sur une enceinte de qualité.

Il était complètement absorbé par ses travaux quand la sonnerie du téléphone retentit. Il consulta l'heure, 15:30, il décrocha.

- Bonjour, je m'appelle de Vosc, nous avons un ami commun, Mack.

Pieter réfléchit un instant:

- D'accord, oui, du Commerce, je lui ai demandé de nous mettre en contact. Vous pouvez me rencontrer?

- Oui, bien sûr, pas au centre-ville mais il n'y a pas de problème ailleurs.

- Je connais un restaurant en banlieue, calme, peu fréquenté à part les habitants du coin.

- C'est bien, nous pouvons nous y rencontrer. Quel est son nom?

- Le Chef, 31, montée Rubis, à Gaarfeld Ouest.

- 20:00 heures ce soir, ça ira?

- C'est parfait, alors à ce soir!

- Au revoir!

Pieter raccrocha et chercha les documents qu'il voulait prendre pour la rencontre. Il fermait la porte et allait sortir quand il entendit de nouveau la sonnerie.

«Merde, pensa-t-il, il se dégonfle»

Il jongla avec les clés et se rua à l'intérieur, il arriva avant que la personne ait raccroché:

- Allô?

Son ton était nerveux et sec, et la réponse tarda à venir. Une voix féminine, un peu hésitante, demanda:

- Pieter Darois, s'il-vous-plaît?

L'esprit de Pieter bouillonnait. Il ne connaissait pas cette voix mais il espérait de tout son cœur que ce soit celle de son inconnue de l'hôpital.

- C'est moi.

Elle hésita encore un moment:

- Je suis sortie de l'hôpital.

Une immense joie emplit le cœur vide et seul de Pieter, un cœur asséché par la vie et sa dureté, par les rapports difficiles entre les humains.

- Je vais être obligé de tenir ma promesse. Quand, dites moi?

- Êtes vous libre ce soir?

Pieter soupira, déçu:

- Mais non, j'ai un rendez vous.

Elle répondit d'un ton aigu involontaire:

- Ah oui?

Pieter reprit tout de suite.

- Mais avec un homme, un rendez vous d'affaire.

Après un moment, elle dit:

- Demain alors?

- Demain sera parfait.

Il descendit l'escalier d'un trait, réjoui, il y avait longtemps qu'il n'avait eu un rendez vous galant avec une femme, et avec une si jolie femme.

Il arriva au restaurant en avance et choisit une table à l'écart. Son contact arriva une dizaine de minutes plus tard. Ils se serrèrent la main:

- Ulric de Vosc, directeur du département Investissements au ministère du Commerce extérieur.

- Pieter Darois, journaliste à "L'Espace Libre".

Ils s'assirent et commandèrent. Ulric commença la discussion sur ton doux, mais bref, clair et direct.

C'était un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume sobre mais dispendieux, signé. Il ne portait aucune pièce de bijoux, comme parfois les gens aisés aiment à faire. Il portait les cheveux courts, et des lunettes à fines montures. Pieter pensa qu'il avait peut-être été militaire.

- La manifestation n'a pas bien tourné pour vous, selon ce que Mack m'a dit?

Pieter arbora un large sourire:

- Je crois y être pour quelque chose, parfois dans l'action, on perd son sang-froid. J'ai reçu quelques coups et une leçon de civisme de la part de la police, mais ça va.

De Vosc ne Semblait pas ému outre mesure, il passa directement au but de la rencontre.

- Bon, coupant court aux échanges courtois, je vais être clair sur les raisons qui m'ont fait venir ici. La plus importante, Mack est un ami très cher, et je suis prêt à fournir à son journal des informations sûres. Deuxièmement, il se passe des choses étranges en ce moment et je crois qu'elles pourraient mettre en danger les bases de ce pays. En dernier lieu, je n'ai pas beaucoup de sympathie pour le gouvernement actuel, et je verrais d'un très bon œil qu'il soit plongé dans le pétrin.

Pieter soupesa les phrases de son interlocuteur:

- Mack m'as dit que la neutralité des fonctionnaires n'était pas ton plus grand souci.

Il avait dit cela sur un ton malicieux. Ulric sourit à son tour:

- Pas vraiment. Je me suis immiscé dans la fonction publique quand je suis sorti de l'université, avec le temps, j'ai fini par occuper un poste de moyenne importance.

- Donc, au Commerce extérieur, tu es formé en finance, administration, ou quel qu'autre horreur du genre?

Ulric rit de bon cœur cette fois et dit:

- Non, je suis diplômé en sciences politiques. J'ai décidé de faire carrière en administration publique par défaut. J'y ai été déçu, je dois l'admettre, par la lourdeur, les gaffes, les combines. Je suis longtemps neutre, comme tu dis, mais en ce moment, cela dépasse les bornes!

- Ah oui, fit Pieter, intéressé.

- Tu t'intéresses à l'implantation de la multinationale ELT, tu ne pouvais pas toucher un sujet plus brûlant en ce moment au gouvernement. La situation économique est en pleine ébullition, tu as vu le budget que Zemm a présenté. Cela commence à être sérieux. De plus, il y a la mort de Wern Houll.

- Tu crois que cela est directement relié?  
Ulric haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Ce serait gros de penser que le gouvernement est derrière ça, il n'y a pas de liens directs entre le budget et l'AEDIE.

- Non, mais l'arrivée de cette compagnie signifie une grande entrée de capitaux.

Le serveur arriva avec leur repas. Il servit et se retira. Après avoir goûté, Pieter demanda:

- Et tu fais quoi, au Commerce extérieur?

- Je fais la liaison avec les gouvernements étrangers. Je suis en ce moment aux Affaires Américaines. C'est pour ça que Mack croyait que je pourrais t'aider.

Pieter pensa, puis dit:

- En effet, je crois que je vais creuser cette histoire avec la ELT.

Ulric s'essuya la bouche.

- Des problèmes, nous n'avons eu que des problèmes depuis que ce dossier a été entamé. Il y a un tel aura de mystère autour de cette affaire que même moi, il me manque de grandes parties. J'ai reçu des demandes de documents de la part de l'AEDIE qui ont été refusées, ou simplement ignorées.

Pieter notait mentalement, mais il était intrigué par la possibilité de corruption, ou d'intervention du politique dans l'administratif. Il pensait que la politique par définition ne provoquait pas la corruption, mais l'idéalisme pur n'y avait pas vraiment sa place. Il fallait voir qui pouvait rester intègre, sans succomber au désir de puissance ou de richesse.

Ulric n'avait pas renseignements précis ou de nom à lui donner, mais il en avait assez dévoilé au journaliste pour que celui-ci approfondisse son enquête.

\*

Julie était au centre-ville pour dîner, centre-ville rendu humain par une administration dont les bases idéologiques s'effritaient, mais qui tentait de remplacer le béton par la verdure. Le matin était clair mais froid. Le parc aménagé sur l'ancien boulevard central fourmillait de jeunes arbres décharnés qui un jour fourniraient l'oxygène nécessaire pour faire revivre cet espace étouffé par la pollution. Les chambres de commerce criaient qu'on leur coupait la gorge, les fabricants d'autos qu'on tuait leur ventes, les pétrolières que c'était leur arrêt de mort que l'on signait. Tout ce monde menaçait de représailles le gouvernement central républicain.

Mais Julie était loin de penser à tout cela, marchant dans le soleil pâle. C'était sa première journée de travail après sa convalescence et cela se passait mieux qu'elle ne l'aurait cru. Ses confrères lui avaient posé beaucoup de questions d'ordre général, quelques uns savaient bien ce qui lui était arrivé, mais dans l'ensemble, cela avait été discret. Elle était heureuse de recommencer sa vie, elle sentait qu'elle pourrait même se rhabiller en femme un jour, mais elle sentait que cette expérience l'avait marqué pour toujours.

Plus tard dans la journée, son moral avait chuté toutefois, et son assistante lui avait demandé:

- Mais quel tête tu fais? Tu n'es pas encore remise entièrement.

Julie sourit faiblement, son visage était blême.

- Ah, tu sais, ma bonne amie, je pense que je suis insouciant et stupide.

France la regardait, désolée:

- Mais voyons, pourquoi dis-tu cela?

Julie semblait gênée:

- Je pense que je me suis encore mise dans une situation.

Les yeux de France semblaient pleins de reproches:

- Qu'as tu fait encore? Pas encore un homme?

Julie acquiesça honteusement de la tête.

- Mais tu viens de passer près de mourir et voilà que tu te fous encore dedans? Encore une histoire de couchette, je suppose?

Julie parla presque rêveusement:

- Non, pas du tout, pas cette fois. Mais je lui ai déjà menti.

France demanda:

- Que lui as-tu dit?

- Je l'ai rencontré à l'hôpital. Il avait été amené pour être soigné, il avait été lors des manifestations. Il croyait que j'étais dans le même état. Il m'a demandé si j'avais manifesté et je n'ai pas démenti.

- Mais ce n'est pas mentir, ça.

- J'aurais dû lui dire la vérité.

France la serra affectueusement dans ses bras.

- Mais voyons, ne t'en fais pas, ma chérie.

Julie sanglotait presque.

- Qu'est ce qu'il t'a fait, celui-là?

Elle se serra contre son assistante en disant:

- Je ne sais pas, d'un air pensif.

\*

Comme toute ville sinistrée, c'était la désolation à Lausé. Le climat de tension s'était maintenu malgré la fin momentanée des altercations. Le gouvernement clamait que le retour à l'ordre était définitif. Des patrouilles de militaires et des blindés sillonnaient tout de même les rues et gardaient les bâtiments principaux.

Yves sentait le froid l'envahir. Il serra le col de son parka. Sa respiration formait une fine brume qui se soulevait doucement. En fait la situation était chaotique. En banlieue, des bandes de civils armés et des policiers rebelles continuaient à se

battre. En ville, l'accalmie s'était déclarée après massive de troupes lourdement armées. Les civils ne manifestaient plus et les groupes armés se terraient. Bientôt, l'armée commencerait le ratissage de la ville pour ramener le calme complet.

Yves suivait le groupe depuis une semaine déjà. Il se composait d'étudiants, de policiers, d'ouvriers et d'intellectuels. Il n'y avait pas d'organisation rigide, tout était fait un peu à l'improviste. Un des étudiant avait dit que certaines unités de la police provinciale de Liture s'étaient formées en corps-francs et menaient une bataille rangée dans la banlieue ouest.

Pour l'instant, Yves n'avait qu'une idée vague de ce qui se passait. Il y avait beaucoup d'autres journalistes, des équipes de télévision. Il les considérait avec un certain mépris. Spécialiste de l'événement-choc et de la tête arrachée, ils n'avaient pas le respect du journaliste de la vieille école qu'il était.

Depuis qu'il avait joint le groupe, il n'avait plus envie d'écrire quoi que ce soit. Il ne voulait plus divertir le monde blasé et confortable de la capitale Triam. Comme elle semblait loin, cette vie faussement rebelle et contestataire qu'il menait, comme il lui semblait que la vraie démocratie était près de la Hongrie de 1956, et loin de Prague en 1968. Il lui semblait que la non-violence avait vécu son temps utile.

L'électricité était coupée, mais l'eau fonctionnait grâce aux réserves situées en hauteur. Il y avait de la nourriture qui arrivait sous contrôle des militaires, les rebelles parvenaient à en grappiller un peu, mais rien n'allait plus. Le groupe d'Yves avait pris refuge dans un immeuble incendié dans les premiers jours des troubles.

Le journaliste s'était bien incorporé au groupe à sa grande surprise. Ses membres avaient des armes dépareillées et se battait à l'aide de cocktail Molotov. Certains étaient des policiers et avaient gardé leurs armes de service, d'autres n'avaient que leur enthousiasme. Ils discutaient politique constamment:

-... dans le fond l'annexion du 18<sup>e</sup> était plus qu'une assimilation culturelle et linguistique, elle impliquait une incorporation à un empire colonial et finalement, une tutelle américaine en 1945.

- Aurais-tu préféré être derrière le Rideau de Fer, rétorqua un des policiers.

- Non, répondit son interlocuteur, un étudiant enflammé, nous devons secouer le joug démocratique et constitutionnel imposé par Triam. Nous avons toujours été des subalternes, et voilà que maintenant, ils veulent attirer les multinationales en Liture, et en Cassande.

Le policier répliqua:

- Au moins, ils apportent des emplois...

L'étudiant se déchaîna

- Ils apportent un salaire moindre pour notre peuple, la dépendance économique et à la fin, ils imposent leur vision des programmes sociaux et de gestion de l'État.

Un autre intervenant se joignit à la discussion. Quand ils ne battaient pas, ils parlaient politique. Cela changeait de l'atmosphère mondiale, plus préoccupée par le plaisir et la réussite. Yves avait parfois envie de se joindre aux discussions.

Le nouvel orateur dit:

- Y a-t-il un cadre théorique, y a-t-il une base pour construire ce nouvel État? En voulons nous un?

La question était lancée.

- Formons un conseil!

Les gens se regardèrent, touchés par la gravité du moment, par l'ampleur de ce qu'ils pourraient réaliser.

Ils s'assemblèrent dans une grande salle délabrée.

- Je propose la république des conseils.

- Le gouvernement responsable, dit un autre

- La neutralité internationale.

- Les magistrats élus.

- Les élus révocables en tout temps.

Ils établissaient une liste de leur phantasmes de constitution.

Un anarchiste s'indigna:

- Allons-nous encore avoir recours à ces papiers, à la fausse raison et à la police? Non, laissez aller les rêves de la liberté.

Un autre, éloquent:

- Nous devons tenir des assemblées partout dans la ville, nous devons renverser le pouvoir et devons vaincre les militaires avant qu'ils ne commencent les arrestations. Y a-t-il des nouvelles des autres groupes?

L'opérateur radio du groupe écoutait la télévision sur piles, et avait une petite radio.

- Le corps-franc se bat du côté ouest de la ville. Il y a plusieurs groupes disséminés. L'un d'eux se trouve dans une école à trois rues d'ici.

Le chef officieux du groupe dit:

- Nous sommes près du poste de télévision privé 7. Si nous le prenons durant quelques heures, nous pourrions annoncer un regroupement, coordonner les groupes...

Un policier intervint:

- Ils vont pouvoir écouter, disperser les gens, arrêter les meneurs.

- Oui, c'est vrai, fit le chef.

- Nous sommes trop dispersés et mal organisés. Nous ne pouvons pas prendre le pouvoir ainsi, dit l'étudiant.

Yves avait la chair de poule. Lui qui n'avait jamais vu de sang ou de violence se trouvait au cœur d'une révolution. Il dit tout de même.

- Peut-être en imprimant un tract, ce serait plus discret, dit-il.

Le chef de groupe se tourna.

- Oui, je crois que l'idée d'Yves est bonne.

\*

Une fresque naissante, le pinceau hésitant. Claudia peignait son modèle en une image désarticulée. Elle devrait bientôt arrêter pour aller à son travail à temps partiel en tant que réceptionniste pour une firme de publicité. Cela lui permettait de manger alors que ce n'était pas le cas pour l'art. Elle peignait, mais elle avait aussi une formation théâtrale, elle était une artiste, une tragédienne.

Étonnamment, elle ne semblait pas se préoccuper de tout ce qui se passait autour d'elle. La seule chose qui la touchait, c'était l'art et l'amour. Il faut dire que ces temps-ci, cela n'allait pas fort. Son ami devenait distant et même violent par moment. Elle n'aimait pas son travail et n'en trouvait pas d'autre. C'était suffisant pour elle, et toutes les batailles de l'univers ne l'auraient pas plus préoccupée.

Elle se sentait faible, malade, vidée, elle n'avait plus d'énergie. À chaque fois que Daniel venait la voir, ils se disputaient. Tout allait mal dans l'univers de Claudia.

\*

Il y avait foule devant le palais de justice. Une dizaine de policiers escortaient le tueur présumé de Wern Houl. Une centaine de policiers retenaient les curieux. Le cordon avait du mal à contenir la foule. Dans cette cohue, ils ne purent pas arrêter un petit homme portant un chapeau. Il s'arrêta à deux pas de l'accusé qui s'effondra sous ses coups de feu.

### Chapitre 3

#### Mais c'est une révolte? —Non, Sire, c'est une révolution!

L'anti-héros, le solitaire, il marche le long d'une avenue grise.

«De mauvais signes du temps, cette grisaille maussade, rien n'indique que la vie suit son cours. À marcher le long de ces pavés humides, on a l'impression que rien ne va arriver»

Il s'arrête, le souffle court, haletant, il écoute, ne perçoit que les sons étouffés de la ville.

«Est-ce que le temps passe, est-ce que la vie continue? Ne sommes nous pas que des erreurs qui se perpétuent? Il y a quelque chose de noble et de grand à la tombée du jour, qui dépasse, l'homme, cette chance de mourir dans les couleurs écarlates. Mais quand des nuages sont là, on ne sent que la noirceur tomber, comme un long manteau sombre. On ne peut écrire sur ces choses si simples, trop a déjà été raconté, notre époque rejette les belles choses comme autant de coquilles vidées. On se complaît dans l'absurde et le fait divers, anodin main inattendu, sortant le désabusé de paresseuse posture.»

«Non, il n'y a plus de calme ou de dignité, plus de grandeur ou de noblesse dans cette époque morne et triste, la futilité est reine aujourd'hui. Les hommes ne sont plus grands, il y a quelque chose de stérile en cette recherche humaine de Dieu ou d'un État, de la Solution, qu'elle soit finale ou informatique. C'est cette quête du Graal moderne, du développement qui, comme le dit Lyotard, trouvera sa fin avec la mort du Soleil. Est-ce que, comme il pense, toute notre pensée est orientée dans le but de se survivre, de survivre à sa mort?»

En pensant ainsi, Pieter distraitement dans une flaque d'eau.

« Il y a si peu de soleil en hiver. Qu'y a-t-il à penser? À quoi penser? S'occuper l'esprit en attendant autre chose?»

On l'accusait de ne pas être conséquent avec lui-même, d'être solitaire et de prôner des idées sociales. Est-ce que vie privée coïncide avec vie publique? Est-

ce que notre inconscient privé est critiquable au même titre que due des idées que nous défendons et que nous respectons? Nous sommes obligés de nous nourrir, dans certaines limites, nous avons besoin d'argent. Nous devons prendre les moyens pour survivre et ces moyens doivent être le plus en accord avec nos idées. Après cela, l'homme peut se permettre des idéaux et leur défense.

«Mes idéaux pourraient être illicites, comment les honorer s'ils vont à l'encontre des lois?»

Il devait rencontrer Julie près d'un grand marché d'alimentation à la mode. Il côtoyait toute une série de restaurant installés sur la même rue.

Il la vit, le regard inquiet, les mains crispés sur un sac Vuitton, le col de son imperméable monté jusqu'au menton. Elle avait les cheveux en chignon orné d'un ruban blanc qui mettait en évidence ses yeux bleus. Elle était très belle, radieuse malgré un air mélancolique. Elle sourit quand elle le vit.

- Bonjour, lui dit-il.

- Bonjour, répondit-elle avec un sourire furtif.

Il l'observait et une vague de chaleur l'envahissait. Il avait envie de la toucher, rien que pour sentir la douceur de sa peau, rien que pour caresser ses seins qui bombaient son imperméable. Il lui dit:

- J'avais pensé à ce restaurant français tout près.

Elle semblait gauche, marchant à côté de lui. Il dit encore:

- Je m'excuse de la façon un peu cavalière dont je t'ai abordée. De toutes façons, toutes les rencontres sont un peu forcées, sinon, personne ne se parlerait.

Elle protesta:

- Non, pas du tout, d'une voix chaude et rauque.

Ils marchaient côte à côte, conscients de leurs corps et hésitants dans leurs paroles. Il dit:

- Je ne pensais pas que tu accepterais, que tu me contacterais.

- J'en avais envie tout simplement, ma vie est tellement malheureuse ces temps-ci que cette offre me semblait une perche tendue.

Il jeta un regard rapide sur ses yeux clairs. Il avait envie de l'embrasser, ça lui arrivait à chaque fois qu'une femme lui plaisait. Mais il était toujours trop empêtré de ses mots et ses gestes pour communiquer son intérêt, ses passions qui le rongeaient.

Ils arrivèrent au restaurant, le maître d'hôtel les installa à une table discrète.

Julie se sentait remuée, chose qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Elle se sentait différente. Pieter la regardait, l'admirait. Elle avait mise une blouse simple mais largement décolletée, de même qu'une jupe mi-cuisse. Elle sentait qu'il l'observait, craignait qu'il perce ses pensées, elle se mit à rougir. Elle subitement et accrocha un verre. Pieter le rattrapa à temps, en frôlant la peau de la jeune femme. Celle-ci eut un frémissement.

- Ça va?, lui demande Pieter.

- Oh oui, je m'excuse! Je suis si maladroite.

- Mais non.

Il la regardait d'un air calme et rassurant. Elle baissa les yeux.

- Je dois te dire quelque chose, dit-elle précipitamment, je n'ai pas été blessée lors des manifestations, j'étais là pour autre chose.

Pieter eu un sourire franc et rieur.

- Mais voyons, je ne t'ai pas laissé le choix non?

Elle était toujours soucieuse.

- Non, et je suis cadre à la banque de Triam.

Pieter fut pensif un moment, puis il dit:

- Je dois te dire que je m'en doutais un peu, à te voir habillée ainsi.

Elle se maudissait de s'être laissée à sa vanité encore une fois et d'avoir voulu être à son meilleur.

- Mais pourquoi t'en faire, tu dois être telle que tu es, et tu me plais ainsi.

Elle rougit à nouveau.

- Je ne me suis jamais fait courtiser de la sorte, d'habitude, on en veut plutôt à ce qu'il y a sous ma jupe.

Pieter la considéra un moment, puis dit:

- Tu as un regard bien lointain, Julie.

Elle serra le verre d'eau dans sa main:

- Oh, il m'est arrivé bien des choses.

Dans cette atmosphère intime et réconfortante, alors que la pluie s'était mise à tomber sous un ciel d'encre, la jeune femme se sentit revivre. Elle lui parla d'elle, de sa carrière et de ses idées. Lui, il parla de ses passions, de la situation politique qui le préoccupait.

Quand ils sortirent, il pleuvait toujours. Elle chercha à ouvrir son parapluie qui ne lui obéissait plus. Ils durent se résigner à marcher sous la pluie. Ils firent quelques pas mais ils durent se réfugier sous un auvent de commerce. Inconsciemment, elle se serra contre lui. Il chercha sa bouche et ses lèvres se posèrent sur les siennes, satinées et pulpeuses, frémissante dans l'attente de ce baiser attendu.

\*

«Nous sommes dans une rue secondaire de Lausé avec une patrouille du 4<sup>e</sup> régiment de la Garde. Les soldats lourdement armés arpentent les rues à la recherche des chefs rebelles, et pour garder la paix dans les rues. Il n'y a pas eu de manifestation depuis trois jours...»

Un coup de interrompt le reportage du journaliste et coucha l'homme de tête. Des rafales éclatèrent dans toutes les directions. Le journaliste cria à son cameraman:

- Filme, je crois que ça viens de là-haut!

Le commandant de la patrouille était par terre à côté de lui et hurlait dans son micro:

- Embuscade rue de l'Étoile, trois hommes touchés, je suis bloqué.

Les soldats échangeaient posément des rafales avec les rebelles. Un cocktail Molotov tomba d'une fenêtre au-dessus d'eux. L'essence s'enflamma en tomba

par terre, l'officier, le radio et les deux journalistes en furent aspergés. Lâchant son micro, le reporter se leva en criant. Une balle le coucha aussitôt.

Les rebelles s'enfuirent aussitôt après leur coup. La branche extrémiste de la rébellion venait encore de frapper.

Non loin de là, une assemblée se tenait, réunissant les principaux intellectuels de la révolution. Des gardes se tenaient aux portes et aux fenêtres:

- Vu la fin de non-recevoir donnée à notre première missive, les gens assemblés ici, représentant les citoyens de Lausé, ont décidé de proclamer unilatéralement leur séparation de la République capitaliste et dite démocratique de Cassande, et de proclamer la Liture territoire libre jusqu'à ce qu'une assemblée normale et pacifique puisse décider du cours que prendra ledit territoire. Le vote maintenant, ceux contre la résolution?

- 10 voix, dit le compteur.

- Pour la résolution? dit le président d'assemblée.

- 231 voix.

- Abstention, aucune, la résolution n° 1 du territoire libre de Liture est adopté à la majorité.

Une acclamation monstre secoua la salle qui venait de vivre un moment historique. Un chef syndical pris la parole:

- Maintenant, il s'agit de prouver dans les faits ce que nous avons inscrit sur le papier. Il paraît que le Régiment blindé français, stationné aux frontières de la Liture, est entré en rébellion, a traversé la Leumon et se bat dans le nord du territoire pour dégager la ville.

Une autre acclamation vint saluer cette première preuve d'appui dans l'armée à la rébellion en Cassande.

Yves avait désormais complètement quitté son rôle de journaliste. Il s'était lié avec les gens du groupe qui l'avait recueilli et se sentait de plus en plus solidaire de la rébellion. Il travaillait à l'information, avec des gens de la télévision, pour informer les rebelles. On entendait des coups de feu tout près. Les discours continuaient. Yves, exalté, sentait qu'il vivait quelque chose d'unique

- ... la Liture a été annexée contre son gré dans un bloc politique ne lui convenant pas, a été forcée de subordonner sa langue, sa culture politique et ses institutions

au bon vouloir des chars cassandais. La Liturie se déclare libre de toutes les dettes contractées sur son sol par le gouvernement de coalition actuel et en son nom. Toutes les dettes extérieures sont déclarées payées, signé: le comité financier.

Un délégué d'un autre comité prenait la parole:

- Le camarade Lemieux du comité de défense a la parole...

Le micro produisit une distorsion aiguë.

- Nous comptons maintenant environ un millier de citoyens qui forment des groupes d'assaut permanents. Il y a des auxiliaires qui se mêlent aux embuscades, mais nous n'avons pas de chiffre exact. Pour ce qui est de la garde et la protection de l'assemblée, nous avons regroupé une centaine d'anciens policiers.

Le président passa la parole au comité suivant:

- Le comité politique fera son rapport.

La salle grondait; le commissaire politique parla:

- Nous allons entrer en contact avec les divers pays du monde pour leur demander une reconnaissance...

Yves n'écoutait plus, un garde était entré:

- Il faut évacuer, il y a un raid des militaires!

Ce fut le tohu-bohu. Les membres des comités prenaient leurs documents:

- Détruisez le plus possible!

L'assemblée se retira dans ce climat de combat. Les membres de la Garde se battaient avec des militaires envoyés en renfort après l'attaque de la patrouille, pour punir les responsables de l'embuscade. Ils ne savaient pas qu'ils venaient de rater de peu la tête de la révolution. Ils ne surent pas pourquoi ils avaient rencontré une telle résistance à cet endroit, ce jour-là.

\*

De Vosc tira Pieter du lit:

- Debout, tu n'as pas vu la dernière nouvelle?

Pieter avait travaillé tard, dormant encore, il n'avait pas lu les journaux.

- Les Lituriens se sont séparés la nuit dernière, c'est la révolution, les États-Unis menacent d'intervenir.

Il fut réveillé d'un coup.

- Quoi? Ils l'ont fait?

De Vosc lui demanda:

- Tu me laisses entrer?

L'homme un peu sonné se retira pour laisser entrer son visiteur. De Vosc entra en deux enjambées nerveuses. Il dit au journaliste:

- Tu vois, je réfléchis beaucoup, je commence à me demander ce qui va suivre.

Pieter était plongé dans la lecture de l'article. Quand il lut de qui émanait le communiqué, il ne put pas le croire.

- C'est Yves, le journaliste envoyé par mon journal et duquel on avait perdu la trace. Il a écrit sous le pseudonyme qu'il utilisait parfois. Merde, qu'est ce qu'il fait là?

- De plus, j'ai du nouveau sur la ELT. Ils vont commencer à s'établir dès ce mois en Cassande, et tiens toi bien, en Liture!

- Ils sont décidés.

- Écoute, ce n'est pas tout. Dès la semaine prochaine, installation à Triam, et durant le mois en Liture sous la surveillance des unités de l'armée.

- Je me demande ce qui pousse cette firme à tenir mordicus à s'installer ici. Il va falloir que j'étudie cela, dit Pieter.

Ulric semblait plus calme, Pieter lui demanda:

- Tu as mangé?

- Non, trop énervé.

- J'ai des croissants, tu veux un café?

- Un café, oui!

Ils étaient à table, discutant. Ulric dit:

- L'affaire Houli s'obscurcit de plus en plus. L'accusé assassiné, ça fait beaucoup J.F. Kennedy.

- Tu crois que ça vient de l'étranger?

- Je crois, dit Ulric, que ça peut venir de l'étranger aussi bien que de l'intérieur. Je trouve qu'il avait l'air d'un flic, le tueur, et je ne peux m'ôter cette idée de la tête.

- Plus cette affaire avance et plus elle sens mauvais.

- As-tu une idée?

- Pas précise, non. Je ne sais pas où chercher. Je n'arrive pas à avoir de documents du gouvernement.

- Écoute Pieter, j'ai un contact à l'AEDIE.

Pieter fronça les sourcils:

- Tu ne m'avais pas dit ça l'autre fois.

- Écoute, je ne pouvais pas me dévoiler au premier venu, fut-il un bon ami de Mack. On n'est pas toujours au courant de ce que font nos amis. Et tu aurais pu être un agent provocateur.

- Oui, bon, tu sais tout sur moi, alors il faut me brancher sur cette mine d'or!

Ulric but une gorgée de café:

- Oui, mais il faut y aller doucement, je n'ai pas envie de la griller.

La matinée avançait, le soleil brillait et le vent soufflait faiblement, juste assez pour chasser des nuages gras et moutonnés, indifférents aux préoccupations humaines.

\*

La rue était encore bloquée par des policiers. Claudia se hâtait, en rageant:

«Encore une manifestation», pensa-t-elle.

Elle chercha à se faufiler à travers les curieux. On lisait sur les banderoles:

«Non à ELT» «Pas de multinationale à Triam» «Dehors les profiteurs»

«Le Parti Socialiste appuie la Liturie» «La C.S.U. appuie la Liturie»

La C.S.U. était la confédération syndicale unifiée, proche du P.S.

«Encore ces connards, merde, j'en ai marre de leur révolution», ragea-t-elle.

Une longue demi-heure plus tard, elle arrivait enfin chez son ami. Il était fâché.

- Tu es en retard!

- Je sais chéri, il y avait encore une marche, j'ai été retardée.

- ah, tu trouves toujours des bonnes raisons!

Elle essaya de détourner la conversation:

- Nous sortons ce soir? Tu te souviens, tu m'avais promis?

Il la regarda d'un air inerte:

- Non, je t'avais dit si j'étais libre, peut-être. J'ai autre chose.

Elle était déçue.

- Tu m'avais bien dit que tu serais avec moi ce soir.

Il se fâcha et cria:

- Mais, qu'est-ce que tu veux, je n'ai pas une laisse autour du cou!

- Tu m'avais...

Elle ne termina pas sa phrase car il venait de lui asséner un violent coup du revers de la main. Elle alla s'effondrer contre le mur. Il s'approcha d'elle et lui donna de violents coups de pied. Il recula et la regarda d'un air satisfait, la laissant là, sanglotante et à moitié morte de peur.

\*

Il y avait un grand terrain vague juste à la bordure de Triam. Il appartenait à une municipalité voisine. Une compagnie à numéro l'avait achetée l'année précédente pour une bouchée de pain.

Ce matin, un groupe de camions, de grues et de tracteurs se dirigeaient là.

Le premier ministre de la République de Cassande inaugurait la première installation de la firme ELT, malgré le fait qu'elle n'avait pas été approuvée par l'AEDIE. Le gouvernement avait voté un amendement assorti d'une injonction passant outre à la Loi sur les investissements étrangers.

L'opposition socialiste avait crié à la dictature légale de la part du couple législatif-exécutif, les communistes avaient tenté de bloquer l'assemblée en ne se présentant pas pour le vote, mais le quorum avait tout de même été atteint. Le chef de l'opposition, le chef du Parti vert, quant à lui, avait tristement commenté en disant qu'un jour ce type de gouvernement ne serait plus accepté par la population, qu'elle rejeterait d'une façon ou d'une autre cette voie de gouvernance.

Il faut dire que cette réunion de l'assemblée s'était déroulée dans une atmosphère chaotique à cause de nouvelles de Litorie. Le gouvernement, surtout les démocrates chrétiens et le Parti national, voulait déclarer la loi martiale dans la province, mais cette fois, le Parti libéral n'avait pas suivi et la motion du gouvernement avait été battue. Les troupes postées là-bas se trouvaient donc sans pouvoirs élargis, les généraux contestant ce choix: «Cette décision du Parti libéral ne concerne qu'eux mais comment voulez-vous que nous gardions la paix en Litorie sans ces pouvoirs spéciaux?» dit le chef de l'état-major. Le ministre de la défense, un démocrate-chrétien, fut plus dur envers les libéraux: «Ce qu'ils veulent, c'est la fin de notre pays et la destruction de notre système parlementaire.»

Les chefs des partis socialiste et vert se rencontraient à huis clos après le vote.

- Que pouvons-nous faire, les libéraux vont lâcher bientôt, ce n'est qu'un détail légal qui les bloque, dit le chef du P.S., August Sack.

Felia était à la rencontre en tant que déléguée du P.S. de Triam. Elle dit:

- Je crois que nous devons manifester contre l'installation de l'ELT, et contre la menace de loi martiale.

Sack, demanda:

- Est-ce que les membres vont suivre?

Felia avait un air décidé:

- Avec le budget qui vient de sortir, la situation économique mondiale, la récession et la crise en Liturie, rien ne pourra arrêter la masse. C'est même elle qui nous pousse depuis quelques temps. Je crois qu'il faut en profiter pour déstabiliser le gouvernement.

Sack fit la moue:

- Ma chère, je crois que vous avez trop lu Marx et Trotski et qu'une insurrection communiste ne réglerait pas cette crise.

Felia s'emporta:

- Je suis loin d'être communiste, vous le savez...

Le chef du parti vert, Kahn-Hotte, lui, ancien soixante-huitard, les calma:

- Voyons, nous n'allons pas commencer à nous déchirer entre nous!

Il s'arrêta pour regarder les belligérants se détendre:

- Ceci dit, je crois qu'il faut profiter de cette situation.

Sack ne dit rien et son visage tourna au gris. Felia sourit et allait parler, Sack lui coupa la parole:

- Y pensez-vous? En 1990, après la révolution de 1917, les dictatures communistes et des millions de morts, vous voulez encore tâter de la révolution?

Kahn-Hotte dit calmement:

- Je ne me réclame pas de 1917, mais bien de 1968, mon cher Sack, et tu passé trop de temps dans la fonction publique pour le comprendre.

Sack était furieux:

- Je n'ai pas besoin de leçons d'histoire, Kahn, je sais ce que sont devenus tes intellos du dimanche, une autre classe de privilégiés, la nouvelle élite dirigeante de ce système, et elle ne voudra pas perdre ce pouvoir. N'oublie pas non plus

que c'est ce système électoral qui t'as donné le pouvoir que tu as, et que si tu le transformes, tu pourrais tout perdre.

Le Vert ne dit rien. Felia reprit la parole:

- Peut-être que monsieur Sack croit que nous voulons un pays communiste, mais c'est faux, le communisme est dépassé. Mais la gauche peut encore se réclamer du progrès et du changement. C'est vrai que l'on ne peut déloger le capitalisme, je m'y suis résolue et je ne ferai pas la révolution à contre-courant. Mais il y a bien des choses à changer, la séparation du législatif et de l'exécutif, l'instauration d'une police verte...

- Par exemple, appuya Kahn-Hotte.

Sack rongea son frein:

- Je ne suis pas convaincu, vous allez demander à une population axée sur les loisirs et le plaisir de faire la révolution, une population qui n'est pas la paysannerie de 1789 ou les serfs de 1917. Toutes...

Felia le coupa net:

- Merde Sack, tu ne veux rien comprendre, nous ne sommes pas communistes. Nous sommes contents de vivre une ère matérialiste, nous croyons que le P.S. et les Verts sont des adaptations du communisme à la sphère capitaliste. La preuve en est la glasnost de Gorbatchev qui ressemble à s'y méprendre à un socialisme à l'européenne.

Sack répliqua:

- Dans le cadre d'une révolution et du renversement du gouvernement, que va-t-on faire avec l'Otan?

- La quitter?, dit Kahn-Hotte.

- Et les États-Unis, l'Allemagne, qu'est ce que vous croyez que vous allez faire? L'économie va s'effondrer, ce sera la même chose que le Nicaragua.

- Moi, dit avec défiance Felia, je suis d'accord pour rayer notre dette due aux Américains et aux Japonais qui n'est autre qu'une dette constituée d'intérêt. C'est une aberration de l'avarice capitaliste.

Sack n'était toujours pas convaincu:

- Enfin, nous n'en sommes pas à planifier une révolution. Pour l'instant, nous sommes d'accord pour contrer les décisions du gouvernement. Est-ce que le gouvernement de Triam pourra bloquer l'installation d'ELT à Triam?

Felia consulta ses notes:

- Le problème est que ça ne concerne pas Triam comme telle. Ils ont acheté un terrain dans une municipalité voisine. Ils pourront profiter des transports de toute l'infrastructure de Triam sans être obligés de respecter les règlements municipaux. De plus, ils pourront sans gêne toute la ville car ils sont à l'est. Et nous ne pourrons pas faire appel au gouvernement central, bien entendu.

- Ça ne fait rien, nous leur enverrons des militants du pays entier, dit Sack. Et pour la Liturie?

Kahn-Hotte dit avec emphase:

- Au Parti vert, nous allons endosser la création des territoires libres au nom de l'auto-détermination des peuples et de leur aptitude à se diriger. Et cela favorisera nos actions futures.

Felia et Kahn-Hotte se regardèrent avec contentement, Sack ronchonna en quittant la pièce.

\*

En grande pompe, le premier ministre s'avavançait pour marquer l'inauguration du début de l'installation de l'ELT. Une meute de journalistes suivait le chef de l'État.

- Que pensez-vous qu'il va arriver si l'AEDIE se prononce contre cette installation?

Le premier ministre répondit:

-Je peux seulement vous dire que nous ferons tout ce qui est possible pour supporter nos collègues dans ce dossier. Cependant, il est difficile de défaire un projet si bien ficelé et installé...

- Vraiment? Pourquoi? dit le journaliste.

Le premier ministre sourit en montrant ses dents inégales:

- Parce que tous vont s'apercevoir du bienfait de la chose...

Quelques centaines de mètres plus loin, une masse de manifestants ordonnés était au coude à coude avec la police et ses barricades. Il y avait là des sections complètes de membres des partis d'opposition, le P.S., le Parti vert, le Parti communiste, le Parti socialiste municipal de Triam, la C.S.U., les associations étudiantes, près de 10 000 personnes. Les unités anti-émeutes avaient été appelées de même que les forces paramilitaires de la Police Civique. Une autre confrontation était en vue.

Le premier ministre se pavanait avec les délégués de la ELT, l'ambassadeur américain et les ministres responsables du projet. Une pluie de projectiles commença soudainement à tomber sur les dignitaires en provenance de la foule qui avait réussi à repousser la première ligne de la police et les barricades.

Voyant que les objets divers et pierre tombaient de plus en plus près de l'estrade officielle, l'officier commandant les escadrons de la Police civique donna l'ordre de charger.

Les grenades lacrymogènes furent lancées et les centaines de policiers se ruèrent sur la première rangée de manifestants qui recula sous le choc. Le recul se fit dans le désordre complet, la plupart des gens présents n'étaient pas habitués aux rudes combats de la capitale.

Les chefs de sections politiques tentaient de garder le calme mais l'inexpérience et le manque de discipline firent tourner l'émeute à la débâcle. Seuls les membres du Parti communiste et les étudiants firent front avec les moyens du bord, retraitant finalement.

Les policiers commençaient à effectuer des arrestation pendant que la plupart des manifestants se sauvaient. Les paniers à salade mobilisés pour l'occasion se remplissaient de gens ensanglantés, poussés par trois ou quatre policiers à la fois, avec force coups dans les jambes et la dos.

Durant ce temps, le premier ministre terminait son inauguration, pour le plus grand bien de l'État de la ELT.

\*

Pieter avait foncé au journal pour avoir les dernières nouvelles. Mack l'attendait:

- Il y a eu des morts, lui dit-il à son arrivée.
- Combien?, demanda Pieter.

- Deux, à cette heure. Une jeune fille étouffée sous la foule et un étudiant frappé à la tête par une matraque.

- Eh bien, ça commence.

- Ce n'est pas tout, poursuit Mack, la C.S.U. déclare une grève de soutien de deux jours et ça brasse dans les universités.

- C'est nouveau, ça. Encore une manifestation?, dit Pieter.

- Plus que ça, je crois qu'ils vont agir et vite.

La tête de Pieter bourdonnait sous la quantité de données qu'elle devait intégrer. La marmite sociale bouillonnait de tous les côtés et allait bientôt sauter.

- Dis-moi, Mack, la Liturie, c'est déjà l'anarchie, le budget et la dette soulèvent la classe moyenne, la menace de loi martiale attaque les syndicats et l'opposition, c'est la crise totale, mon vieux!

Mack buvait un café, semblait avoir passé la nuit blanche.

- Oui, j'ai eu d'autres nouvelles de l'émeute, il tendit des notes griffonnées en vitesse à Pieter, la manifestation s'est retirée au centre-ville et là, il y a plusieurs groupes qui se sont organisés et ont répliqué à la police. C'est une vraie bataille rangée.

- Que dit le maire, c'est la police municipale qui frappe dans le tas?

- Non, non, ce sont les unités anti-émeutes et la Police civique, ces fascistes! Le maire tient la police municipale en réserve.

- Mack, tu sais que s'il ne rétablit pas l'ordre, ça va donner un dur coup à son image politique.

Mack dit:

- Et l'armée?

Pieter le regarda, incrédule:

- L'armée? Non, je ne crois pas qu'ils oseraient...

\*

Un groupe s'était attroupé devant l'écran de télévision du système interne de l'université de Triam.

«Aujourd'hui, 4 mai, la marche combinée a viré à l'émeute. Vers 18:00 heures ce soir, la Police civique se battait encore avec des groupes plus organisés de la marche. Ce matin, on le sait, la police avait dispersé les marcheurs sur le site de l'inauguration de la première usine de la firme ELT. Il y a eu trois morts lors de cette collision entre forces de l'ordre et manifestants...»

Les spectateurs écoutaient avec attention le reportage jusqu'à la fin, puis ils ramassèrent leurs effets. Ils se mirent à courir vers les escaliers. Les autres étudiants les regardaient, intrigués de les voir courir ainsi. Ils atteignirent vite leur but, les étages abritant la direction. Ils entrèrent dans les bureaux. Une secrétaire leur demanda:

- Que faites-vous là?

- Nous venons occuper, dit l'un d'eux.

Et en cette soirée du 4 mai, l'état de la situation en Cassande était tel que bien peu de gens de l'extérieur du pays savaient ce qui se passait.

## Chapitre 4

Un son pur et clair envahissait l'espace. C'était un nocturne de Chopin, les notes limpides du piano résonnaient sur les grands murs dénudés, sous les éclats du soleil de mai, dans le printemps enfin arrivé.

C'était étrange d'avoir cet îlot de paix en ce temps de crise, d'avoir ce calme, cette sérénité. Peut-être parce qu'une femme qu'il désirait approchait, Pieter se sentait vivant. Il était anxieux de la voir, il était captif de ses grands yeux tristes. Quelques minutes plus tard, on sonnait.

Elle était en chandail court et short, ravissante, avec ses cheveux longs, blonds, flottant au vent.

- Bonjour.

Elle lui sourit et sa sensualité se répandit le long de ses lèvres rouges et bien dessinées.

- Il fait beau n'est-ce pas?

Il était à moitié étourdi par l'arrivée de la jeune femme.

- Tu m'embrasses, oui ou non?

Il ne pouvait résister à une telle demande. Il adora sentir la chaleur de son corps, sa pression contre le sien.

- C'est bien chez toi.

Elle le regardait à la dérobée, légèrement émue par leur baiser.

- Bien qu'un peu triste.

Pieter répondit:

- J'aime la sobriété, je ne consacre pas beaucoup de temps à la décoration.

Elle marchait, gracieuse et svelte. Elle se retourna en riant pour la première fois depuis qu'il la connaissait.

- Tu me fais visiter quand même? Je suis curieuse tu sais.

Il se rapprocha. Elle lui plaisait vraiment. Elle l'envoûtait. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas caressé une femme.

De son côté, Julie avait envie de faire l'amour avec lui. Elle désirait son corps musclé, elle envie de ses mains fortes sur sa peau. Elle sentait le désir monter en elle, amplifié par sa proximité.

Il lui toucha l'épaule. Elle dit en hésitant:

- Tu as ... tu as un beau fauteuil ... ici.

Il l'embrassa doucement dans le cou, serra sa taille fine en l'enlaçant. Elle ne peut s'empêcher de revivre sa dernière expérience avec un homme. Elle ôta ses mains. Elle était gênée.

- Excuse moi, ce n'est pas ta faute, des mauvais souvenirs.

Elle était là, hésitante et un peu tremblante. Il réfléchissait, un peu confus.

- Je vis prendre soin de toi, tu sais.

Il s'approcha de nouveau, la serra doucement, caressant ses cheveux, l'embrassant.

Quelques heures plus tard, ils reposaient, engourdis par l'amour et la jouissance. Elle lui chuchota:

- Je ne crois pas avoir été aimée ainsi.

Il lui dit doucement:

- J'ai beaucoup d'amour à donner.

Elle caressait sa poitrine:

- Que fais-tu, Pieter, à part écrire?

Il lui répondit:

- Je pense beaucoup, je réfléchis, je planifie.

- Quoi, dit-elle, la Révolution, une Utopie?  
Elle cachait mal sa contrariété.

- Oui, pourquoi pas?

Elle se leva d'un bond, nerveuse.

- Eh bien! Tu sauras que je travaille pour la Banque Centrale de Triam, que j'en suis fière, sans secteur financier, la Cassande ne serait qu'une république de bananes.

- Pourquoi dis-tu cela?, demande Pieter.

Sentant que sa réaction était excessive, qu'elle en avait trop dit, elle se leva et prit ses vêtements.

- Ça ne te regarde pas.

Puis elle sortit, laissant Pieter complètement confus et peiné derrière elle.

\*

L'homme se tenait devant les larges fenêtres de l'ancien palais royal devenu la chancellerie du premier ministre. Ce site était le siège du gouvernement républicain.

Il avait les mains derrière le dos, le front songeur, les idées claires.

Il avait un pays sous son contrôle, il devait décider de sa destinée, il était un chef d'État. Démocrate-chrétien depuis sa jeunesse, il était entré au Parti après la fin de l'occupation allemande. Il avait travaillé fort pour combattre l'âge d'or du communisme et sa forte attraction due à la dévastation laissée par la guerre.

Dans les années 60, au plus fort de la guerre froide, il avait été élu député dans un gouvernement majoritaire, chose rare pour un système proportionnel.

C'était une époque meilleure. Aujourd'hui, il devait compter avec les nationalistes de l'extrême droite, et les jeunes libéraux de la nouvelle génération de droite. Il était malaisé de diriger le pays, encore plus son gouvernement de coalition. Son

chef de cabinet était confortablement assis dans un fauteuil, un verre de Macallan à la main.

- Tu vois, lui dit le premier ministre Madder, le pouvoir est un exercice de putain. Deshaies, le chef de cabinet, lui répondit:

- Voyons Hans, tu sais que ce sont les événements qui te font dire ça.

Madder lança un regard courroucé vers Deshaies:

- Je suis en train de démolir le pays avec ce budget de phantasme éveillé de financier. Comment ai-je pu me laisser convaincre?

Deshaies lui dit calmement:

- Par les circonstances.

Madder frappa le mur de son poing.

- J'en ai assez des circonstances. La mort de Houll est elle une circonstance? Je n'ai toujours pas eu le rapport que j'ai demandé.

- Je sais, il y a un maquillage au ministère de la Justice.

- Qu'allons nous faire si même les policiers et les magistrats ne sont plus honnêtes?

- Je pense, Hans, qu'il y a de grandes forces en jeu.

Madder s'assit comme s'il portait des tonnes de pierre sur les épaules.

- Je me persuade depuis des années que ce que je fais est pour le bien du peuple, mais plus j'analyse mes actions, plus je suis convaincu du contraire.

- La politique est l'art du compromis.

- La politique est l'art de la tromperie. Michel, que penses-tu que je ressens quand je dois aller sourire à l'écran pour expliquer à des millions de gens que je vais sabrer dans leur niveau de vie, pour le bien des financiers, leurs dividendes? Non, je ne voyais pas cela ainsi.

Les bruits de la ville entraient par la fenêtre que Madder venait d'ouvrir.

- Qui a dit que ce serait facile, Hans? Le pays est en mauvais état, tu dois tout faire pour le relever. Écoute mon avis, sois ferme.

Madder était songeur:

- Tu vois, je n'ai pas l'impression d'être ici pour appliquer mon programme, j'ai l'impression d'être ici pour servir d'autres intérêts que les nôtres.

- Mais que crois-tu, Hans? Que tu es là pour réaliser des rêves?

- Je sais, j'ai toujours été idéaliste. Je croyais que nous pouvions former un peuple et nous débarrasser de ces idéologies communisantes...

- N'oublie pas qu'en 1968, nous avons déjà écrasé une tentative de rébellion de ces nationalistes et tout est retombé pour le mieux. Le Parti est alors apparu comme le sauveur de la classe moyenne.

- Alors, pourquoi les unités présentes en Liturie ne suffisent-elles pas? Pourquoi envoyer plus d'unités de combat?

- Parce qu'ils tentent d'établir un gouvernement par la force.

Madder se prit le visage.

- Écoute, Hans, il y a vingt ans que je te connais et crois-moi, je te conseille de faire appel aux Américains.

Le premier ministre se retourna vivement:

- Mais tu es fou? Penses-tu à ce que tu dis? Ils ne sont même pas du même continent et tu veux qu'ils viennent régler nos problèmes? L'Europe unie ne le permettra pas.

Il ajouta, après un moment:

- Le pouvoir est vraiment un fruit amer.

- Tu ne te rappelles pas Machiavel?

- J'ai la sensation de me mentir.

Il revint vers la lourde table et signa les documents que son chef de cabinet lui avait apporté.

\*

*Lausé, 6 mai.*

La ville était en état de siège. Les accès étaient presque tous contrôlés par l'armée. Pourtant, les combats avaient repris de plus belle depuis que des manifestants en province étaient venus appuyer le nouveau noyau de gouvernement.

L'issue était incertaine à l'heure actuelle. Les soldats dépêchés au début des troubles ne suffisaient pas pour mener à bien leur tâche. L'ampleur de la révolte avait surpris les officiers qui n'avaient pas les moyens de calmer l'agitation. Ils avaient besoin de la loi martiale et de ses pouvoirs élargis, ce que l'assemblée républicaine tardait à voter.

«Tant que les démocraties se donneront les moyens de combattre la subversion, elles survivront. Elles ne céderont pas devant les agitateurs et les démagogues qui promettent mers et mondes», disait le responsable provincial élu du gouvernement central en Liturie.

Il s'adressait à la population:

«N'écoutez pas ces menteurs qui ne sont pas élus. Nous sommes les vrais représentants nommés lors d'un processus démocratique reconnu. Il ne faut pas croire les fraudeurs et les menteurs...»

Le représentant rebelle ferma la télévision en disant:

- Ils sont effrayés, ça se voit.

- On le serait à moins, lui dit Yves, je n'ai jamais compris la dureté de la réaction face à une révolution.

Le représentant fit un geste de la main.

- La peur oui, c'est une lutte de volontés, ils ont le pouvoir, nous le désirons.

- Serons-nous écrasés?, demanda Yves, perplexe.

- Je ne sais pas. Les unités à majorité française ne bougent pas, certaines ont même soutenus notre déclaration. De là à y voir la victoire, on en est loin. Tout

est fragile, la population se terre et est mal informée. Elle va se ranger du côté du plus fort, logiquement.

- Tu crois que nous pourrions apporter quelque chose de plus que la Cassandre?

- Oui, franchement, je crois que même si la Cassandre n'est pas une dictature, nous pouvons choisir en tant que peuple le régime politique qui nous convient. Yves sourcilla.

- Tu crois que ce qui "nous" convient, conviendra au peuple? Car c'est en son nom et pour lui que nous nous battons, et pourtant, nous sommes les premiers à parler de populace et de ses errements électoraux.

- Je sais Yves, je ne peux pas le nier, il n'y a plus grand monde qui vote et le vote est de toute façon un moyen périmé d'exprimer son avis. C'est le règne de la médiocrité.

Yves dit:

- On croirait entendre Nietzsche, et tu es un représentant du peuple.

- Je crois peut-être au Surhomme?

Yves fut surpris un instant, puis comprit que représentant blaguait.

- Quoi qu'il en soit, rien n'est gagné. Que dois-je mettre dans le prochain communiqué, demanda-t-il au représentant.

- Lieu et date de l'assemblée des représentants.

- La salle est assez sûre?

- La salle sera sûre ce soir! La Garde se bat depuis 2 jours autour du périmètre et tient bon. On n'attend les chars que plus tard.

- Ils ont déjà trop tardé, ils ne perdront plus de temps. La paralysie de l'assemblée républicaine ne durera plus bien longtemps.

Quelques heures plus tard, les représentants se réunissaient tant bien que mal dans l'édifice qui abritait la tête de l'insurrection. Il y en avait désormais une centaine, envoyés par les groupes qui se réclamaient de la nouvelle structure, des syndicats, des étudiants. C'étaient des groupes hétéroclites, rassemblés au hasard. Cela convenait à un système de représentant non élu, pour le moment.

Le sujet principal portait sur les mesures à prendre pour éviter l'extermination de la révolte.

- Combien de temps pourrions-nous nous défendre contre les soldats? Nous n'avons pas d'armes lourdes.

- Il me semble qu'en organisant nos citoyens en brigades, nous aurions plus de chances de contrôler notre système de défense, dit le responsable du comité de défense. On pourrait se servir des policiers pour encadrer les civils. Nous avons quelques centaines de policiers qui ont rejoint nos rangs, de même qu'une cinquantaine de soldats en congé ou qui ont déserté. Il y a quelques officiers aussi.

Le responsable du comité politique dit:

- Pensez-vous qu'ils seront sûrs si nous les intégrons au comité de défense.

- Ils sont venus d'eux-mêmes, et je ne crois pas qu'ils soient des agents républicains. Nous pourrions leur donner des tâches subalternes en attendant.

- Chaque homme et femme compte dans cette bataille, nous ne pouvons nous permettre de les gaspiller, malgré nos craintes. Gardez-les comme conseillers, ils seront utiles.

Cette motion fut adoptée.

On regroupa les volontaires par quartier, en brigades. La Force de défense liturienne venait de naître.

Yves avait décidé de suivre un de ces groupes. Il quitta l'immeuble de l'assemblée en accompagnant des policiers rejoignant une brigade qu'ils devaient former au nord de la ville. On lui avait remis un pistolet semi-automatique et un chargeur, les armes étaient rares.

Les membres de la Garde avaient du matériel pris aux unités tactiques de la police de Lausé de même que du matériel militaire volé ou pris lors d'escarmouches. Des barricades et des murs de sacs de sable avaient été montés sous la direction de ces fantassins de l'armée qui avaient rejoint la révolution.

Les policiers et Yves avaient quitté la relative sécurité de ces fortifications pour les rues désertes, parsemées de véhicules incendiés. Si la loi martiale n'était pas déclarée, la guerre l'était. Un policier du groupe marmonna:

- Ce sera plus facile à dire qu'à faire. Nous n'avons que des listes de nom partielles ou des gens inscrits par des voisins. Comment voulez-vous former une brigade avec des civils qui n'ont jamais tenu un fusil?

Ils se faufilaient en longeant les murs des rues. Une demie-heure plus tard, ils approchaient de leur destination quand Yves une colonne d'hommes en camouflage:

- Une patrouille!

Les soldats avaient l'ordre de tirer à vue, même sans loi martiale, aussi les policiers tirèrent les premiers. Les soldats se jetèrent au sol. Yves entendit les balles d'armes automatiques voler autour de lui. Il avait peur, autant que la première fois qu'il avait vu un combat. Cependant, cette fois, il était armé.

Les soldats tentaient de se rapprocher, couvert par un fusil-mitrailleur. Quand ils furent plus près, la frayeur d'Yves augmenta, il étendit maladroitement le bras et tira plusieurs coups. Un bruit sourd suivit. Il regarda devant lui et vit un soldat allongé. Il était à quelques mètres, bardé dans son attirail de combat et casqué, inerte. Les policiers échangeaient aussi des coups de feu, et d'autres rebelles avaient commencé à tirer des fenêtres des immeubles, les soldats avaient décidé de reculer.

Un policier demanda à Yves s'il était blessé, il répondit:

- Non, juste un peu secoué.

Ils avaient tué trois soldats. Les rebelles étaient descendus des étages pour rejoindre les policiers, dépouillant les soldats de leurs armes et munitions. On entendit:

- Il est vivant celui-là!

Yves était inquiet, c'était celui qu'il avait abattu. Les rebelles étaient attroupés autour du corps kaki. Yves s'agenouilla aussi. Il était touché à l'épaule, la balle l'avait traversé et était sortie par le dos.

Les rebelles le mirent doucement sur le dos pour le soigner. Yves fut atterré quand il distingua un visage fin de femme sous la camouflage.

«Merde», pensa-t-il.

\*

Tout était vide, Pieter n'arrivait pas à se concentrer. C'était comme une vague de colère qui montait en lui puis qui tombait comme le ressac, pour laisser ses pensées en désordre sur une plage désertée. Depuis une semaine, il végétait, son cerveau ne lui obéissait plus. Son corps de son côté exigeait quelque chose et il ne pouvait pas lui donner. Il voulait la saveur de la peau dorée de Julie, la chaleur de ses caresses sensuelles. Il voulait de la passion. Son cœur, son corps, ses entrailles étaient devenues un brasier ardent que plus rien ne pouvait éteindre.

«Voilà ce qui arrive à ces esprits trop sûrs, trop rigides, à ces vies fermées sur elles-mêmes, à cette assurance puérile. Fi de l'abandon du corps, de la poursuite du futur et de l'avenir. C'est une dangereuse dissimulation que de mentir à son corps, de sublimer ses émotions en une quête de vérité et de raison. Il est illusoire de ne pas sentir l'odeur des fleurs par une journée chaude et humide, ou le parfum des filles une soirée d'été. L'homme contemporain a oublié, s'est oublié, il a plongé vers la quête de richesses et de biens, oubliant les caresses, la jouissance, l'amour. J'ai hâte de te revoir, ma douce amie...»

Il errait d'un bout à l'autre de son appartement, sans but, sans joie. À ce moment précis, le téléphone sonna.

- Allô?

Une voix d'homme au bout du fil sema la tristesse chez Pieter.

- Salut, c'est Ulric. J'ai du nouveau, on peut se voir demain? Je te montrerai ça.

- Oui.

- Et de ton côté?

- Bof, pas grand-chose. Je révise les états financiers de l'ELT, rien pour le moment. Je ne sais pas où chercher.

- Bon, eh bien, on se voit demain, je vais en réunion.

- Ça va, salut!

- Salut!

Pieter raccrocha en regardant l'extérieur. Il se résigna à sortir. Il faisait un soleil resplendissant qui le laissait de marbre. Il marchait depuis seulement une minute quand il entendit son nom:

- Pieter!

Il se retourna. Julie arrivait de sa maison. Elle était radieuse.

- Bonjour! Je viens m'excuser pour l'autre jour.

Il était à la fois heureux de sa présence et contrarié de son silence.

- Salut!

Elle voyait son humeur.

- Je m'excuse je te dis, j'ai été très occupée.

Il fronça les sourcils.

« À quoi?, pensa-t-il, à gagner un autre million, à ordonner des faillites. Dire que des gens éprouvent du plaisir à faire ça.»

Il dit seulement:

- Que veux-tu au juste, Julie?

La question la décontenança.

- Que veux-tu dire, entre nous?

Il resta de marbre.

- Que veux-tu, en général?

Elle eut un sourire railleur.

- Bon, le questionnement existentiel. Tu ne crois pas qu'il y a autre chose à faire?

Elle lui fit un clin d'œil et le laissa admirer son chemisier largement ouvert, montrant le haut de sa poitrine. Il hésita un instant, tiraillé par le désir qui l'enflait de partout et qui lui brouillait la vue. Il fit un effort suprême pour ne pas la prendre par la main et aller lui faire l'amour.

Pourtant, quelque chose au fond avait été irrité par la désinvolture de Julie. Il prit une grande inspiration et dit simplement:

- Je ne veux plus te revoir.

Elle resta sidérée un moment, les bras ballants, ne s'attendant visiblement pas à cette réplique. Un long moment passa, ils restaient là à se regarder, lui ne bronchant pas, elle, bouleversée.

Après quelques minutes inconfortables, elle détourna le regard et se prépara à partir. Finalement, Pieter réagit. Il partit à sa suite et lui serra l'épaule:

- Ne pars pas, je ne pensais pas ce que j'ai dit!

Elle le regarda fixement, ses grands yeux embués par les larmes, se mordant les lèvres, l'émotion l'emporta et elle se jeta contre lui en pleurant, lui disant dans un soupir:

- Pardonne-moi, je t'aime.

\*

Claudia avait eu une horrible journée. Les clients lui avaient crié dans les oreilles toute la journée, les patrons n'avaient cessé de la harceler. L'un d'eux l'avait même coincée sur un mur et tenté de lui mettre la main sous la jupe. «Tous les mêmes», pensa-t-elle. Mais elle était tout de même frustrée, et elle devait l'admettre, excitée par la présence de son ami endormi près d'elle. La chaleur était surprenante ce soir et elle était couverte de sueur. Comme elle aurait envie qu'il passe sa langue sur ses seins.

En pensant à cela, elle se caresse machinalement d'une main pendant que l'autre explorait délicatement les pointes de ses seins. Elle se laissait aller à ses fantasmes. Elle lâcha un soupir de plaisir. Dans sa mise en scène, elle s'imaginait entre 2 corps ruisselants et passionnés prenant possession d'elle, elle atteignit l'orgasme en plongeant dans une jouissance profonde.

Le lendemain matin, quand elle se réveilla, son ami était déjà levé. Elle s'étira et sentit les pointes de ses seins pointant sous le matériel de son déshabillé, réclamant des caresses d'hommes:

- Daniel, où-est tu?

Il lui dit:

- Dans la cuisine.

Elle se leva, ses cheveux noirs emmêlés, elle était d'origine portugaise, elle avait une tignasse bouclée et un teint olivâtre à faire pâlir d'envie les mannequins de Triam. Sa famille avait émigré à cause de la dictature de Salazar, elle était née ici. Elle avait étudié le théâtre, qu'elle adorait, mais à sa sortie du conservatoire n'avait rien trouvé qu'elle puisse jouer. Il y avait trop de pièces modernes, ou des versions nouvelles de classiques les massacrant, ou du théâtre absurde.

Mais elle devait travailler, elle adorait les vêtements, cela coûtait. Elle devait aussi payer le loyer car son ami ne vivait pas avec elle. Il venait seulement la visiter quand ils devaient faire quelque chose, ou bien pour la fin de semaine. Il n'était pas fait pour la vie de couple, il était trop impulsif, trop brutal.

Il l'embrassa.

- Je n'irai pas travailler aujourd'hui. L'usine est fermée à cause d'une grève.

Elle lui caressa les cheveux.

- Que vas-tu faire dans ce cas?

Il la regarda:

- Je pensais aller prendre une bière.

- Avec moi?

- Mais, bien sûr, ma chérie.

Et il plongea sa tête sous le déshabillé en embrassant ses seins. Elle s'assit à la table et prit le pain que lui tendait Daniel:

- Je suis content que l'usine soit fermée. Ça va me permettre de passer la journée avec toi.

- Tu trouves le travail dur, mon bébé?

- Oui, je n'aime pas ça. J'aurais dû continuer à étudier en droit.

Elle l'observa, désolée.

- Mais, tu sais que tu ne supportais pas l'université. Tu t'es battu avec ce professeur, tu ne pouvais pas l'endurer..

- Pas seulement lui. Tous ces prétentieux et petits merdeux sortis tout frais de leurs précieux collèges privés, avec leurs beaux vêtements. Tous de précieux, oui.

Elle ne disait rien.

- Oui, ces idiots de profs, toujours en train de me nasiller dans les oreilles: «Plus de rigueur, il manque les citations», ils me faisaient tous chier. Et puis, je m'en fous, après tout.

- Mais tu es heureux maintenant?

Il eut un regard flou:

- Ouais.

\*

Yves regardait les autres rebelles avec stupeur:

- Je vais l'emmener, c'est moi qui l'ai blessée.

- Mais ce n'est pas grave, c'est elle qui t'aurait crevé sinon.

Il observait les rebelles en train de panser sa blessure.

- Amenons-la à l'hôpital, nous le contrôlons pour l'instant.

- Dans le territoire de notre brigade?

- Oui.

Yves et un citoyen prirent la blessée qui était inconsciente. On entendait au loin des bruits de combats, des explosions et des coups de feu. Il y avait une centaine de personnes qui marchaient avec la brigade des deux côtés de la rue. Yves dit à un des policiers:

- Pour des civils, ils apprennent vite!

Le policier hocha la tête. Ils peinaient à traîner la pauvre blessée. Ils arrivèrent à l'hôpital. Des hommes armés guettaient les abords derrière des piles de sacs de sable. Des infirmiers sortirent pour prendre la patiente. Un policier dit à Yves:

- Écoute, tu peux aller avec eux, tu nous rejoindras à la brigade, c'est dans l'immeuble en face.

Yves acquiesça et aida les infirmiers. Il se sentait très mal. Qui sait, elle mourrait peut-être. Il ne savait pas pourquoi, cela le peinait plus qu'elle ait été une femme sous cet attirail de combat. Peut-être parce qu'il aurait ... il ne savait pas. Il les laissa la dévêtir et l'entrer vers le bloc opératoire. Il jeta un dernier regard et ressortit.

Il rejoignit bientôt la brigade. Le ciel était obscurci par des feux que les pompiers ne parvenaient plus à éteindre. Ici aussi, il y avait des sentinelles armées.

À l'intérieur, tous les citoyens de la brigade avaient été réunis. Le policier commandant la brigade, un peu bedonnant, mais avec un regard dur s'adressa à eux:

- Nous sommes ici pour procéder à la formation de la brigade Nord-Ouest. Nous avons réunis la plupart de ceux qui étaient sur notre liste. Combien de vous avez une arme?

Il y en avait une trentaine.

- Combien sont des armes militaires?

Une poignée leva la main.

- Bon, dit le policier, tous ceux à l'extérieur ont des armes prises au poste de police du quartier. Nous allons essayer d'équiper ceux qui sont sans armes, et grossir nos effectifs en fonction de nos stocks. Ceux qui ne sont pas armés n'ont qu'à nous suivre, nous essaierons de vous en trouver.

Les dirigeants de la brigade quittèrent vers le poste de police, car on avait décidé d'y établir le poste de commandement. Ils formaient un groupe varié, certains habillés en civil, quelques-uns avec des chemises foncées ou kaki, arborant un brassard noir pour les identifier comme des nouveaux soldats lituriens.

À l'ouest, une épaisse fumée montait. Le chef de brigade dit:

- C'est la brigade du Centre-Ville qui se bat. Ils ont affronté les militaires depuis le début, ils leurs en font baver. Je n'ai que des contacts sporadiques avec eux, il

y a des blindés sur le chemin. Nous avons réussi à faire sauter la caisse de quelque uns avec des explosifs.

Yves palpait nerveusement l'étui de son pistolet.

- La loi martiale ne tardera pas.

- La démocratie nous sauve, grâce au Parti libéral, nous avons eu le temps d'au moins nous préparer contre des troupes plus nombreuses ayant des pouvoirs élargis.

- Tiendrons-nous le coup?, demanda Yves.

Le policier haussa les épaules.

- Si toute la province se soulève, si des unités militaires se joignent à nous, si la population nous soutient politiquement. Jusqu'ici, nous sommes peut-être deux mille à combattre pour le nouveau gouvernement. Nous devons aller chercher les autres.

Yves monta au quatrième étage du poste de police.

Il pensa que de haut, on avait toujours l'impression d'être puissant, d'être au dessus de la mêlée. Les rois antiques se faisaient construire des temples à colonnes ou des pyramides, l'empereur Qin avait débuté la grande muraille, reposant sur les corps de milliers d'ouvriers. La grandeur était et sera toujours composante de l'humain, la vanité, l'orgueil, la fierté et l'envie formant son cortège.

Yves se laisser bercer par le vent d'est qui chassait momentanément la fumée, en ce mois de mai, toujours si fertile en événements sociaux.

Où avait-t-il été toute sa vie, qu'avait-il accompli? Il n'eut jamais cru qu'il se battrait un jour. Il était de nature plutôt chétive, il était devenu végétarien, puis membre d'une secte, sur un coup de tête, enfin chômeur diplômé. À 30 ans, il avait rejeté son ancienne vie aux orties et était devenu journaliste à l'"Espace Libre". Il ne se voyait pas un grand rôle, il vivait, mais il était plongé dans quelque chose de plus grand que lui, demandant du dévouement, de l'abnégation. Son existence monotone et incolore tranchait tellement avec ce qui lui arrivait. Il avait mûri plus ces derniers jours que toute sa vie.

Il voyait les cimes des grands arbres se couvrir de vert, les arbres fruitiers de fleurs. L'air embaumait quand même. Il n'y avait plus de son de combat perceptible, tout était calme et paisible. Il prit une grande inspiration, tout son

corps lui faisait mal, mais une intense sérénité se répandit en lui. La chaleur du soleil levant chauffait son visage. Il se demanda quand il avait pris une douche la dernière fois, depuis quand il avait mangé. Mais pourtant il se sentait bien.

Une sorte d'euphorie le gagnait, parcourant tous ses membres. Pour la première fois de sa vie, il ne cherchait pas, il avait trouvé sa voie, il avait trouvé... un but!

\*

Pieter se réveilla en sueur. Il avait rêvé de mort et de guerre, pas surprenant avec tout ce qui arrivait. Il s'assit dans le lit, ôtant les couvertures qui l'étouffaient. Il glissa sa main dans les longues mèches blondes de Julia qui formaient des arabesques sur le drap. Il remonta jusqu'à la nuque, elle ne bougeait pas, dormant profondément. Il adorait toucher sa peau, il avait l'impression de lui donner un peu de sa vie, de sa passion, de sa chaleur.

Elle dormait, les lèvres entrouvertes, le visage détendu. Son corps nu épousait les sillons des draps. Elle semblait tellement inoffensive, pourtant, elle pouvait être si dure. Pieter retira sa main doucement et se leva.

Il alla à la fenêtre. L'aura entourant la noirceur l'avait toujours fasciné. Elle le calmait chaque fois, le faisait rêver, lui faisait croire que tout était possible.

Il entendit un bruit derrière lui. Elle se tenait dans l'embrasure de la porte, son magnifique corps nu l'éblouissant sous la lumière fade et lunaire. Elle semblait engourdie de sommeil:

- Que fais-tu?

- Je me suis réveillé, cauchemar, répondit-il.

- Je rêvais aussi.

Elle semblait si tendre, sans barrière, presque sans défense. Pieter la dévisagea.

- Qu'as-tu?, demanda-t-elle.

Il prit son visage entre ses mains et l'embrassa doucement.

Elle le regarda doucement, elle ne put cacher son émotion, comme une gamine devant son premier baiser, comme s'il était son premier amoureux, le vrai, le tendre l'omniprésent.

\*

Le lendemain, il sortit tôt, malgré le peu de sommeil. Il devait continuer à fouiller dans les documents de l'ELT.

Elle quitta une heure après lui pour se rendre au travail. Les grèves et les manifestations n'empêchaient pas les financiers et les gestionnaires de rationaliser, de négocier des valeurs et des gens. Ils devaient besogner pour contrer les manœuvres des masses laborieuses qui elles ne voulaient que plus d'argent au détriment de la concurrence ou du droit au profit.

Julie se sentait bien, comme rarement elle l'avait été dans sa vie. Elle était sur un gros coup et avait besoin de toute sa concentration.

Elle sortit un petit sachet délicat de sa bourse et étendit une partie de son contenu sur le bureau. Elle prit ensuite un petit cylindre en aluminium et renifla la poudre blanche.

L'effet se fit sentir aussitôt. Tout ses sens s'éveillèrent. Elle se sentait fin prête à affronter tous ces vieux débiles du Conseil d'administration.

Son patron immédiat était le président à l'exploitation des ressources. Aujourd'hui, ils avaient une réunion avec des gens importants. Julie aurait besoin de beaucoup de cocaïne pour être à la hauteur. Il s'agissait de gens assurant le contact avec la ELT.

Elle ne disait rien à Pieter parce que, dans le fond, tout ce qu'il voulait, c'était plonger l'affaire dans le scandale le plus profond, et cette affaire était un de ses plus beaux coups. Elle était prête à baiser avec lui, même l'aimer s'ils se laissaient aller, mais pas à gaspiller sa carrière pour lui.

«Ah!, et puis au diable tous ces mecs!», pensa-t-elle pour soulager sa mauvaise conscience.

La drogue aidant, elle débuta la réunion en lionne, exposant les besoins de sa banque et les intérêts mutuels que pourraient rapporter une association avec les contractants de la ELT, dixième multinationale au monde et possédant ses propres puits de pétrole, le contrôle d'un banque américaine et un siège au FMI.

«La dette contractée par le pays à l'égard de l'étranger dépasse sa capacité de production. Beaucoup d'argent investi ne reviendra jamais à la banque si nous ne formalisons pas cette coopération.»

Les gens de la banque de Triam étaient convaincus, ils s'allieraient à la ELT.

\*

C'était un petit café situé au centre-ville qui avait profité d'une journée plus calme que les autres pour ouvrir.

La vie suivait son cours tant bien que mal et il restait quelques écus à dépenser avant la prochaine crise monétaire ou politique. Assis à une table se trouvaient Ulric, Pieter et un inconnu. Il était en fait un proche collaborateur de Houll, le dirigeant assassiné de l'AEDIE.

- Je suis surveillé ces temps-ci. J'ai réussi à semer le flic qui me suit mais ce ne sera pas long avant qu'ils me retrouvent. De plus, soyez prudents, maintenant que vous avez été en contact avec moi, tout peut arriver.

Il disait cela avec un air dégoûté.

- Les policiers républicains sont partout depuis la mort de Houll et de son assassin. Ils suivent tout le monde et surveillent surtout les anciens collaborateurs immédiats de Houll. Cependant, je me demande si c'est pour nous protéger, enquêter, ou plus simplement, savoir qui sait quoi.

Ulric dit:

- Comme je te l'avais dit, Pieter, les choses sont tordues du gouvernement.

- C'est drôle, parce que j'ai aussi essayé de te joindre, mais j'étais contrôlé, dit Morin, l'homme de l'agence. Maintenant, je peux parler. Houll travaillait fort sur l'ELT. Il se questionnait sur les bienfaits réels de leur implantation. Bon, l'affaire n'avait pas encore été étudiée à fond et on ne connaissait pas toutes les conséquences possibles. Une chose est sûre, nous avons eu des bâtons dans les roues dès le départ, mais Houll s'est entêté et a persévéré à faire l'étude du projet malgré tout.

- As-tu une idée d'où le blocage venait?, demanda Pieter.

Morin lui répondit:

- Ça venait de haut, des fonctionnaires de différents ministères. Le plus étonnant, c'est que les ministres eux-mêmes supportaient Houll, en fait, il était l'un des hommes importants de l'administration, il avait derrière lui tous les députés nationalistes et l'opposition qui voyaient l'arrivée des multinationales comme une ingérence économique extérieure trop grande.

- Comme tu le sais, dit Ulric, le Parti Démocrate a toujours résisté à l'entrée de multinationales, suivant la ligne de l'union. Dans le fond, c'est un anachronisme qu'il n'y en ait pas ici. Il y a quelques pétrolières qui opèrent des compagnies affiliées et quelques grandes firmes européennes mais c'est le secteur public qui monopolise une part importante de l'économie.

- Tu crois que c'est normal, cette mainmise de l'État?

- Non, dit Ulric, c'est une perversion économique dans un monde mercantile où la finance et la Bourse sont les vrais détenteurs du pouvoir. Quand on s'adresse à un gouvernement, c'est pour demander des subventions, quand on le critique, ce sont les taxes que l'on décrit.

- Crier d'un côté et demander de l'autre, finalement, l'argent que tous réclament, c'est le leur, celui qu'ils ont donné à contrecœur au gouvernement, dit Pieter.

- C'est ça, quand on dit qu'un gouvernement est avare, c'est ridicule, ce sont de nos propres poches que l'on voudrait qu'il prenne l'argent, dit Morin.

- Tout réside au domaine où cet argent va, et cela tient souvent aux élections, dit Pieter. Est-ce que la politique est perverse ou est-ce la nature de l'homme? Lequel est le plus pourri? L'homme et sa raison d'État, sa désinformation, ses contraintes économiques, sa double pensée? Ou la politique, l'art de convaincre, la plaidoirie pour un peuple ou une cause? Je crois que l'on a trop sali la politique et qu'on vénère trop l'homme.

Morin était visiblement heureux d'être libre quelques instants et l'envolée verbale de Pieter le confortait. Cette joie fut de courte durée. Deux policiers et deux agents en civil entrèrent dans le café. Ils se dirigèrent vers leur table. Les trois hommes s'étaient tus.

Un des policiers clama:

- Stéphane Morin, commissaire adjoint de l'AEDIE, vous êtes en état d'arrestation.

Ulric se leva et dit fermement:

- Pour quelle raison? Vous n'avez pas le droit!

Les agents en civil bousculèrent sans ménagement celui-ci pour se saisir de Morin. Pieter s'interposa aussi.

- Vous ne pouvez pas l'arrêter!

Un des agents essaya de frapper Pieter, il s'y attendait et évita le coup, prenant le bras de l'agent et le jetant par terre. Pendant ce temps, Ulric était aux prises avec l'autre agent en civil. Il le frappa à la gorge pour l'envoyer au tapis. Les deux policiers regardaient la scène d'un air indécis. Ulric et Pieter attendaient leur réaction. Ils étaient de la police municipale et avaient dû être obligés d'accompagner les agents, sûrement membres des services secrets républicains, pour ne semblant de légalité. Ils sortirent leurs pistolets, l'un dit:

- Nous avons vu ces messieurs perpétrer des voies de fait contre vous et tenter une arrestation illégale sans lecture de droits. Nous les mènerons au poste pour interrogatoire. Cependant, n'oubliez pas le mandat contre vous, monsieur Morin.

L'agent que Pieter avait jeté au sol criait:

- Connard, j'aurai ta peau pour ça!

Mais le policier le tint en respect. Il fit un signe aux hommes:

- Filez avant que les autres rappiquent.

Les trois hommes se ruèrent sur la porte.

- Que fait-on?, demanda Stéphane.

- Ils ne nous connaissent pas, répondit Pieter.

- Ils auront vite nos description par ceux-là, dit piteusement Ulric.

- Tu crois qu'ils arrêteraient des fonctionnaires?, demande Pieter.

- Tu veux rire, dit simplement Ulric.

Ils ralentirent leur course quelques blocs plus loin.

- Que pouvons nous faire?

- Il va falloir prendre le maquis.
- C'est si sérieux?, dit Pieter.
- Tu crois qu'ils plaisantaient là-bas?, lança Ulric.

Pieter était songeur.

- Il va falloir quitter la ville.

Ulric dit gravement:

- Ça comment à sentir mauvais quand les services secrets s'en mêlent...
- Nous allons avoir la vie dure.
- Ne t'en fais pas pour ça, j'ai été dans l'infanterie et je sais me battre, dit Ulric, j'ai des attaches au P.S. Ils préparent une insurrection.
- C'est l'aile gauche du parti?
- Oui, ils sont en conflit avec le chef qui est un modéré. Il ne croit pas à la lutte armée.

Morin lâcha un soupir:

- Eh bien, ça y est, je suis dans le pétrin. Une insurrection!

\*

«Contre les barrières de la réalité, le socialisme s'est brisé, contre la preuve flagrante que le communisme est une dictature. Les intellectuels ne peuvent plus clamer que notre démocratie parlementaire est un leurre. Contre quoi voulez-vous qu'ils s'élèvent quand les pays qui se réclament de cette doctrine virent de côté et exigent ce que nous avons. Ceci est la preuve que notre système est supérieur, naturel et qu'il représente la seule voie vers laquelle l'humanité doit se diriger.»

Discours du premier ministre de la République lors du sabotage du parti communiste hongrois.

\*

« J'en ai assez du linéaire, de l'ordonné, de la suite logique. J'ai envie d'irrationnel. Il n'y a rien qui n'ait été dit, la création me démange, mais je n'ai pas d'inspiration, mon style est primaire et sans vie. Que faire dans ce monde déprimé et dévasté, dans ce village global» Anonyme.

Dans les couleurs fades d'une aurore grisâtre, une bande d'étudiants étaient affalés. Ils avaient les traits tirés, les filles avaient des pantalons noirs, ils fumaient du haschisch. Les volutes de fumée bleue se confondaient au décor triste.

Depuis quelques jours, occupant l'université, ils se droguaient et manifestaient. Que peut-on faire? Une élite grandit dans le social, elle est aisée, c'est un malaise adolescent qui la tiraille, il ne faut pas confondre politique et fiction.

La fierté de l'étudiant, sa fidélité aux Idées sont des choses qui périssent avec l'âge, le pouvoir et l'argent. Certains un jour se demandent à quoi ils avaient pu croire dans leur jeunesse, d'autre jouent au rebelle à 46 ans.

On peut prendre un mot et le tourner dans sa tête, le palper en imagination, on en arrive à saisir la futilité de les nommer, de lui accoler un équivalent mental synthétique. On regarde les signes et les symboles, la lutte pour le multiculturel. D'où viennent les langages, ce ciment des nations qui sillonnaient les steppes de Russie et les plaines de Gaule? Qu'est-ce qui les rassemblaient, quand le nationalisme, le primitivisme et l'idéologie ont-ils été transcendés?

L'université favorise-t-elle le conformisme? Les esprits "sèchent" ils sur les bancs d'école ces temps-ci? On a toujours craint les esprits forts et indépendants. L'université, l'école ne favorisent plus l'innovation, ce monde ne le permet plus. Tout est devenu question de chiffres, de gestion, un monde d'argent, de métal, d'espèces sonnantes, froide comme ses ordinateurs.

« Je ne peux pas vivre seul, mais je n'aime pas vivre avec les autres qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Suis-je atteint de la folie des grandeurs?»  
Anonyme-90

Un calme plat régnait sur les locaux de l'université. Dehors, un haut-parleur clamait: « Depuis que l'État existe, tout n'est que bureaucratie et procédure. Le constat d'échec de ce concept est évident.»

« On a enfermé l'homme en des lignes et il ne sort de sa bouche que des chiffres. Le choc technologique poussera l'homme à ses limites dans une fuite en avant, sans possible recul.»

Dans la brume matinale, une colonne de camions roulait vers le campus. De leurs flancs sautèrent des compagnies de soldats aux uniformes impeccablement sanglés, casqués, l'arme au poing.

Se rangeant un après l'autre aux abords de l'enceinte du savoir, ils ne faisaient que peu de bruit.

On n'entendait que le bruit des bottes de caoutchouc, les commandements assourdis des officiers.

Un grand homme sec était venu pour voir l'intervention. Les officiers lui détaillaient le plan.

Le premier ministre Madder écoutait, hochant calmement la tête par moment. Après quelques minutes, la troupe était en place, il s'avança vers un micro qui avait été installé pour lui. Il s'adressa aux occupants:

- Étudiants, vous êtes la relève de ce pays, une ère nouvelle de prospérité s'ouvre pour tous. Cessez ces actions gauchisantes qui ne font que ternir votre réputation et ajouter au climat de tension actuel.

Il attendit. Un étudiant cria:

- Camarade ministre, tu parles le langage des parlementaires, mais tu viens avec régiments armés, à la chinoise. Qui crois-tu tromper?

Le premier ministre ne broncha pas. Il dit:

- Que voulez-vous? Avez-vous un plan ou est-ce que ceci n'est autre qu'une action subversive destinée à ébranler notre État déjà attaqué de toutes parts?

- Ton État, camarade, a envoyé l'armée en Liturie et les policiers anti-émeutes sur une foule pacifique. Tu ne peux leurrer personne. Tu as été nommé pour gouverner au nom de tous, mais tu le fais en ton nom seulement.

Madder était indécis. Il avait espéré que son intervention dénouerait la crise. Devait-on donner l'ordre d'avancer sur le campus? Il se sentait bousculé par les faits. Les troupes étaient là, prêtes à obéir. Allait-il oser? Il ne pouvait plus reculer, s'aliéner la seule force qui le soutenait.

On ne lui laissa pas le temps de décider. Le sort le fit pour lui. Une rafale d'arme automatique balaya la place d'une fenêtre du haut de l'université, le manquant de peu et frappant les premières de soldats en un carnage indescriptible. Ceux-ci rompirent les rangs dans le tumulte général.

Ne s'attendant pas à cette réaction, ils n'avaient pas pris de position de combat. Les chefs de section organisèrent l'assaut qui allait suivre.

\*

Julie ouvrit sa porte , encore sous l'effet d'une ligne de cocaïne pure. C'était Pieter

- Que fais-tu ici?, dit-elle, surprise.
- Je suis en fuite.
- Qu'as-tu fait?
- Je me suis battu avec la police secrète.

Elle hésitait, frustrée dans son voyage.

- Entre!

Il lui dit:

- Écoute, la police me cherche, je dois m'enfuir. Je voulais t'avertir. J'imagine que tu ne veux pas venir avec moi?

Elle le considéra d'un air mi-hautain, mi désapprobateur.

- Qu'est ce que tu crois? Que je foute ma carrière en l'air pour toi?

Pieter l'écoutait, il s'attendait un peu à cette réaction. Elle ajouta quand-même:

- Bon, pardonne-moi, reste ici un moment, ils ne devraient pas penser que tu y sois.

Il réfléchissait:

- Peut-être, tu as sûrement raison.

Il entra dans le salon et vit le reste de la poudre blanche que Julie avait laissée:

- Tu trouvais la journée difficile?

Elle éclata:

- Pardonne-moi, nous n'avons pas tous la force morale de monsieur Darois!

Elle partit dans sa chambre en claquant la porte. Pieter regarda machinalement les tableaux exquis qui ornaient la pièce, elle-même décorée d'une façon raffinée. Il caresse le cadre d'une toile.

« Tant de beauté et de rancœur, de colère en même temps en elle... », pensa-t-il.

Il la rejoignit, l'embrassa, ils firent l'amour à son initiative; la sensualité l'emportait sur la colère.

Plus tard dans la nuit, ils s'étaient endormis quand des coups de poings et de bottes sur la porte les réveillèrent. Il leva les yeux, elle le regardait craintivement.

- Tu m'as trahi?, murmura-t-il. Il sauta hors du lit et prit son sac, sortant un automatique qu'il y avait caché.

- J'avais pensé à toutes les options, dit-il en grimaçant.

Cette fois, elle était effrayée:

- Je te jure, ce n'est pas moi, comment veux-tu...?

Les policiers défoncèrent la porte. Pieter pointa son arme et abattit froidement les deux hommes. Personne d'autre ne venait, mais en bas, il entendait crier et des bruits de pas. Il s'habilla en vitesse, sans un regard pour Julie qui n'était plus qu'une proie tremblante:

- Ne pars pas, j'ai peur!

Il lâcha, en sortant par la fenêtre, sèchement:

- Et ta carrière?

Courant vers le toit, il vit avec soulagement qu'il n'y avait personne. En bas dans la rue, des cris emplissaient l'espace entre les immeubles vieillots. Il se sauva par les toits sans se faire remarquer.

## Chapitre 5

Pieter avait laissé toutes ses choses chez lui, il ne voulait pas y retourner, il serait surveillé. Dans une ère bureaucratique, une adresse était connu de tous les services.

Il avait décidé de passer voir sa sœur. Là aussi, il ne pourrait rester très longtemps.

- Qu'as-tu fait, Pieter?, lui disait en sanglotant Mélanie, tu as encore trop crié, trop poussé...

Le reste fut noyé dans les larmes, la sœur de Pieter n'avait pu se faire au caractère brusque et entêté de son frère. Il irait vivre en banlieue, lui disait qu'il en sécurité un temps.

- Je vais rejoindre mes amis.

Mélanie s'essuya les yeux:

- Et la journal?

- Ce n'est plus vraiment possible. J'ai toujours rêvé de Révolution, elle est là!

- Tu ne changeras jamais!

- Jamais!, dit-il doucement.

Il la serra contre lui.

- Tu as toujours été trop sensible petite sœur.

- Tu es vraiment en danger, et tout ce qui se passe est terrible!

- Ce n'est pas moi qui ai débuté cette guerre, c'est l'armée qui a tiré dans les citoyens, sur les étudiants. Moi, je réagis. Je ne crois pas à la non-violence. Je prends les mêmes armes que les assaillants.

- Tu crois que tu as toujours raison.

- Je crois en mes idées.

- Les idées changent, tout homme change dès qu'il est au pouvoir, tu ne seras pas différent.

- Peut-être que je ne veux pas du pouvoir.

Elle resta silencieuse, puis dit:

- Tu me désespères, Pieter. Tu m'as sans cesse donné des soucis, comme à maman.

- Je m'en excuse.

Elle esquissa un sourire.

- Toujours aussi cajoleur avec les femmes, tu sais comment nous désarmer.

Elle l'invita à l'intérieur.

- Viens, tu dois avoir faim après cette cavale.

\*

Le lendemain, Morin et De Vosc arrivèrent en voiture. Pieter embrassa Mélanie et salua son mari et ses neveux. Ils prirent ensuite la route. Ulric dit:

- J'ai une planque. Ça commence à grouiller de militaires à Triam, nous avons une petite maison, enfin le P.C.

- Savent-ils, au gouvernement, que tu es au P.C., demanda Stéphane, parce qu'ils pourront fouiller toutes leurs demeures à ta recherche?

- Non, dis posément Ulric, j'ai été très discret sur cette appartenance, car c'eut été très mal vu, un haut fonctionnaire ne peut pas se mêler de politique.

Ils roulaient sur une route secondaire.

- Tu as fait attention pour l'auto?, demanda Pieter.

- Oui, répondit Stéphane, c'est l'auto d'un ami.

- Et toi Ulric, qu'arrive-t-il pour ton emploi?

- J'avais encore des congés en banque, j'ai téléphoné. De toutes façons, c'est Stéphane qu'ils cherchent, et toi à cause des deux policiers.

Pieter resta silencieux.

- Je sais, continua Ulric, tu pense que c'est ta copine qui les a alertés? Je n'y crois pas.

- Pourquoi, dit sèchement Pieter.

- Tu devais être filé.

- Pourquoi moi et pas vous deux?

- Ah là, je ne sais pas. Nous nous sommes séparés avenue Clichy, peut-être l'homme était-il seul.

- Pourquoi moi en particulier alors?

- Encore une fois, mystère.

- Non, pour moi, il n'y a qu'une seule explication. Elle m'a donné.

- Dans quel but voyons?

- Je ne sais pas.

Il se tut. Il avait tué pour la première fois et il redoutait la trahison au plus haut point.

L'auto était entrée dans une forêt verdoyante.

- Nous allons nous installer à la maison. Nous pourrons travailler de là. Nous serons en contact avec les gens du P.S..

- Bon, mettons nous au travail.

\*

Julie avait une mine pitoyable. Les policiers l'avaient interrogée pendant des heures, pour ensuite la relâcher. Elle se rapportait au poste chaque 3 jours et ne pas quitter la ville.

De retour au travail, elle croisa sa secrétaire:

- Mais Julie, dans quel état es-tu? Encore une histoire d'homme? Je ne sais pas comment tu fais!

Elle haussa les épaules, épuisée mentalement:

- Non, ça ne vas pas fort, tu veux annuler tous mes rendez-vous? Je vais prendre la semaine.

- D'accord, si tu veux, je les refilerai à Vladi. Ça lui fera du bien.

La réunion où devait se rendre la jeune femme commençait à peine, Julie avait griffonné une note qu'elle tendit à patron qui en sortait pour chercher un dossier. Il lut la note et la regarda:

- Une semaine, maintenant?

Après un moment, il dit:

- Bon, l'hôpital l'autre fois, ça maintenant, en effet, tu ne t'es sûrement pas reposé, ça ira.

Elle sortit du siège social, sous un soleil éclatant. Elle ne savait pas quoi faire. C'était la première fois que quelque chose d'autre que son travail lui occupait l'esprit. Elle voulait tellement lui répéter que ce n'était pas elle qui l'avait dénoncé.

Comment le retrouver? En plus, elle ne pouvait pas quitter la ville, et elle pourrait mener la police à lui. Cela n'aiderait pas son cas. Elle passa une journée horrible et eut recours deux fois à la drogue pour se calmer et réfléchir. Rien n'y fit, elle était en désarroi.

Arrivée finalement chez elle, elle prit son courrier. Son cœur se mit à battre, c'était l'écriture de Pieter, une lettre postée à Triam la veille. Il lui disait qu'il ne l'avait pas appelée parce qu'il craignait que la ligne soit surveillée, il se disait que le courrier ne serait pas ouvert en ce moment.

Il lui proposait de la rencontrer dans un petit parc en périphérie de la ville, le lendemain.

Elle s'y rua sans penser. Elle sentait son cœur battre, c'était autre chose que la fierté et le dédain qui coulait dans ses veines. Qu'avait-il de plus que les autres? Elle avait peur qu'il la déteste.

Frémissante, elle avait changé trois fois d'autobus pour être sûre de ne pas être suivie. Son arrivée au parc lui causa une montée d'anxiété et elle sentit le besoin de cocaïne.

Après avoir cherché plusieurs minutes, elle trouva enfin la fontaine où devait se trouver Pieter. Elle observa autour et ne le voyait pas, elle finit par le voir, près de grandes broussailles. Elle courut vers lui. Il la serra un peu à contrecœur.

- Comment as-tu pu croire que je t'aie donné? Je tiens tellement à toi!

Il se détendit un peu, la serrant plus contre lui.

- J'ai pensé, bêtement, je ne sais pas, que tu craignais pour ta position.

Elle recula la tête:

- Tu crois que je suis une machine, une égoïste qui ne pense qu'à soi?

Il dit, honteux:

- Je le pensais, je crois.

Elle se sentait vide:

- Mais je suis venue...

Il sourit finalement:

- Oui, tu es là, seule.

- Que veux-tu de moi? Que je gaspille ma vie?

Il lui prit la main. Elle se calma.

- Ne penses pas que j'en veuille à ta carrière, si c'est si important je m'incline. Et pardonne moi d'avoir douté de toi, je suis dans un tourbillon depuis quelques temps, et ta rencontre dans cette situation n'était pas idéale, j'ai peur de ce qui va suivre, je m'invente des complots, je ne semble pas faire confiance aux autres.

Elle écoutait ces paroles avec attention. Elle était habituée aux hommes arrogants et prétentieux, souvent jaloux de son succès, la diminuant constamment. En ce moment, elle ne pensait pas carrière du tout, ni réussite matérielle, ces ballons d'air chaud. Elle sentait son regard sur elle, sa main ferme tenant la sienne.

- J'ai été questionnée par la police, je ne peux pas quitter la ville, mais si tu veux j'aide, demande-moi ce que tu veux.

Elle sentait l'assurance de la décision en elle, chose rare sans l'aide de la drogue habituellement.

- Ma petite Julie, je ne demanderai pas plus pour l'instant. Je suis heureux que tu sois venue mais je ne veux pas te mettre en danger. Nous ne nous reverrons peut-être pas, je vais travailler contre ce gouvernement.

Son cœur chavira, elle commençait tout juste une relation qu'elle risquait de la perdre déjà. Elle se sentait désespérée.

- Attends, lui dit-elle en frappant de son petit poing sa poitrine, dis-moi où je peux te rejoindre.

- C'est dangereux, tu pourrais guider les policiers vers nous sans le vouloir.

Elle prit une profonde inspiration.

- Laisse-moi venir avec toi.

Il prit ses épaules:

- Tu sais ce que ça voudrait dire, si tu pars, tu perds ton emploi, ta réputation, ton confort.

Elle était songeuse, c'était peut-être au dessus de ses forces:

- Mais je ne te reverrai plus, tu te feras peut-être tuer, et je n'en saurais rien? Pourquoi n'es-tu pas comme les autres?

Il grimaça:

- Je n'ai jamais été comme les autres et j'ai toujours su que je ne serais jamais le voisin d'à côté.

Elle se serra à nouveau contre lui:

- Alors, tu me contacteras, dis, tu vas m'appeler

- Dès que je pourrai.

Elle eut une idée:

- Tu pourrais me donner une adresse, où je pourrais t'écrire?

- Oui, bien sûr.

Ils se quittèrent bientôt car le soleil se couchait, et Pieter ne voulait pas rester trop longtemps. Elle s'en alla à contrecœur, se retournant souvent pour le voir avant qu'il ne disparaisse au coin de l'allée de peupliers.

\*

- Je crois que Dieu existe, lança un Stéphane clairement éméché.

- Tu crois que les sectes et religions représentent Dieu? Si ton entité créative existe, elle se fout que tu lui égorges un veau ou que tu lui égrène un chapelet, dit Pieter.

Ils étaient tous les trois autour d'une table pleine de bouteilles de Bordeaux vides.

- Si jamais nous venions à exercer un certain contrôle sur cette société, je peux dire que les religieux de tous acabits auraient la vie dure, ajouta Pieter, ivre lui aussi.

- Mais le droit à la religion est inscrit dans la constitution, dit Stéphane.

- Ce sont des libéraux et des catholiques qui ont écrit ces chartes. Le droit à la religion est une aberration. Nous n'avons que le *droit* de la détruire. IL faut raser les églises, expatrier les curés, détruire les sectes et nationaliser tous les avoirs religieux, il ne faut plus que la moindre trace de religion infeste ce pays!

Stéphane protesta:

- C'est une dictature que tu décris! Un blasphème aussi.

- Est-ce que je blasphème contre Dieu, ou contre les hommes qui disent le représenter? Mon intelligence ne peut pas déterminer si une telle entité existe ou

non. Mais je peux critiquer les hommes, ces supposés élus qui parlent au nom d'un dieu ou d'un autre, oppressent les peuples et les femmes, pratiquent l'aumône institutionnalisée, eux, je les combattrais.

Pieter était enflammé. Il avait changé, pensait en moment Ulric.

C'était comme s'il laissait ouvertes les vannes de sa pensée, que tout sortait sous le coup du stress des dernières semaines. «La vie nous moule tous.», pensa-t-il, bercé par la douce ivresse du vin, par cette chaleur subtile au palais, dans les entrailles.

Il était aussi perturbé, il avait quitté sa famille, il perdrait sans doute son emploi.

« Étrange état, étrange atmosphère, ballotté entre le rêve et la réalité, pris entre le rêve et le vide. »

Ils avaient fui en un sens, ils avaient cru en des idées, ils cherchaient un peu de sens aux affaires humaines.

Ce ne sont pas l'État, l'École ou le Système qui sont pourris, ce sont les hommes qui les composent. Il existe des hommes intègres, il existe des structures saines.

- Un parti qui prend le pouvoir ne peut plus être messianique, dit soudainement Ulric. Il se retrouve aux commandes de la Gestion impitoyable, il doit transiger avec...

- Les syndicats...

- Les économistes, patrons et banquiers...

- Il doit frayer avec les chambres de commerce et les États-Unis.

- Dans ce cas, les arrêtant par un geste, pourquoi une révolution?, demanda Stéphane. Je ne sais pas si c'est un malaise de fin de millénaire, mais plus ça change, plus c'est pareil.

- Les révolutions permettent l'amélioration de l'humanité, le Progrès, dit Ulric.

- Et trop souvent, suit une contre-révolution, une Réaction ou une Restauration. Et au final, on se retrouve avec la société industrielle ou de consommation, dit Pieter.

- Problème, commença Ulric, est un mot humain, les problème envahissent nos vies. Le citoyen lambda ne pense pas aux Grandes Idées ou à la Paix Mondiale, il veut sa bière et la télévision. Panem et circenses.

- Tu n'es pas près du peuple?, susurra Stéphane.

Un silence suivit cette remarque. Une vague lueur annonçait l'arrivée d'Aurore et de son char. Stéphane se leva lourdement en baillant:

- Moi, j'en ai assez, je vais dormir.

Ulric rit seul et dit:

- Avec tout ça, nous avons presque oublié l'Affaire Houl.

Pieter dit gravement:

- Nous ne saurons peut-être jamais ce qui est vraiment arrivé.

\*

Le mois de mai avançait et l'armée républicaine n'avait pas réussi à écraser les soldats de la Liture. C'était une armée disparate composée de civils, d'unités ayant déserté, de volontaires, mais ils tenaient le coup. Des renforts arrivaient cependant tous les jours de Cassande et la situation pouvait mal tourner.

Yves assistait au comité de direction de la défense en tant que chef de l'information. Il trimait dur, diffusant tracts et journaux.

- Je suis d'avis, dit un représentant, que si nous voulons réussir dans notre lutte, nous devons exporter notre révolution.

Un autre ajouta:

- On dit que les insurgés lituriens ont des liens avec les socialistes, où sont ces liens? Où sont les soldats qui nous appuient? Une armée blindée est aux frontières et les Allemands massent des troupes.

- Que se passe-t-il au Parlement?

- Ils appuient notre rébellion et dénoncent la répression cassandaïse.

- Tiendrons-nous? Le courant pourrait être coupé, les vivres pourraient manquer...

Yves sortir de la salle. Lui, manquait d'air. Il était fatigué. Tant de soucis le harcelaient. Les bruits perpétuels de combat s'entendaient en fond sonore.

Ce soir, ils étaient plus distants, la Garde avait lancé une violente contre-offensive. Ils avaient récupéré des armes lourdes et étaient désormais bien équipés. Le périmètre qu'ils occupaient était confortable. Il permettait aux représentants de tenter de mettre de l'ordre dans les affaires, d'essayer d'exister.

Il se dirigea vers l'hôpital, il y allait souvent depuis qu'il avait blessé la jeune soldate. Cela lui pesait sur la conscience car il s'était toujours considéré comme non violent et détestait les armes. Il fallait que la première personne qu'il blesse pour se défendre soit cette jeune femme au visage fin. Pourquoi les avoir acceptées dans l'armée? « On dirait que voir une femme souffrir m'affecte plus. Peut-être est-ce parce que les hommes s'entre-tuent depuis des millénaires, que l'on s'y est habitué. Je ne peux me détacher de ce visage juvénile marqué par mes balles.»

Il avait hâte, il souhaitait tellement qu'elle sorte du coma, même si elle était venue pour les abattre, obligée par le principe du «c'est lui ou moi».

\*

« Les coups d'État doivent se faire rapidement, il faut profiter du déséquilibre actuel, autrement rien ne changera. Toutes les révolutions se sont accomplies dans la guerre et le sang.»

Le délégué du parti se tenait droit, le col serré, impeccable malgré la chaleur étouffante. Il était de cette nouvelle génération de socialistes plus rigides que libertaires, plus à gauche que les anciens, mais débarrassés de l'ineptie communiste ou du credo soixante-huitard.

Les autres membres présents, Morin, De Vosc et Pieter, de même que le chef du Parti vert, Kahn-Hotte, étaient en chemises et écoutaient le discours. Morin, remarqua doucement, écrasé par la chaleur nocturne:

- Je croyais le P.S. un parti républicain, inscrit dans la constitution et la défendant?

Le délégué continua sans broncher:

- Peut-être que la vieille garde a signé ce papier et qu'elle croit que des conventions écrites valent plus que les faits. Les temps changent et les conventions libérales sont dépassées. Il est temps de baser la société sur quelque chose d'autre que du papier et des utopies. Nous allons agir cette semaine.

Tous s'écrièrent:

- Mais c'est trop rapide!
- Que voulez vous faire, attendre? L'heure a sonné, il faut agir ou perdre.

Tous se regardaient, Kahn-Hotte lisait un papier rêveusement

- Nous allons agir en premier lieu à l'intérieur du P.S., continua le délégué.

Pieter n'aimait pas cela.

- Qu'est-ce que ça signifie? Des purges à la Ping ou à la Staline? Nous ne sommes pas au P.C. ici, nous devons nous unir, pas nous diviser!

Le délégué reprit:

- Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser passer cette chance.

Kahn-Hotte intervint:

- Il faudra passer outre dans ce cas à la direction ou l'aile constitutionnelle du P.S., mais sans purges, j'y mets mon appui et ma participation personnelle en jeu.

Le socialiste soupesait l'offre, de taille, car sans les Verts, le P.S. divisé ne pourrait mener à bien son plan.

- J'en parlerai aux autres.

Pieter prit la parole:

- Je voudrais mettre une chose au clair. Nous ne ferons pas la révolution pour nous mettre au pouvoir et y rester. Nous la ferons pour transformer la société et nous débarrasser de l'État.

Stéphane lui répondit:

- C'est de l'utopie. Crois-tu vraiment que l'homme puisse vivre sans gouvernement? Depuis la nuit des temps, les chefs dirigent la masse et l'État est nécessaire si on évite l'anarchie

- Qui parle d'anarchie, dit le socialiste, nous voulons éliminer l'État-Nation tout comme la révolution de 1789 a détruit la féodalité.

- Que ferez-vous de la Liturie dans ce cas? Croyez-vous à l'autodétermination ou à la dictature du socialisme? Le P.S. appuie la révolte en Liturie mais il semble que son aile officielle ne soit pas représentée ici, dit Stéphane.

Le socialiste se leva et dit seulement:

- Et il semble que la République a un allié de plus.

L'atmosphère était lourde, Ulric s'interposa:

- Camarades, nous n'allons pas nous battre entre nous sur des points qui devraient être débattus après la Révolution.

Le socialiste se rassit et Stéphane grommela un peu, mais tout se calma. Ils sortirent du salon en ramassant leurs affaires. Pieter discutait avec Kahn-Hotte:

- Je suis content de passer à l'action, j'en avais assez de l'inaction.

Son interlocuteur sirotait une boisson fraîche:

- C'est le propre des révolutionnaires. Les hommes politiques goûtent moins cette joie de l'action. Je dois calmer, ménager les camps et les décisions, faire du marketing, jouer au commerçant et au diplomate. L'emportement n'a pas sa place dans la vie monotone d'un parlementaire.

Méditant ces paroles et la joie de réaliser son idéal, Pieter laissa ses sens s'enivrer aux ardeurs chaudes de cette nuit parfumée.

\*

Julie avait bu, elle s'était droguée, elle avait encore envie de s'éclater.

La semaine avait été longue et elle n'était pas la Pénélope d'Ulysse.

« Il peut la faire, sa révolution, je l'emmerde, » pensa-t-elle.

Elle avait perdu des contrats, on lui avait retiré des clients, elle n'aimait pas cette situation ni les privations.

Ici, dans ce bar, elle se sentait loin de ces idées arides et abstraites. Ici, les gens étaient vivants, gais, inconscients. Quoi de mieux pour s'éclater, perdre la tête?

Elle avait retrouvé son comportement de séduction, elle souriait à tous ceux qui la regardaient. Elle était vanité, plaisir et luxure, elle voulait le pouvoir sur autrui, elle se sentait grande et supérieure.

Elle se décida tard dans la nuit, l'esprit embué par l'alcool et l'odeur des corps en sueur. Elle porta son dévolu sur un grand blond au regard féminin, ce fut lui qui finit la nuit dans son lit.

\*

Il y avait un moment qu'Yves observait la troupe. Sous ce soleil éblouissant, la scène était fascinante. Les soldats, lourdement chargés, longeaient le boulevard. Ils bloquaient la lumière, un après l'autre, réguliers.

Hypnotisé, bloqué par la peur, l'envie, le délire, rompu de fatigue et ses os le torturant, il pressait dans sa main moite le pistolet, serrant l'objet de mort, de lutte, de vie.

Il se souvenait de la jeune femme, mais il devait défendre ses idées, cette lutte causait de la souffrance, il fallait détruire pour reconstruire.

Oui! Il l'aurait grimpé à genoux cette colline, parce que sa vie avait été vide, et il n'avait jamais senti l'appel comme maintenant.

Il oubliait la saleté, son estomac vide, ses mains noircies de poussière, il oubliait aussi les années vides et monotones, ses amis libertins et désœuvrés.

Poussé par la fatalité, Yves se laissait emporter. Ses yeux piquaient, les soldats ouvrirent le feu. Criant et tirant, les Lituriens répliquèrent aux tirs.

Courant vers les soldats effrayés, Yves lut la terreur dans leurs yeux. Il ne pouvait plus reculer. L'officier commandant leur groupe donna l'ordre de tirer. Il tira comme les autres rebelles, enlevant la vie à cette jeunesse en uniforme.

Dépouillant les cadavres, les Lituriens prenaient leurs armes. L'officier rebelle s'essuyait le cou avec une serviette et buvait à sa gourde près d'Yves, troublé.

- Ça sent la mort, hein?

L'œil clair, imperturbable, l'officier lui ne semblait pas ému.

- Ça ne vous dérange plus, non ?

- Pas vraiment, fit l'homme.

- Je ne suis pas encore habitué à la mort.

Rechargeant son arme, l'officier dit:

- On s'habitue à tout. Allez, viens!

Ils reprirent leur avance.

- Je sens que l'armée va mettre le paquet. Une guérilla peut défaire une armée, la guerre urbaine est terrible. Ses chars pourraient nous faire du mal, mais ils perdront beaucoup d'hommes aussi.

La route était jonchée de débris.

- Pourquoi est-ce que ce serait différent de Budapest ou de Prague?, dit l'officier en montrant la ville.

- Parce que nous devons vaincre, dit Yves, ce n'est pas seulement le nationalisme qui nous pousse...

- S'il-te-plaît, ne me parle pas de politique. Je me bats, je ne discute pas.

- Pourtant tu as choisi un camp en fonction d'une idéologie?

L'officier le toisa:

- Comme tous ici.

- Ce n'est pas la question, ce choix est politique.

- Je ne veux pas parler de théories ou de philosophie. Je suis le peuple, je sers ma patrie, la vraie, ne me demande pas de tout expliquer. Je suis un soldat, c'est tout, mais je peux choisir, d'instinct...

- Nous faisons tout des choix, oui

L'officier sourit malicieusement:

- Tu ne t'es pas remis de l'embuscade.

- Non, pas vraiment.

- Si nous survivons, nous aurons de plus en plus de bras pour défendre la Liturie et pourras servir à des tâches qui conviennent mieux

- Je le souhaite vivement!

Un représentant de l'information courrait vers la patrouille, il héla Yves:

- Ah, tu es là! Vite, viens! Ils vont envoyer les chars.

- Merde.

Le groupe d'Yves se hâta vers l'immeuble qui abritait la brigade. Il y régnait une agitation folle. La garde tenait le périmètre, elle avait rejoint le corps francs des policiers. Les militaires craignaient que la révolte se généralise et réclamaient les pouvoirs accrus de la loi martiale. Yves pensait, regardant ces gens se démener:

« Il n'y a que dans le chaos que l'homme atteint toute sa splendeur, toute sa dignité. Il n'y a que dans la destruction que les vrais dirigeants surnagent. Autrement, la monotonie les rompt, les affadit, les pervertit. Bernés par la société de loisir, les plus valeureux se gaspillent en tâches stupides. Il n'y a que dans ces moments de bouleversements que de grandes choses se réalisent. Tout le reste n'est que gestion et besogne de comptable.»

Il était étourdi par l'atmosphère fiévreuse.

« C'est ici que se nouent et dénouent le destin des nations. Plus que le nationalisme, l'idéologie ou la vertu, l'action et le dévouement sont les choses qui permettent à l'humain de transcender son existence précaire. Dans l'art, il cherche l'extase esthétique, en philosophie, il cherche une raison à son existence. Pour les vulgaires et les sots, la religion comble le vide de leur cerveau, leur donne la sécurité, leur donne un père ou un fou, un pape ou un imam. Heureux le jour où l'humain sera assez fort pour bannir tout relent de religion humaine et qu'il reconnaîtra les frontières de sa connaissance. Le jour où on cessera de créer des épouvantails ridicules sera le début de la conscience universelle, un grand pas pour l'humanité, libérée de la noirceur religieuse.»

\*

Claudia avait peur, tout était sinistre, lugubre. Elle n'aimait pas l'atmosphère qui régnait depuis quelque temps. Et rien n'allait avec son ami, malheureusement. Il la battait, de plus en plus souvent, elle devait cacher les bleus par du maquillage.

Et la ville n'avait plus cet air joyeux qui la caractérisait, elle n'osait plus sortir sauf pour aller travailler ou faire les courses.

« Pourquoi faut-il que l'on souffre pour les lubies des autres? », pensait-elle, observant les policiers en armes et les rares passants, « pourtant ma vie n'est pas un paradis. »

L'après-midi s'était mal passé, et il n'était plus question de trouver un rôle en ce moment de l'année. Ce serait encore un été interminable. Où en était son art, sa vie? Pourquoi penser et analyser, au lieu de se laisser vivre comme elle le faisait durant sa jeunesse et ses études?

Ses amies l'attendaient au bar que fréquentaient les étudiants en théâtre et les artistes.

- Oh, Claudia!, cria l'une d'elle, tu es là!

Elles embrassèrent et commencèrent à discuter:

- Tu as vu toute cette agitation en ville? C'est excitant!

- Toi, tu n'aimes que le désordre.

- Et l'anarchie, n'oublie pas que les artistes sont tous de grands anarchistes.

- Ah oui? Et ceux qui annoncent les croquettes pour chiens et le dentifrice? Des profiteurs oui!

- Ah, il faut vivre, on doit subvenir à nos besoins dans un monde mercantile.

\*

Une rencontre des dirigeants de la rébellion se tenait.

- Yves, nous avons besoin de toi!

Il attendait, vaguement inquiet.

- Tu dois aller à la capitale en Cassande.

C'était dit sur un ton décidé et sans réplique possible.

- Nous avons discuté entre délégués et tu es le seul qui ais des attaches avec les milieux plus progressistes de Triam parmi nous. De plus, tu es parfait bilingue et as toujours vécu en Cassande.

- Que devrais-je faire?

- Tu dois les persuader de nous aider. Les libéraux ont viré radicalement vers la droite et les nationalistes. Les positions se cristallisent.

Yves était mécontent:

- Vous allez m'éloigner alors que la Liture a besoin de tous!

- Tu la serviras dix fois plus ainsi.

\*

Un cortège discret de voitures banalisées et sombres roulait vers l'Alder, le siège du gouvernement de la République de Cassande. Le vigile de la police républicaine inspecta longuement les véhicules, la main sur son pistolet. D'autres policiers se tenaient en retrait. Le policier salua finalement et laissa passer la colonne qui s'engouffra dans le complexe.

À l'intérieur, le ministre des Finances venait de rejoindre le premier ministre.

- Alors, ils se sont décidés?

- Il semble que oui.

Madder marchait d'un pas mécontent. Le ministre et lui entrèrent dans la salle où les attendaient leurs visiteurs. Trois hommes de grandes taille, aux cheveux grisonnants et au teint rouge.

- Monsieur le premier ministre Madder, heureux de vous voir enfin!

Madder rongea son frein mais il serra du bout de la main.

- Nous avons résolu de venir nous informer de la situation en personne car, à l'étranger, elle nous semble très, très mauvaise.

Madder dit froidement:

- Nous avons les choses bien en mains.

- À ce qu'il me semble, elles sont couvertes d'huile, et tout risque de vous échapper. Vous savez que notre implantation en Liture est grandement perturbée. De même, les manifestations en bordure de Triam ont un très mauvais effet sur notre image dans le monde.

Madder ne savait plus quoi faire pour contenir sa colère, son interlocuteur continuait:

- Nous avons des employés américains en Liture. Si vous n'êtes pas en mesure de les protéger, nous serons obligés de faire appel aux services de sécurité de notre propre pays.

Madder explosa:

- Vous ne pouvez pas intervenir comme vous voulez en Cassande, sinon, vous devrez en assumer les conséquences.

L'Américain ne sourcilla pas, il eut un léger sourire:

- Mon cher premier ministre, vous devrez régler ces problèmes au plus vite.

Le ministre des Finances, Zemm intervint:

- Nous faisons tout ce qui est possible pour régler la situation.

- Mais oui, mais oui, je n'en doute pas. Mais je réitère mes observations. Et je vous ferai remarquer que vous êtes mal placés pour contester. La Cassande se doit à l'ELT, que nous possédons une grande partie de la dette de votre pays. Si vous ne rétablissez pas la stabilité bientôt, nous mettrons votre république de bananes sur la paille!

Cette fois, il ne riait pas:

- Alors, en premier lieu, la paix en Liturie ou ce sont nos services qui s'en chargeront, en deuxième lieu, le calme dans la Cassande entière, sinon ce sera la faillite!

La scène se figea en un instantané pour Madder, comme celle de l'assaut sur les étudiants et l'université.

\*

Elle s'admirait dans le miroir. Elle observait ses grands yeux, sa bouche fine, ses cheveux couleur de blé. Tant de beauté, mais elle n'était pas encore satisfaite. Elle ne pouvait pas résister.

Elle reverrait le grand blond, il était prétentieux et simple, mais il aimait les mêmes choses qu'elle, il n'était pas austère et doctoral, il n'avait pas la rigidité maladroite de Pieter, cette fausse humilité qu'il arborait comme une médaille. Comment avait-elle pu s'enticher de lui? Peut-être parce qu'elle était faible, que son accident l'avait dérangée? Quoiqu'il en soit, elle préférait de loin son nouveau copain, vive la liberté et le changement.

Le téléphone sonna:

- Salut chérie!
- Salut Karl!
- Que fais-tu demain, ça te dirais la plage?
- Bien sûr.
- Je passe te chercher après le travail.
- D'accord.
- À demain, ciao.
- Ciao.

Sa journée passa lentement, elle pensait au lendemain. En revenant du travail, elle entendit de nouveau le téléphone. Elle se précipita en pensant que c'était Karl.

- Salut, c'est Pieter.

L'effroi lui glaça le dos. Elle n'avait pas envie de lui parler.

- Comment vas-tu?

Elle ne répondait pas, il dit:

- Qu'est-ce que tu as?

- C'est... la surprise de t'entendre.

- Bon, pourrais on se voir ce soir? Tu ne me donnes pas de nouvelles.

- Ce soir, euh, bon, d'accord.

- À ce soir alors.

Elle raccrocha en soupirant.

\*

Pieter était impatient. Il surveillait chaque véhicule qui passait.

Julie arriva une heure en retard. Elle était gracieuse et fière, tendre, comme toujours. Il l'embrassa.

- Tu ne m'appelles jamais, que se passe-t-il?

- Rien, tu sais bien.

Ils marchèrent, passèrent quelques heures ensemble, parlant peu. Elle le quitta sur un généreux sourire en le saluant de la main.

- Tu m'appelleras?

Elle fit oui de la tête.

Il attendit la soirée, le lendemain, puis une semaine. Il revint de la banlieue une nouvelle fois, loua une chambre au centre-ville et téléphona encore, n'ayant pas de réponse. Le dimanche, finalement, il eut une réponse. Une voix d'homme engourdie lui répondit:

- Allô?

Pieter dit:

- Pourrais-je parler à Julie? Je suis à son numéro?

- Oui.

- Et que fais-tu là?

Il n'eut pas de réponse, il entendit des froissements puis la voix froide de Julie:

- Oui?

La colère, froide et violent envahi et glaça les veines de Pieter:

- Ça va, j'ai compris, adieu!

Il raccrocha. Il était bouleversé, il ne s'attendait pas à cela.

Le soleil se levait, grosse boule de feu, pour éclairer la journée. Pieter sortit et s'acheta 2 bouteilles de vodka et revint à sa chambre. Il les but posément, s'enivrant méthodiquement, machinalement.

Beaucoup plus tard, il entendit cogner à sa porte. Il se leva en titubant, serrant un verre vide dans sa main. C'était Ulric, le visage inquiet.

- Que fais-tu là, idiot! Tu aurais pu te faire prendre!

Pieter se dégagea maladroitement de son emprise, mais il perdit l'équilibre et tomba sur le sol. En colère, il jeta son verre contre le mur, le réduisant en miettes. Ulric entra et vint près de lui:

- Qu'est-ce que tu as?

- Je me déteste.

- Mais pourquoi?

- Je ne suis bon à rien.

- C'est faux, Pieter, c'est faux, camarade.

À ces mots, les larmes vinrent aux yeux de Pieter.

- Elle m'a trompé, elle m'a quitté.

Ulric compris alors, il eut un pincement au cœur. Il regarda Pieter, ses yeux gonflés par la tristesse. Il lui serra l'épaule en disant:

- Ne t'en fais pas, camarade, nous sommes là, nous t'aiderons.

\*

Un peu plus tard, ses amis avaient ramené Pieter à la cache. Il avait dormi longtemps, se réveillant avec un mal de tête et complètement déshydraté. Une surprise l'attendait, c'était Yves.

C'était la rencontre de 2 idéalistes, le nationaliste tardif et excessif avec le socialiste trialiste et postmoderne.

Yves était devenu important pour la cause liturienne, Pieter se préparait pour la lutte en Cassande.

- Pieter! Je ne pensais pas te revoir un jour. Mais dis-moi, tu as eu des ennuis?

Pieter rougit:

- Oh, une histoire de cœur.

- C'est la première fois que je te vois dans cet état.

Pieter rougit de plus belle. Yves reprit:

- Allez, ça ne fait rien, tu vas t'en sortir. Je suis venu voir comment ça se passait ici, dit-il en changeant de ton.

- Tu nous as trouvé facilement?

- Oui, des contacts au P.S. Je suis venu demander votre aide.

- Que voulez vous?

- Nous voulons que vous vous souleviez, sinon, ça pourrait en être fait de nous.

Pieter pris un air sombre:

- Écoute, mon ami, je te connais depuis longtemps et moi non plus, je ne t'ai jamais vu si fougueux. Cependant, nous ne sommes pas prêts à nous en prendre au gouvernement pour l'instant.

Yves était déçu:

- Mais ils vont nous écraser. Vous devez agir!

- Tu dois avoir des contacts avec l'extrême-gauche du P.S.?, demande Pieter.

Yves fit oui de la tête, en priant que ses contacts soient encore actifs. Pieter hocha lentement la tête:

- Peut-être au mieux la semaine prochaine. Même si nous nous y mettons demain, nous ne pourrons pas avoir d'influence sur les troupes en Liturie. Je crains que le sort de la révolution liturienne soit en péril, et tu sais que je ne suis pas du genre pessimiste.

Yves était songeur. « Tous ces efforts en vain! »

Il reprit son ardeur.

- Si tu voyais ce que nous faisons là-bas, tu serais ébloui. C'est le peuple entier qui se lève, la nation qui s'ébranle.

- Tu crois au nationalisme maintenant?, dit Pieter.

- Je crains les torts causés à un peuple au nom de l'idéologie. L'idéologie appartient aux intellectuels, le nationalisme au peuple.

- Tu es donc nationaliste maintenant?

- Je ne l'étais pas avant de voir les souffrances et humiliations d'un peuple.

- Et le peuple se soulève vraiment?

Yves baissa la tête.

- Pas vraiment, il n'y a qu'à Lausé, les reste attend pour voir comment ça va tourner. Nous serons sans doute écrasés.

- Quelle orientation prend le pouvoir?

- D'après ce que j'ai vu, un sens populaire très de base. Des conseils, des représentants révocables, façon Commune de Paris. Les responsabilités sont grandes et n'avons pas de moyens. De plus, les gens craignent un revirement, il n'y a que les plus téméraires qui s'avancent.

- Tu y crois vraiment?, demanda Pieter.

- Oui, après toutes ces années de vide, je trouve enfin ma voie. Une génération s'est gaspillée en existentialisme et dans l'absurdité de vivre. Ils ont erré d'idée en idée, de port en port, de la liberté sexuelle à la paix sur la terre en passant par les cultures biologiques et le nouvel âge.

- C'est un réflexe de repli, après toutes les catastrophes du siècle, on peut dire qu'étant donné l'irrévocabilité de la mort, la vie ne vaut rien, mais j'ai toujours cru dans l'action, je crois que nous pouvons jouer un rôle.

- Et je t'ai toujours admiré pour croire envers et contre tous.

Pieter prit un air distant:

- Je crois trop parfois...

Yves se leva:

- Mais c'est bon de croire, d'espérer, de se battre. J'ai côtoyé tellement de ratés, de paumés, de junkies et de yuppies désabusés, j'étais comme eux en un sens, inutile. Mais le combat est de l'énergie pure qui secoue, qui vainc les doutes et les hésitations.

- Je suis heureux de te voir ainsi.

- Je n'avais jamais senti la chaleur de la passion, tout était fade en cette fin de siècle, fin de millénaire aussi, j'en avais assez de vivre dans un monde froid et débauché, peuplé d'êtres uniquement préoccupés par leur plaisir.

Pieter se leva aussi. Il avait été heureux de revoir son ami et collègue, et déterminé de façon presque naïve.

- Je sais de quoi tu parles, dit-il, le désabusement vient de leur peur de la mort, de la prétendue absurdité de leur existence. Les masses qui niaient leur Dieu quand une grande partie y croyait tout de même...

- Tu n'as jamais cru, Pieter?

- Non, plus jeune, j'avais des superstitions, puis quand j'ai vu qu'elles étaient sans rapport avec la réalité, j'ai transposé cela à la création mentale qu'est Dieu pour l'homme.

- Et la mort?

- Oui, elle est la limite de toute existence, la cause de cette absurdité chez tant d'auteurs. C'est la fin de leur moi qui les obsède, et ils se complaisent comme des porcs dans une auge. Je crois à l'action, au dynamisme, à l'oubli de soi, l'idéal, un Idéal. C'est cela que la jeunesse attend, un but vers lequel tendront toutes les forces. Les grands rassembleurs ont compris que cet appel peut venir à bout de toutes les banalités et les allégeances. Trop souvent, ces forces sont devenues autoritaires, à croire qu'elles seules avaient raison. C'est ce qu'il faut faire, donner un exemple moral à la jeunesse, une conscience supérieure aux mesquineries du travail et de l'argent. Il faut faire éclater la bureaucratie de l'État. C'est notre seule barrière contre l'anarchie morale du libéralisme, le capitalisme et la décadence de la modernité.

Yves arbora un petit sourire en coin.

- Je vois que tu as développé ta théorie du trialisme.

- J'ai eu beaucoup de temps pour écrire et penser.

Yves se rassit dans un fauteuil:

- Tu as passé un dur moment?

Pieter blêmit:

- Oui, au niveau personnel, j'ai agi stupidement, mais ça permet de réfléchir.

- Tu n'étais pas du genre aux grandes histoires.

Pieter était gêné:

- Je suis plutôt timide, ces gestes me demandent une grande énergie. Il semble que je me sois trompé cette fois.

Yves resta silencieux un moment:

- Ulric m'en a glissé un mot, elle travaillait pour la banque en plus!

- Oui, je crois que pour un bon moment, je vais me concentrer sur la situation sociale.

- Je comprends, c'est difficile parfois, mais c'est bien la vie à deux, ça me manque. Tu sais que ma femme m'a quitté un peu après mon départ pour la Liturie. Elle en avait assez de mes absences.

Il était songeur. L'état de Pieter lui rappelait son retour vers un appartement vide, des tiroirs en désordre, un mot sur la porte.

Il était entré dans l'appartement déserté par sa compagne et sa fille.

« Une autre conséquences de cette révolution sexuelle, une kyrielle d'enfants sans pères, des familles monoparentales. Je ne crois pas que la famille traditionnelle était parfaite, mais une union stable aurait pu être bénéfique pour la petite. »

Il avait arpenté les chambres, vidées des traces de vie. Il ne restait que ses possessions, empilées dans un coin, vestiges inertes de 7 ans de vie commune.

Il n'avait plus rien désormais, il n'avait plus que la Nation en devenir, sa vie sentimentale était à zéro, à la case départ. Sa situation n'avait rien d'original, ils étaient des milliers, secoués par les tourmentes familiales, plus dures parfois que les grands tourments. La voix de Pieter le sortit de ses pensées:

- Que comptes-tu faire, maintenant?

- Je ne sais pas, j'imagine que je vais retourner là-bas, rien ne me retiens ici maintenant.

\*

Défonçant une clôture, le blindé au camouflage tacheté monta sur la route. Il s'arrêta net. Lausé était à portée de tir des chars. Les forces armées avaient maintenant pleins pouvoirs, l'entente pour voter la loi martiale avait été paraphé tard durant la nuit. Les militaires étaient exaspérés par les délibérations sur les limites des droits de la personne, alors que les émeutes et la rébellion gagnait de l'ampleur. Au matin, les unités d'élite et les brigades de combat se ralliaient vers la ville afin d'éteindre l'éclat de révolte allumé par les Lituriens.

\*

Ana et Claudia étaient à la terrasse d'un café, dans le nord de la ville, loin du centre et des émeutes.

- Es-tu heureuse, Claudia?

La jeune femme jouait avec une mèche de cheveux bouclés. Elle tourna doucement la tête.

- Ça dépend de ta définition du bonheur.

Son amie, une artiste qui s'habillait dans les friperies, était des plus colorées.

- Je n'ai jamais compris ce que tu trouvais à Daniel. C'est un manuel, il ne comprends rien à ce que tu fais, il ne fait qu'écouter le foot en buvant de la bière, il court après toutes les filles.

Claudia dit à son amie:

- Je crois à la liberté dans le couple.

- Il y a liberté et liberté. Il baise toutes les filles et te revient parce que tu acceptes tout, et parce que tu baises mieux que les autres.

- J'ai au moins ça de plus que les autres.

- Arrête de jouer la cynique, tu es sérieuse là?

- J'ai toujours été sérieuse.

Elle tourna rêveusement la glace dans son verre. Au loin, on entendait crier.

- Tu ne trouves pas ça obscène d'être ici alors que tous ces gens se battent?

- Ce sont des braillards. Je suis bien comme je suis.

- Oui, avec tes bleus.

Elle poussa les mèches de cheveux du côté de la tête de Claudia et dévoila les traces laissées par la dernière crise de Daniel. Elle repoussa doucement les cheveux qu'elle tenait de sa main baguée.

- Il est impatient, tu le sais...

- Il ne te comprend pas, il est jaloux de toi, de tes amis, de tes goûts. TU ne penses pas qu'il prend plaisir à te contrôler?

- Je le trouve simple, sans artifice.

Anna souffla:

- Tu es têtue.

- Je l'aime.

- Tu es comme ces femmes qui ont toujours été exploitées. C'est nier le féminisme.

- Je ne l'ai jamais été.

- Oui, tu as toujours été spéciale.

Anna était soucieuse.

- Toutes ces choses qui se passent m'inquiètent, je ne sais pas ce qui va nous arriver.

- Tu connais la politique. De l'un à l'autre, ils se ressemblent, ils veulent l'argent et le pouvoir.

- Nous voulons aussi l'argent et la renommée, ce n'est pas si différent, fit Anna.

Claudia la dévisagea de ses yeux sombres. « Pleins de passion et de feu », avait un jour dit un metteur en scène. Les hommes avaient plutôt l'habitude de vouloir lui mettre la main sous la jupe, comme lui, mais il avait aimé ses yeux. Et elle avait aimé ses mains... mais les interrogations et les remises en question l'intéressait peu.

Un foule branchée occupait les autres table de la terrasse. Tout le long de cette rue du quartier latin, il y avait les derniers touristes, un peu perdus dans les émeutes, et surtout des étudiants venus discourir d'art, de mode et de littérature.

Au loin, au bout de l'avenue, près de la colline bordant la ville au nord, une masse de gens déboucha. Ils protestaient contre la loi martiale. Il y avait des syndicats de la C.S.U., des étudiants, le P.S., tous les opposants à un régime parlementaire et représentatif en décadence.

Arrivés à la hauteur des café-terrasse, ils scandèrent leur slogan calmement et en ordre. Claudia s'était toujours demandée à quoi servait ces manifestations puériles et ces cris grossiers.

Du côté sud de l'avenue, les escadrons anti-émeutes apparurent, casqués, bardés de boucliers et de matraques. Ils se préparaient à marcher. Ils avancèrent vers les manifestants.

Le choc fut plus rude que ce que les marcheurs attendaient, les mots d'ordres étaient devenus plus rudes chez les policiers républicains. Ils ne tardèrent pas à répandre le sang sur les avenues du quartier latin.

Durant ce temps, la plupart des branchés continuaient à siroter leur cocktails, protégés de la rue par une barrière anti-émeute. Sous les yeux des indolents, des parleurs et révolutionnaires de salon, la force fit son œuvre.

Tel des Néron modernes, indécents dans leur indifférence, ils assistaient à la répression sans âme, convaincus de la futilité de l'activisme politique et de la justesse de la non-violence.

L'histoire montre que le sort des mystico-chrétiens et les nouveaux stoïques fut souvent périlleux. Le génocide juif a eu lieu dans un rejet du combat et du soulèvement, dans une acceptation résignée, devant l'inaction de la population aux nazis, devant l'organisation maniaque de ces derniers. Bien des résolutions sont cependant nées sous les roues des chars et les coups de matraques.

La police refoula facilement la manifestation vers le nord, arrêtant un grand nombre de participants, les poussant sans ménagement vers les paniers à salade.

Anna se sentait très mal à l'aise, Claudia voulait s'en aller. Pendant ce temps, les policiers continuaient de nettoyer la rue afin de laisser les plaisanciers reprendre leurs activités.

\*

Une réunion urgente des membres de la coalition avait été faite à Triam.

Ce n'était pas le délégué socialiste et radical de l'autre jour, mais il avait la même allégeance:

- Nous ne pourrons pas compléter la purge si nous débutons l'insurrection tout de suite. Nous n'aurons pas le contrôle sur nos éléments.

- Nous n'avons pas à supporter une purge dans vos rangs, clama Pieter, nous voulons nous débarrasser du totalitarisme, nous ne pouvons pas l'appliquer nous-mêmes. Il vous faudra vivre avec les dissensions. De plus, c'est vous qui avez poussé pour être prêts demain. Le Parti vert et le P.C. commencent ce soir dans la foulée de l'instauration de la loi martiale et l'intervention massive en Liturie. Peut-être pourrons nous leur éviter un désastre total.

- Tu deviens nationaliste, lui glissa Yves.

Le délégué était confus. Le P.S. était désorganisé au moment crucial, la purge n'avait pas réussi. S'engager dans une insurrection exigeait une préparation solide, du moins, c'est ce que l'aile gauche du Parti pensait.

- Est-ce que le peuple sera avec nous, demanda-t-il.

Pieter prit une inspiration:

- Les bourgeois ont fait la révolution contre la monarchie en 1789, les bolcheviques contre les bourgeois en 1917. La première était le remplacement de la monarchie par la bourgeoisie, la seconde, un remplacement par le peuple, la démocratie populaire et une dictature. Il est temps de faire la révolution contre le peuple, la base, la populace et cette démocratie décadente et abandonnée. Voici l'ère de l'humain conscient et libéré de la dictature de la masse, de sa débilité, de sa vulgarité. Finie la consommation de masse, cause de la pollution et du gaspillage. Finie l'ère de la technologie dévastatrice et de errements de la science. Il est temps de développer l'humain et ses capacités et de créer l'harmonie, non pas un État qui gouverne au nom de sa Raison. Nous n'avons pas besoin du peuple. Il est fini l'usage de s'abriter derrière lui pour se justifier.

Les membres étaient un peu interloqués par les positions anarchistes et élitistes de Pieter. Ils l'écoutaient, ils avaient entendus ses arguments dans les jours qui venaient de passer. Ulric dit:

- De toute façon, nous verrons plus tard quelle voie choisir, pour l'instant, nous ne pouvons pas permettre un génocide en Liturie au nom de la République et de l'ELT. Nous devons agir.

Kahn-Hotte, qui venait d'arriver, les salua.

- Bonjour, camarades. Bonne nouvelle, l'insurrection est commencée.

- Où ça?, demanda Stéphane.

- À Triam, et en Liture, dans tout le pays, les sections de la coalition se sont mises à l'œuvre, et pas pacifiquement.

Pieter demande à Yves:

- Que vas-tu faire?

- Je ne sais pas, je crois que je vais retourner là-bas.

- Tu sais qu'avec les militaires, ça risque d'être déjà fini.

- Je sais, fit Yves, résolu, mais je ne peux pas me mentir, je dois y retourner.

- Mourir en martyr ne servira à rien.

Yves restait silencieux. Au fond de lui, il n'avait rien à prouver. Il ressentait un vide horrible ici, à Triam. Sa femme partie, la révolution inachevée. Il savait que c'était un appel. Il tendit la main:

- Je pars Pieter.

- Tu pars comme un papillon vers la lumière, c'est la chant d'une sirène. Tu es comme les romantiques, la mort te charme.

- Ce n'est pas la mort. Mais c'est une musique douce à mes oreilles en effet, dans le désordre de ma vie, c'est la seule symétrie avec mes idées que j'ai rencontrée.

Pieter lui serra la main et lui donna l'accolade:

- Ne fuis pas vers la mort, camarade, nous avons besoin de toi.

- Je suis un dinosaure, Pieter, les hommes tels que moi relèvent d'un autre siècle. Il est triste que la Liture n'ait pas pu jouir de l'État-Nation avant qu'il ne courre à sa perte devant des gens comme toi.

En reculant vers la porte, son corps frêle et son visage blême étaient illuminé par les néons de la salle. Yves se disait qu'il n'aurait pas pu survivre dans un monde peuplé seulement de certitude, de droiture et d'intégrité. Ces mots étaient galvaudés. Il était né avec les ombres d'une société en déchéance, pourrie par les drogues, la luxure et le laisser-aller.

Au fond de lui, il se sentait libéré.

## Chapitre 6

Quelque chose de malsain couvait dans tout Triam. Tous les syndicats affiliés à la C.S.U. avaient suivi le mot d'ordre: grève et regroupement en sections d'assaut vers des points définis. Pas la pagaille de Liture. Cette fois, le gouvernement avait un ennemi organisé en face de lui, avec des reins et une organisation efficace, même malgré certaines divergences au sein du mouvement.

La ville était déserte. La majeure partie de l'armée cassandaise était partie en Liture pour écraser l'insurrection. Dans notre monde, une journée suffit pour changer des systèmes.

Julie ressentait cet air pesant. Elle le sentait depuis des jours, elle savait que quelque chose se tramait. Les contacts avec la ELT devenaient difficiles, ils exigeaient des garanties fermes. Mais le marché boursier ne cessait de baisser et la confiance en la monnaie cassandaise était près de zéro. La chambre de commerce implorait le gouvernement d'engager les réserves monétaires et régler la crise en Liture. Il est courant que les commerçants détestent l'État mais y recourent constamment quand il s'agit de préserver leurs activités. C'était l'enfer au siège social de la Banque.

- Julie, lui cria France, te voilà enfin. Le patron te cherche.

Elle s'engouffra dans le bureau de son patron.

- Julie, lui dit le président, ça va mal. La ELT est en train de liquider des avoirs pour faire sauver leurs placements. Ils ont eu vent d'un coup d'État, imagine-toi, et ils ne croient plus à leur implantation. S'ils continuent à ce rythme, à midi. La banque sera en faillite.

Julie encaissa le choc:

- Que dois-je faire?

- Tu dois contacter les courtiers. Mets ton équipe là-dessus, toutes les firmes américaines en particulier et ceux de Londres, de même que les Allemands. Garde le contact avec eux en permanence, va me chercher le communiqué du Conseil du Trésor sur les réserves et surtout appelle-moi le numéro un de la ELT en ville.

Julie se leva, complètement affolée. Elle se rua à son bureau, lui-même en effervescence. Depuis le Krach de 1987, elle n'avait pas vu un tel désarroi chez ces jeunes cadres dynamiques, comptables, gestionnaires et informaticiens bien

vêtus, bien coiffés, roulant en BMW et Mercedes, ne jurant que par le Wall Street Journal. C'était le visage criant du retour à la droite néo-libéral.

Cela pris 12 heures d'efforts, sans compter l'avance des bourses due à la mondialisation. La Bourse de Hong-Kong avait ouvert en vendant le l'écu cassandais à la moitié de sa valeur de la veille. Vers 11 heures du soir, les efforts de tous les milieux économiques de Cassande avaient réussi à rassurer le marché et l'écu était remonté à 75% de sa valeur. De plus, il n'y avait pas trace pour l'instant du fameux coup d'État. Il n'y avait que la grève générale qui immobilisait surtout la capitale.

Julie était en extase. Jamais elle n'avait accompli autant, jamais on avait exigé autant d'elle, elle avait aidé à sauver son pays et son système.

Mais à 11:30, toutes les lignes téléphoniques furent coupées. La section d'assaut numéro un venait de prendre le central téléphonique de la capitale et de fermer les relais.

À minuit, la banque centrale de Triam était en faillite.

\*

La petite maison de banlieue était devenue l'épicentre du coup d'État. Il y avait des délégués du P.S., du P.C., de la C.S.U., du Parti vert de la ligue trotskyste. Autant de mouvements tenus en écart depuis plus de 20 ans, relégués aux oubliettes depuis l'échec de mai 1968. Quel était le projet derrière Mai? Une démocratie populaire? Un régime de Parti unique? Il fallait être prudent.

Car des lignes ne tarderaient pas à se dessiner. Comme pour 1789 et 1917, quel serait le prochain maillon si la révolution était victorieuse? Pour l'instant, Pieter se concentrait sur le concret de la journée. Il avait eu une pensée tout de même pour Julie, elle qui travaillait pour la Banque centrale, il ne fallait pas faire comme la Commune de Paris qui n'avait pas pris l'or de la Banque de France, il fallait couper le cou de l'hydre. Il se demandait comment elle vivrait cette révolution, alors que la Cassande allait s'enfoncer dans les combats et peut-être sortir de l'économie capitaliste, du moins, de sa version sauvage.

Toute idéologie peut avoir du bon, pensait Pieter, toute vision de la société peut être comparée à une autre. La vision de Thatcher pouvait valoir autant que celles de Keynes ou de Lénine. Ce qui pouvait les différencier, c'était la volonté ultime de leur application. On aurait pu accepter le socialisme en Grande-Bretagne, mais l'histoire pesait fort du côté mercantile. Et le capitalisme aurait pu réussir

en U.R.S.S, mais là y avait un vestige de féodalisme dans la société qui avait été précipité 2 siècles en avant. Les volontés politiques devenaient alors plus déterminantes.

Celle des néo-libéraux des années 80 était claire, ils avaient une idée de ce qu'ils voulaient. Le national libéralisme et le néo-conservatisme. À ce moment de l'Histoire, la droite avait les idées devant une gauche déchirée par les querelles internes. La politique étant l'art de l'application concrète de ces volontés, les plus fortes prévalaient.

\*

Yves avait laissé sa voiture loin de la ville, il avait entendu des combats. Il avait continué à pied. Il n'avait vu que carnage après carnage. Jamais il n'avait imaginé qu'une armée civilisée aurait pu faire cela. Il faut dire qu'une armée et civilisée ne sont pas des mots qui cohabitent bien. Toute la beauté qu'il avait admirée lors de son premier séjour était en ruine. En bordure de Lausé, il n'y avait plus que des cratères, des maisons éventrées ou en feu. La campagne grouillait de soldats poussant des prisonniers en de longues files. C'était la fin d'un rêve.

Il avait eu beaucoup de peine à se rendre jusqu'à la ville, c'était un vrai État de siège.

Se faufilant dans la banlieue, il avait assisté à des combats violents. Le combat n'était plus égal. Les soldats avaient des blindés, des roquettes, des bazookas, des hélicoptères et brûlaient des quartiers entiers au napalm. Guerre et civilisation ne vont pas ensemble.

Arrivant avec misère au quartier général, il vit que l'immeuble avait été rasé et que des corps pendaient aux lampadaires. Yves eut un haut-le-corps en reconnaissant plusieurs suppliciés.

Un calme irréel régnait maintenant sur la place, on n'entendait plus un son, même pas un oiseau, règne de la mort. Yves s'était affaissé, brisé cette fois. Il avait espéré qu'ils eussent tenu le coup d'une façon quelconque mais, hélas, il en avait été autrement.

Il resta là un long moment, assommé. Dans le ciel, de lourds nuages de fumée masquaient le soleil.

Il entendit des bruits, il ne bougea pas.

C'était une patrouille de militaires qui surveillait les abords du Parlement improvisé, en quête de fuyards qui se seraient cachés. Ils entourèrent Yves, prostré, baïonnette au canon. L'officier lui dit:

- Debout!

Yves releva la tête, les yeux rougis par des larmes de désespoir. Il reprit un peu son calme et se leva lentement.

- Qui es-tu?, lui demanda le militaire.

- Je suis Yves Beaumont, journaliste, membre du comité d'information de l'État liturien.

L'officier eut un mauvais sourire.

- Il n'existe plus "l'état liturien", nous avons vidé l'édifice que tes amis occupaient avant-hier. Ils ont violemment résisté, nous avons perdu beaucoup d'hommes. À la fin de la journée, le général, fatigué de leur résistance et conscient du symbole, a fait raser l'immeuble à coup de canon. Nous avons fait des prisonniers, mais certains ont commencé à jeter des grenades, ou tentaient de nous poignarder. Nous les avons abattus, et pendus certains pour donner l'exemple.

Yves restait muet

- Que fais-tu? C'est fini, s'énerma l'officier.

Il était jeune. Il avait le visage camouflé et portait un grade de sous-lieutenant. Yves regarda le ciel, les immeubles rasés, les corps pendant comme des pantins. Il dévisageait les hommes au visage fermé, responsables du massacre.

« Qu'est-ce qui les fait obéir? La même volonté que nous? L'idéalisme est aussi dangereux que l'obéissance. Nous, croyons que nous avons raison, eux, obéissent par devoir.»

- Viens, lui dit l'officier.

- Non, répondit posément Yves.

- Si tu ne viens pas, je devrai te faire menotter.

- Non, dit encore Yves, une flamme dans les yeux.

- Homme!, lui dit le jeune soldat, tu as envie de mourir.
- Peut-être...
- Tu crois que nous tuons par plaisir? Nous avons un rôle, nous avons des ordres.
- Ce n'est pas l'intention qui compte, c'est l'acte.
- Viens, lui dit encore l'officier, nerveux, c'est fini.
- Oui, tout est fini.

Il se rua sur le jeune homme. Les soldats ne perdirent pas un instant et tirèrent par réflexe. Yves s'écroula.

- Non, fit l'officier, en repoussant ses hommes.

Il se pencha pour examiner les blessures et grimaça en voyant les entrailles du blessé. Suppliant, Yves gémit:

- Achève-moi, je ne suis plus rien...

L'officier, comme un somnambule, sortit son pistolet de son étui. Il l'appuya sur la nuque et tira en lui disant:

- Adieu, vous auriez pu vivre.

L'écho du coup de feu se refléta longtemps dans la ville sinistrée.

\*

L'électricité avait été coupée et c'était le chaos à Triam. La population n'avait pas d'informations, et on entendait des bruits de combat. La bataille s'était transposée de Litorie vers la capitale. Ce serait au tour du joyau de la Cassande de subir les affres des révolutions.

Madder avait convoqué l'exécutif du gouvernement, mais beaucoup de ministres manquaient.

- Djellik, où sont les autres?

- Nous n'arrivons pas à les rejoindre.
- Vous ferez venir le régiment aéroporté pour nous défendre. Êtes-vous en contact avec les militaires?
- Pas de signe de côté pour le moment.
- Mais que font-ils? En attendant, mandatez la police républicaine pour nous protéger. Nous devons riposter.

Madder alla à la salle de bains de son bureau et se mouilla le visage, il en avait besoin. Il n'avait pas dormi de la nuit et depuis les événements en Liturie, il n'avait eu aucun répit. Il devait en plus voir aux affaires courantes. Il ne parvenait pas à avoir aucune information des ministères

« Notre monde de technologie croule à la première avarie », pensa-t-il.

- Quelle est la situation actuelle?, demanda-t-il au ministre de l'Intérieur.
- Nous savons qu'ils ont pris le central téléphonique, coupé le courant et occupé plusieurs stations de radio. Nous ne sommes pas sûr de qui s'agit mais...
- Ce ne peut être que la gauche.
- Ce ne peut-être qu'elle.
- Avez-vous essayé de rejoindre le chef du P.S.? Il m'aurait jamais fait ça!

Le ministre dit non. Des policiers entrèrent:

- Excusez-moi, monsieur le premier ministre, nous devons vérifier les fenêtres.

Madder grommela, puis dit:

- Faites.

Les policiers inspectèrent les lieux.

- Est-ce que ça pourrait être les militaires?
- Non, dit résolument le ministre de la défense, nous avons l'obéissance absolue des troupes.

- Pas en Liturie, dit le ministre de l'Intérieur, il y a des troupes qui se sont jointes à la révolte ou qui ont refusé des ordres.

- C'est vrai, rétorqua le ministre de la défense, mais dès que nous avons éloigné les unités à majorité liturienne, cela a cessé. Nous pourrions utiliser ces unités ici, à Triam, elles se feront un plaisir de venir à bout de cette bande de gauchistes.

Madder était songeur.

- Ces "gauchistes" semblent mieux organisés que les Lituriens.

Il marqua une pause.

- Ah, ces Lituriens! Pourquoi n'ont-ils pas attendu? À cause d'eux, nous traversons la pire crise politique de cette République!

Il se tourna vers le ministre des communications:

- Et je veux des nouvelles de l'extérieur, je suis dans le néant ici, cria-t-il dans un accès de fureur.

\*

Dans le bureau, il régnait une atmosphère tendue. On avait réussi à joindre par téléphone sans fil un courtier qui avait confirmé la faillite de la banque de Triam. Plusieurs personnes pleuraient, certains serraient les poings en dépit, un fleuron du monde financier, le renouveau de la jeunesse néo-conservatrice, parti en fumée dans les estomacs sans fond des bourses et cambistes.

- Qu'allons-nous faire?, dit France, la larme à l'œil.

- Nous allons leur faire payer, dit Julie. « Finalement, tu auras eu raison de ma carrière, Pieter.»

Le président décida de faire évacuer l'édifice à cause de la sécurité. À l'extérieur, ils tombèrent sur un groupe d'hommes portant des brassards verts et rouges, armés d'armes de tir, d'Uzis et de AR-15.

- Ma section par ici, cria un jeune homme, une rose brodée sur sa poitrine.

À cet instant, plusieurs employés de la banque foncèrent sans penser vers les révolutionnaires. Quelques rafales dans les airs les stoppèrent net.

- Un autre qui avance et il est mort!

Julie s'était caché et regardait la scène avec effroi. Elle vit les insurgés quitter vers leur destination.

Elle ne pouvait pas croire ce qu'elle voyait. Pas dans ce monde, pas ici, pas à cette époque avancée, dans cette ville, gâchant sa carrière, ses plans et son plaisir.

Elle rentra chez elle. Le grand blond avait vidé les lieux, emportant ses bijoux et objets précieux, sans oublier la réserve de neige que Julie conservait. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et s'endormit.

Elle se réveilla au son de cris et de coups de feu. On se battait tout près. Il y avait une caserne militaire à deux rues, les insurgés devaient avoir attaqué les soldats.

Julie eut peur. Elle décrocha le téléphone et composa nerveusement sur l'appareil sans tonalité. Elle finit par prendre son baladeur et écouta la radio:

«...la coalition regroupe des membres désireux de déposer le gouvernement républicain et retirer le pouvoir à ses tenants actuels, soumis aux multinationales, aux Américains, ces puissants qui ont sauvagement réprimé une révolte légitime en Litorie. Il est fini le temps où nous courbions la tête, nous combattons jusqu'à la victoire, ou la mort!»

Julie se disait qu'il y avait de fortes chances que Pieter soit derrière cette déclaration.

\*

« Les groupes prennent le contrôle des axes principaux, l'attaque sur l'Alder devrait avoir lieu aujourd'hui, vers 14h.»

Les nouvelles affluaient au centre de coordination de la révolution. Ulric s'était joint à la branche militaire, Stéphane, plus près des socialistes, était parti avec les sections sur le terrain. Pieter s'occupait de la coordination des divers alliés de la coalition. Il était avec un autre membre de la coordination:

- Une armée politique et diversifiée nous garantira un meilleur succès, dit Pieter.

- J'en doute. Qu'arrivera-t-il si des luttes de faction se font jour?

- Vous êtes bien négatif.

Les nouvelles arrivaient par le biais des radios dont on avait pris soin d'équiper les sections des différents partis.

- Une coalition de partis qui réussit à prendre les armes contre un gouvernement, ça ne s'est jamais vu, continua son interlocuteur.

Pieter en avait assez. Il étouffait. Il décida d'aller rejoindre les avant-postes occupés par les troupes coalisées. Il prit une voiture fournie par un membre du P.S.

Il fonça vers la ville. En sortant de l'autoroute vide de civils, mais pleine de camions de troupes, il passa près de la demeure de Julie.

Il eut une impulsion soudaine. Il voulait la revoir. Pourtant, elle l'avait trompé, bafoué, rejeté. Elle était encore présente en lui, il avait envie de la voir. Il ne pouvait pas oublier l'odeur épicée de son corps, sa peau douce et dorée...

Il serra le poing, cela lui montait à la tête, malgré tout les déboires, l'appel de la chair, le souvenir des caresses l'enivrait. Il arrêta la voiture.

C'était un quartier huppé, les gens se terraient depuis la matinée. Pieter ceignit son ceinturon équipé d'un pistolet automatique et sortit. Il grimpa quatre à quatre les marches et rendu au deuxième, il cogna à la porte, en disant:

- Ouvre, c'est Pieter.

Il n'eut pas de réponse, il dit de nouveau:

- Ouvre, je suis sûr que tu es là!

Il entendit un mouvement cette fois puis le déclic de la serrure. Un visage émacié lui apparut, les cheveux en désordre, le noir de ses yeux ayant coulé sur ses joues.

- Tu es là, lui dit-il.

Elle était stupéfiée qu'il soit là, après ce qu'il venait de faire. Elle le gifla avec force.

- Salauds, vous avez ruiné la banque, et la pays...

Elle pleurait. Elle avait frappé fort, la lèvre de Pieter saignait. Il essuya le sang du revers de la main. Il la poussa fermement mais doucement vers l'intérieur, fermant la porte derrière lui. Elle le scruta intensément pendant un instant, puis elle se jeta contre lui:

- Excuse-moi, j'ai tellement peur.

Il laissa ses bras dans les airs, puis il les posa contre elle:

- Je t'avais dit que votre système financier ne reposait sur rien, rien que sur des fables et des chiffres imaginaires. Le marché n'a pas été détruit, nous avons seulement instauré les conditions pour qu'il s'autodétruisse.

Ils se regardaient. Elle se sentait confuse, elle l'avait trompé sans remord, mais il était venu la voir, en cette journée folle de révolution, avec son regard hautain, décidé. Il touchait son bras délicatement, elle frissonna de désir.

Elle était vraiment sans défense quand un homme lui plaisait et qu'il la touchait. Elle ne pouvait pas se contenter d'un seul d'entre eux, c'était le problème.

Ils s'enlacèrent passionnément.

- J'ai envie de toi, lui dit-il.

Ils firent l'amour. Cela permit à Julie de libérer toutes les tensions accumulées, elle était heureuse de jouir, de crier son détachement d'être, son besoin de ne plus souffrir ou penser. Il n'y avait que dans l'amour qu'elle arrivait à posséder quelqu'un, à l'engloutir en elle et à boire sa semence. Il n'y avait qu'en amour qu'elle était grande, qu'elle se sentait femme, puissante, immortelle.

L'après-amour fut aussi un doux lit. Elle se laissa bercer par ses caresses et ses mains sur tout son corps.

- Tu es gentil dans le fond, lui dit-elle en souriant énigmatiquement.

- Je crois que je t'aime, je ressens vraiment un sentiment très fort, dur à décrire.

- Plus que la Révolution!

- Hum, la révolution vise le pouvoir, touche l'abstrait. C'est la raison qui mène. Ce n'est pas la raison qui mène les liens entre nous deux. L'amour, c'est un autre domaine, il mêle sexe et émotions, motivations. On ne peut les comparer.

Elle se senti visée indirectement:

- Tout le monde n'est pas comme toi, pur et dur. J'ai un sexe exigeant.

Il sourit méchamment:

- Je m'en suis rendu compte.

Elle se défendit:

- J'ai de la difficulté à dire non. Je me sens tellement bien quand on me désire, on me touche, quand un homme me veux.

Il rit, ce qui lui arrivait rarement ces temps-ci:

- Je te crois, oui, tu aimes nous rendre fous.

Elle se serra contre lui, l'embrassant dans le cou:

- Viens, j'ai encore envie de toi...

\*

Daniel suivait avec un intérêt malsain toutes perturbations. Des plans germaient dans sa tête. Ses amis étaient là:

- Dites donc, on pourrait en profiter pour vider les caisses et les bijouteries.

- Ouais, il n'y a plus de porcs dans les rues.

- On pourrait commencer où?

- Je sais pas. Rue de Livieu?

Claudia entendit des voix. Elle alla au salon. Daniel lui demanda:

- Que veux tu?

- Qu'est-ce que vous magouillez encore?

- Pas de tes affaires.

Il se leva et lui donna un coup de poing dans le ventre, provoquant l'hilarité de la bande.

- Mêle-toi pas de mes affaires, dit-il en la poussant avec force. Elle tomba par terre, il lui asséna deux coup de pieds.

- C'est comme ça qu'elle aime être traitée, elle partirait sinon, eh!

Il s'accroupit et l'embrasse. Excité, comme à chaque fois qu'il la frappait, il se caressait le sexe et mit sa main sur l'entrejambe de Claudia. Elle le repoussa et se débattit en criant. Il la saisit par les cheveux, il hurla:

- Salope, si tu cries, je te crève!

Il baissa son pantalon, exhibant son sexe en érection. La bande exultait et lui criait des encouragements. Il la déshabilla avec l'aide de ses sbires, l'un d'eux déchirant sa blouse, repoussant le soutien-gorge, lui caressant les seins.

Daniel se caressait en admirant la scène, il se mit à genoux, écartant les jambes de la femme, la pénétrant sans ménagement:

- Tiens, putain, tu aimes ça, non?

Elle criait, les autres tenaient ses bras, Daniel ne mit pas beaucoup de temps à venir:

- Tiens, enfant de pute, catin, AHHHH....!

Les membres de la gang se déshabillaient, un autre s'approchait déjà de Claudia, membre en main. Claudia n'avait plus de force et se laissa aller..

Quelques heures plus tard, ils la laissèrent pour morte, décidés à piller une brasserie située tout près.

Le propriétaire était aux aguets à cause des pillages, il leur refusa l'entrée. Daniel sortit un pistolet et l'abattit. Sa femme arrivant en criant, il la tua également. Il s'entrèrent, brisant les fûts et y buvant directement. En fouillant la maison, l'un d'eux cria:

- Venez!

Il avait trouvé les deux adolescentes de la maison. Daniel fit:

- Des réserves pour ce soir , les gars!

\*

L'insurrection se déroulait sans bain de sang. L'armée se trouvait en majorité en Lituane et les sections coalisées s'étaient bien organisées, avec des objectifs précis.

Le comité de coordination avait déménagé son siège vers la ville au second jour du coup. Les informations étaient rares et la situation nébuleuse pour le monde entier, mais pas pour les insurgés.

Ils avaient organisés les sections locales des différents partis en unités d'assaut, chaque parti était indépendant afin de respecter les structures et d'assurer la cohésion des troupes. Du même coup, ce n'était pas un parti unique qui se battait pour le pouvoir mais une coalition.

Les tendances étaient cependant centrifuges, chaque parti désirant sa marge de manœuvre. Les communistes avaient des unités très militarisées et disciplinées. Les socialistes avaient plus le nombre et l'enthousiasme. Mais, ils étaient divisés, certaines sections n'avaient pu être formées à cause de cela. Le Parti vert avait aussi ses sections, beaucoup moins structurées.

Stéphane avait été élu au comité de coordination pour le P.S. Pieter, pour sa part avait préféré joindre la composante fédérative, n'étant près d'aucun parti et Ulric était en campagne avec le P.C. La C.S.U. disposait aussi de ses sections. En dernier lieu, les autres syndicats étaient regroupés dans l'U.S.L. (Union des syndicats libres).

C'était le sommaire de la formation des forces du côté des insurgés. Du côté gouvernemental, l'armée comptait plusieurs milliers de soldats, mais la majorité des troupes de valeur se battaient encore en Lituane. Elles rencontraient un regain désespéré en province, dû à l'espoir suscité par le coup à Triam. Le commandement central avait été coupé de beaucoup d'unités, le gouvernement n'avait pas le contrôle complet durant les cruciaux premiers jours de la révolte.

Pour l'instant, c'était surtout des policiers républicains qui se battaient. La police municipale de Triam n'avait pris aucun parti. Deux facteurs avaient joué dans ce sens. En premier, les dissensions internes, ensuite, le peu d'équipement dont elle disposait ne lui permettrait pas d'avoir un rôle de combat. Le syndicat et le P.S. municipal les avaient enjointes de faire selon leur conscience : ou de rejoindre la section du syndicat, ou rester à l'écart.

Le comité de coordination décidait de la marche à suivre pour la suite de l'insurrection. Il avait été créé suite aux réunions informelles des membres de la coalition, composés des chefs de partis et syndicats, de même que des experts ou conseillers. Les débats y étaient souvent orageux.

- Nous devons attaquer tout de suite le siège du gouvernement. Nous devons détruire toute trace de la République si nous ne voulons pas qu'elle se relève, disait le chef du P.C.

- Je sais, répondit Felia, la déléguée P.S. de l'aile gauche récemment nommée au comité, mais l'accès à l'Alder est bloqué, ils ont réussi à parachuter le régiment aéroporté.

- Est-ce que l'aéroport a été pris?, demande Pieter.

- Les sections s'y battent encore. Il y avait une caserne d'un régiment mécanisé à proximité et ils ont pris position dès les premiers combats, dit Felia.

Un messager entra dans la salle de réunion.

- Nous avons arrêté une poignée de ministres, celui des Finances, du Commerce, de la Justice.

- Je propose l'interrogation immédiate de Zemm au sujet de l'affaire Houli, dit Stéphane.

Les nouvelles continuaient d'affluer.

- Il y a une division blindée qui se regroupe à 100 km de la capitale. C'est une section d'assaut de cette région qui l'a observée. Il y a des combats en province, mais nous disposons de moins de sections qu'ici.

Le délégué vert dit:

- Il y a d'autres problèmes. Des bandes de pillards se sont formées et saccagent les magasins, violent et tuent. Cela pourrait grandement jouer contre nous dans la population si nous ne faisons rien.

- Il faut planifier des unités de protection civile, est-ce qu'un parti a des sections en formation?, demande la déléguée U.S.L.

Personne ne répondait. Le délégué P.C.:

- Toutes nos ressources sont engagées, ça va prendre du temps.

- C'est la population qui va payer en attendant...

\*

Anna avait constaté que son téléphone fonctionnait. Claudia et elle étaient branchés sur un circuit secondaire qui n'avait pas été touché par la rupture du central. Elle avait dit à son amie qu'elle se rendait la voir après un appel déchirant de Claudia.

Sur le chemin, elle vit que plusieurs portes de demeures avaient été défoncées. Au balcon d'une maison, une jeune fille était attachée par les bras et les jambes à la rambarde du balcon. Elle était nue à part le soutien-gorge qui avait été baissé sous les seins.

- C'est horrible, s'exclama Anna avec frayeur.

Elle monta précipitamment chez Claudia. La maison était en complet désordre. Elle la trouva, elle aussi à moitié nue, le regard hagard, prostrée dans un coin. Anna éclata en sanglots.

- Clodi, qu'est-ce qu'ils t'ont fait?, dit-elle en posant une couverture sur son amie.

La pauvre fille ne répondait pas, se contentant de sangloter frénétiquement en se berçant d'avant en arrière.

- Qui t'as fait ça, c'est Daniel, hein? Dis-moi, ma chérie.

Elle se releva:

- Oui c'est Daniel, j'en suis sûre, avec sa bande de pervers, à la voisine aussi. Ils n'ont plus de barrières maintenant.

Elle serra les dents:

- Il va le payer, même si je dois y passer le restant de mes jours, il va le payer, je te le jure Clodi!

Puis, elle eut peur qu'ils reviennent. Elle habilla son amie rapidement et l'emmena chez elle dans les rues dévastées. Claudia se laissait faire, sans un mot, comme une somnambule. Elle suivait Anna qui la tenait par le bras.

Comble de malchance, un groupe de soldats apparus au tournant de l'immeuble. Anna, prise de panique, se mit à courir en entraînant Claudia. Elle entendit une vois crier:

- Halte!

Elle s'arrêta, impuissante. Les soldats approchèrent, mais ils arboraient les rubans des coalisés.

- Pourquoi êtes vous dans la rue? C'est dangereux!

Anna expliqua en sanglotant:

- Mon amie a été violée, et je voulais l'emmener, je ne voulais pas la laisser seule...

Le chef de section lui demanda:

- Où habitez-vous?

- Avenue Grandbeuf.

Le soldat hocha la tête:

- C'est sur notre chemin, nous allons vous y escorter.

Anna soupira de soulagement. Deux soldats aidèrent Claudia le long du chemin. Rendus chez elle, le chef de section lui dit:

- Votre quartier est contrôlé par la coalition. Si vous avez des problèmes, parlez seulement aux gens avec des brassards comme les nôtres, tout autre pourraient être des pillards. Allez, au revoir et bonne chance!

Ils repartirent vers leur objectif en laissant les deux femmes entrer dans l'appartement d'Anna.

\*

La confusion régnait autour de l'Alder. Madder discutait avec le général Martok:

- Nous avons environ 500 parachutistes qui protège le siège du gouvernement, ceci sans compter la police républicaine. Nous avons contacté quelques unités de milice et des unités blindées de réserve qui avaient été renvoyées de Liturie.

- Des Lituriens?

- Oui, monsieur le premier ministre, mais j'ai confiance.

- Nous n'avons pas le choix de toutes façons, sinon, nous allons perdre. Faites donner les chars lituriens.

Quittant le général, Madder alla observer la carte de la ville qui avait été affichée au mur. Plus de la moitié des points névralgiques avaient été pris par les insurgés. Le ministre de l'extérieur lui dit:

- Ma dépêche est partie il y a quelques minutes pour les États-Unis, l'Otan et le parlement européen.

- Combien de temps?

- Les Américains peuvent intervenir en quelques jours de leurs bases européennes, mais cela fera un ravage dans le pays et une grave crise politique.

- Et les Européens?

- Ils sont divisés sur le sujet, il y a peu de chances qu'ils se décident avant que ce soit fini ici.

- Qu'allons nous devenir? Et l'Église?

- Les cardinaux ont lancé un appel à tous les fidèles.

- Ce qui est bien peu...

- À se battre pour la Nation et le gouvernement.

- Et la droite, que fait l'Action cassandaise?

- Ils se battent depuis le début mais ils ne réussissent pas à contrer les sections d'insurgés qui les assaillent

- Mon Dieu, qu'allons nous devenir?

L'ambassadeur américain, sous forte garde de marines , avait été emmené à l'Alder. Ils étaient venus en véhicule banalisé, les insurgés les auraient sûrement pris pour cible. L'ambassadeur dit à Madder:

- Monsieur le premier ministre, ça va mal! Pensez-vous que le gouvernement américain va intervenir si vous n'êtes même pas capables de tenir la capitale?

- Nous prenons des mesures pour reprendre le contrôle. Nous allons envoyer les blindés contre les insurgés.

- C'est un peu tard non?

Madder baissa les yeux:

- Parce que ce sont des unités lituriennes, elles pourraient ne pas être sûres...

L'ambassadeur haussa les sourcils:

- Ça va mal, premier ministre, ça va très mal.

\*

La section #52 du P.S. avait atteint le grand boulevard des Sables, conduisant au complexe de l'Alder. Il n'y avait plus de résistance sérieuse depuis 2 blocs de rue, les défenses des militaires s'étaient effondrées.

Ils entendirent soudainement des grondements sourds, des chars apparurent. Les mastodontes roulaient sur le boulevard, toutes écoutilles fermées. La section se cacha dans les débris d'immeubles et les véhicules détruits, ils ne disposaient pas d'armes anti-chars, ils ne se faisaient pas d'illusion

Le blindé de tête se dirigeait vers la section, mais il ne tirait pas. Il roulait, lourd et menaçant, projetant de la fumée et soulevant la poussière. Les coalisés serraient nerveusement leurs armes, inutiles contre le blindage.

Le géant s'arrêta net, son antenne effectuant un gracieux va et vient. Les nuages de poussières se déposant, et l'écoutille principale se souleva. Une main gantée agita un petit mouchoir blanc et le chef de char, casqué, sortit le haut du corps. Il dit en français:

- Nous sommes de la 11<sup>e</sup> division blindée liturienne et nous avons décidé de joindre votre mouvement. Nous voulons aider à détruire le gouvernement qui a écrasé dans le sang le peuple liturien. Paix aux morts et à la République!

Les coalisés, stupéfaits, mirent un instant à comprendre ce qui arrivait. Craignant un piège, le chef de la section avança seul vers le char et y grimpa. Il échangea quelques mots avec le Liturien, puis il se tourna vers sa section et cria :

- Nous allons vers l'Alder!

Au centre de coordination, on jubilait. Deux régiments lituriens sur trois avaient fait défection. C'était à prévoir, le gouvernement avait tenté le coup de dé, et il avait échoué. Toute la balance politique et militaire, tout le poids de l'Histoire reposait sur ces quelques chars, capables d'écraser ou de faire vaincre une révolution. Parfois, le Temps et l'Histoire se télescopent, se réduisent à des hommes, des actes, à un rien du tout.

- Camarades, dit le délégué à l'information, l'attaque contre l'Alder vient de commencer.

Une vague de hurrahs salua cette annonce, la jubilation envahit les visages. La plupart des unités militaires avaient été incapables de se coordonner, la coalition avait bénéficié d'un crucial répit qui lui avait permis de subsister.

L'assaut final sur l'Alder fut un massacre, rien ne put arrêter les blindés qui tiraient à bout portant sur le monument qu'était l'Alder, construit par le Roi Herbert IV en 1680. Les parachutistes, n'ayant pas assez d'armes lourdes, furent tous tués ou capturés.

Les sections de coalisés avaient agi comme infanterie pour les blindés, ils avaient investis le complexe. Madder fut tué durant les combats, cela lui évita un procès devant ses opposants.

Le sort de la révolution était précaire, mais un grand pas avait été accompli. Il restait à construire.

## **Deuxième partie**

### **Surmoi**

Le surmoi est une sorte d'instance morale, héritière de l'autorité parentale, qui indique les formes par lequel le désir peut être réalisé.

## Chapitre 7

*« Les fleurs ont éclos dans les jardins, renouveau, bonheur et paix universelle. Un sentiment de fraternité réunit tous les humains, il n'y a pas d'idéologie, de nation ou de roi. Loin de la vérité, la lumière universelle nous englobe et nous éclaire. L'humain est à l'aube de l'Ère, les forces inconnues et les habitants de l'Autre Monde sont désireux de nous contacter. Un but, vers la conscience supérieure, vers le dépouillement, vers la richesse de l'esprit. Las de cette époque matérielle, la Coalition a secoué le joug de la Raison et sa Constitution. »*

Un poète glorifiant la Révolution.

*« Cette révolution et ses tortionnaires ont déjà tué dix mille personnes, enlevé les droits naturels, suspendu la constitution et semé le chaos dans toute la Cassande. À comparer, 1917 était de la comédie... »*

Un ministre nationaliste réfugié en Allemagne

La 429<sup>e</sup> section du P.S. (G.) montait la garde. C'était une unité qui avait été des plus durs combats. Ils avaient une mine sévère et portaient le nouvel uniforme strict du Parti. Leur regard était dur et inflexible, leurs mains sur les armes noires et huilées, prêtes au combat.

*« Nous sommes fin août, un été depuis la chute du régime représentatif. L'emprise de la Coalition sur Triam ne s'est pas relâchée et, au contraire, s'est raffermie. Je suis ici en fraude, les frontières sont comme du gruyère. Au péril de ma vie, évitant l'armée qui se démène comme un diable dans l'eau bénite. De l'autre côté, la drôle d'armée révolutionnaires avec 3 ou 4 différents uniformes, chaque ville tenue par un parti différent. Et il y a les bandes de pillards, de même que des sections d'assaut des partis opposés à la Coalition. Bref, une vraie guerre civile, quoiqu'à Triam, tout soit calme, pour l'instant. »*

François Villy reposa son micro. Il avait réussi à s'introduire en Cassande, comme il le disait, en risquant sa vie maintes fois. Il était le premier journaliste étranger à s'y rendre depuis les événements de mai. En France, on s'était intéressé à ce soulèvement national en cette période de formation de l'Europe Unie, à son chemin vers celui de puissance mondiale. La curiosité était grande, surtout depuis que des américains aient été tués. Très peu d'information sortait du pays et François se demandait bien comment il allait expédier son reportage.

Il écarta les rideaux de l'hôtel où il résidait, se faisant passer pour un Liturien fuyant la mainmise de l'armée sur sa province.

« Oh, avait dit le patron, nous n'avons pas eu de client de l'été. Avec cette foutue révolution, la meilleure saison s'est avérée un désastre. Ayayaïe, quel malheur! », avait-il dit dans un fort accent étranger.

François ne put s'empêcher de sourire devant l'air théâtral de son logeur, il n'y avait pas que les aubergistes qui voyaient leur vie dérangée.

La ville était sans dessus dessous. Cette métropole culturelle était en pleine effervescence. Des brigades de travail s'étaient constituées pour réparer les dommages dus aux combats, à l'instigation du Parti socialiste municipal. Des bandes peintres amateurs s'affairaient à célébrer la Révolution sur les murs par des fresques exécutées sur les murs nus et gris.

Il régnait une atmosphère étrange, presque onirique. Quelques marchés étaient ouverts, approvisionnés par des gains territoriaux des sections du Parti vert, sur des terres rurales.

Malgré l'humeur bon enfant, il y avait une omniprésence des sections révolutionnaires, de même que les chars du régiments blindé liturien, défendant la ville. Il y avait peu de contact avec l'extérieur, sauf pour de rares chaînes étrangères par satellite, et le canal d'information nationale récupéré par la Coalition.

François avait décidé aujourd'hui qu'il tenterait de s'approcher du siège de la Coalition, un modeste immeuble non marqué, pour éviter des frappes aérienne de l'armée.

Les abords étaient gardés donc par la 429<sup>e</sup> et une section de blindés lituriens. Il avait essayé la veille, mais il avait rebroussé chemin, les insurgés contrôlant à la loupe l'identité de chaque personne s'aventurant dans le secteur.

Il allait essayer de nouveau. Il avait trouvé une carte d'identité dans une ruelle, une carte d'assurance sociale, sans photo, au nom peu français de Yaroslav Tchyk. Il tenterait de faire valoir un long séjour en Liturie, qu'il ne connaissant absolument pas, pour expliquer son fort accent.

Les troupes en uniforme gris scrutaient les environs, il avait constaté une relève de gardes vers midi. Il joignit une ligne d'attente qui se formait pour entrer dans ce quartier, résidentiel. La présence des dirigeants de la coalition compliquait grandement la vie de ces résidents. Un sergent liturien discutait avec les garde.

- Papiers, dit un garde à François.

Il tendit sa carte:

- Je viens de Liturie.

Le garde l'examina:

- Avec un nom comme Tchyk?

- Oui ma mère était française.

Le sergent avait dressé la tête en entendant le nom de la Liturie. François maudissait sa présence.

- Tu viens de Liturie, camarade? Tu es le premier que je rencontre depuis mai. Tu es courageux d'être venu!

François se frappa mentalement le visage et promit à sa mère qu'il ne mentirait plus jamais.

- Un peu.

- Tu viens de la capitale?

- Oui.

Le tankiste se rapprocha.

- Tu n'es pas bavard!

- J'ai vu beaucoup de choses.

- Raconte!, dit le sergent en commençant à soupçonner quelque chose. Le garde socialiste de son côté avait enlevé le cran de son arme, se tenant un peu à l'écart.

- Il y a des combats partout...

- Tu ne viens pas de Liturie, dit triomphalement le sergent, tu es Français!

Aussitôt, les gardes braquèrent leurs armes et François sentit un canon froid sur sa nuque. Ils étaient nerveux, il n'aurait pas fallu qu'il bouge.

- Ça va, ça va, je suis journaliste.

On le jeta par terre et on le fouilla. Ayant vérifié qu'il ne portait pas d'arme

les gardes le mirent sur pied et le menottèrent pour l'emmener au responsable de la sécurité. C'est ainsi que François rencontra Pieter Darois.

Il était dans une petite pièce claire, austère comme l'avait toujours été son entourage physique. Pieter était membre du COCO et responsable de la sécurité révolutionnaire en tant que superviseur des différentes sections. Les gardes poussèrent François dans la pièce. Pieter attendit un long moment puis leva la tête lentement.

- Tu est français.

- Oui.

- Que fais-tu ici?

- Je suis venu informer le monde sur ce qui se passe ici.

- C'est fini, camarade, ce penchant pour les catastrophes et la mort, pour servir de spectacle aux bourgeois blasés, un peu de sel pour leur vie futile. Tu vas devoir te recycler.

François ne répondit pas.

- Qu'allons-nous faire avec toi? D'autres vont suivre j'imagine.. je crains que tu ne sois des services secrets.

- Ah ça, personne ne le saura jamais.

- Exact. Je vais faire un marché avec toi. Tu n'avais pas d'armes, tu sembles de bonne foi pour un espion. Je te fais donner un laissez-passer, mais tu seras surveillé, je ne veux pas que tu informes tes chefs de nos forces et faiblesses. Nous devons apprendre à vivre ensemble, je présume.

François ne savait pas s'il était soulagé ou furieux devant une telle attitude. Les gardes le délièrent et on lui fournit son laissez-passer.

\*

Débat sur la religion:

« Le monothéisme a préfiguré le totalitarisme. C'est dans ces religions s'en réclamant qu'il faut chercher la base totalitaire de l'État. Les hommes qui ont pensé l'État étaient tous fortement marqués par les religions juive, catholique ou orthodoxe. Le premier État totalitaire, la France révolutionnaire, a tout simplement remplacé le roi par l'empereur, à la différence qu'il était plus le chef de tous les Français, ceux-ci marchant à ses côtés.

La religion est la forme la plus pure et la plus totalitaire qui soit. Que la liberté de pratique religieuses soit inscrite dans la constitution prouve cette influence religieuse. Au contraire, dit le délégué Axen, tout peuple civilisé se doit d'interdire toute forme officielle, tout bâtiment, institution ou association religieuse, ces germes du totalitarisme.

Je propose de couper tous les liens entre la Coalition et tout groupement religieux, quel qu'il soit. Que soient expropriés toutes les églises, couvents, monastères et presbytères, qu'ils soient convertis en musées ou en habitations. Que tous les ministres du culte, curés, prêtres, cardinaux et autres larrons soient expulsés du territoire de la Coalition. Que la religion devienne une affaire privée, qu'elle ne sorte pas des limites du domicile. Voilà ce que notre Parti propose.»

Le chef de l'assemblée donna la parole au socialiste dit de droite, provenant de la scission du parti. C'était l'ancien chef du P.S., celui qui avait vécu le putsch en mai et évité un attentat en juillet. C'était le seul des partis qui formait une certaine opposition à l'intérieur de la Coalition. Emmanuel Sack dit:

- Dans les mesures proposées par le délégué Axen, je vois le même totalitarisme qu'il prétend dénoncer..

Débat sur l'État.

Rapport du niveau fédéral par Pieter Darois.

« ...dans le cadre de la Révolution contre l'État républicain, rejetant toute forme de pouvoir absolutiste, monarchique, religieux ou militaire, le niveau fédéral de la Coalition a décidé de proposer l'abolition finale et définitive du principe d'État, principe qui a fourni en partie les instruments d'oppression, de guerre et d'exploitation depuis des siècles. Porteur du totalitarisme, par sa centralisation, son armée et son pouvoir économique, l'État moderne a prouvé qu'il était le digne successeur de la monarchie.

Dans notre proposition sur l'État, nous proposons la création de la coalition des partis de Cassandre qui, jusqu'à leurs réformes ou élimination, aura plein pouvoir sur l'appareil de l'État, l'armée, le législatif, le judiciaire et l'exécutif.

De même, dans cette lutte contre l'État, dans le but de débarrasser à jamais la société du parasitisme, nous proposons de limiter tous les postes fonctionnaires, du col blanc au militaire, et de nous contenter d'organiser la supervision de la société plutôt que son contrôle. Lourde charge oui, mais la bureaucratie a démontré son incapacité à gérer et à planifier. C'est un creuset de conformisme et de médiocrité.»

- La parole est au délégué communiste, dit le président.

- Sur la proposition fédérale, nous soutenons la lutte à la bureaucratie. Nous ne pouvons pas cautionner la mise au rancart de l'État qui s'avère, selon nous, la seule et unique façon de coordonner la société et de promouvoir nos valeurs. De plus, les tendances anarchiques de la proposition fédérale pourraient nous acculer au désastre...

Débat sur l'économie.

Déclaration conjointe P.S. (G.), P.C., L.C. ( Ligue communiste, trotskyste, formée en août)

« Dans le cadre de cette révolution et de l'instabilité monétaire, tous les pouvoirs financiers et économiques devraient être donnés à la Coalition. De plus, il est proposé de répudier le système monétaire actuel, basé sur l'or et le dollar américain. IL est proposé de démanteler la bourse et, plus encore, de détruire totalement le système d'impôts, vestige millénaire, vestige d'absolutisme qui n'a servi à travers les âges que ceux qui les levaient.»

Déclaration du P.S. (D.) sur l'économie.

« Dans la foulée de la proposition faite par l'aile fédérale sur l'abolition de l'État, nous proposons une non-intervention totale dans les domaines de l'économie. Suffit-il de vous rappeler les horreurs du communisme de guerre, dues à l'emprise forcenée de la part du Parti bolchevique? Nous devons être cohérents, la Coalition ne survivra pas si on menotte les forces et la débrouillardise du peuple. Nous devons laisser l'industrie, les compagnies, les entrepreneurs bâtir un avenir prospère. Si nous ne voulons pas détruire cette Révolution, nous nous devons de supporter certains mécanismes capitalistes. La transparence (glasnost) le prouve, tous les régimes socialistes autoritaires se complaisent à l'heure actuelle dans un capitalisme sauvage. À nous de vivre la réalité de l'économie, qui est incontournable, tout en nous donnant les moyens de limiter les appétits capitalistes.»

\*

Pieter était fatigué, c'avait été une dure période, il avait besoin de repos.

La ville était encore sous le choc. Les combats s'étaient déplacées hors de la capitale, les partis s'étaient séparés le périmètre du front. La plus grande progression s'était faite vers l'ouest, vers les grands champs et les territoires agricoles. Au moins, la ville était nourrie.

Pieter avait réintégré la petite maison en banlieue, et la partageait avec Julie depuis mai.

Elle était douce et tendre, un peu révoltée, mais résignée. Elle commençait à suivre les débats de la Coalition.

« Tu dois être content, lui disait-elle, que je m'intéresse à ta révolution. »

Elle disait cela sur un ton cynique. Il la soupçonnait d'avoir des visées sur les chefs de la Coalition, mais il n'avait rien vu qui le confirmerait.

Une fois arrivé, Pieter prit une grande inspiration. Les branches des grands arbres bougeaient au vent, une odeur d'herbes et d'épices saturait l'air sec et chaud. En ce moment, il ressentait une satisfaction intense, comme il ne l'avait ressentie depuis des âges.

Le soleil chaud régnait sur cette beauté. Il s'était libéré tôt, confiant la sécurité à son adjoint, un jeune officier qui avait quitté l'école militaire pour la Coalition. Il entra dans le jardin.

Julie était étalée sur une chaise, les yeux clos, nue, peau dorée, elle voulait bronzer sans ligne de bikini. Elle était magnifique. Oui, elle l'avait trompé, mais elle s'était assagiée. Elle s'habituaient à sa situation de dépendance. Pieter la protégeait. Une chasse aux sorcières de tous les gens impliqués dans l'affaire ELT avait eut lieu, et il l'avait soustrait aux audiences.

Il se demandait ce qu'elle provoquait chez lui. C'était une attirance irrationnelle et insensée. Il glissa sa main sur la jambe douce.

- Hmm, tu es là, mon chéri.

- Oui, j'étais fatigué.

- Tu sais, dit-elle d'une mine boudeuse, je peux te faire oublier tout ça.

- Oui, sûrement, dit-il d'une voix aiguë.

- Je m'habitue, dit-elle en caressant ses seins, au confort et à la paresse.

Pieter enleva sa chemise.

- Profites-en, l'été sera bientôt fini. L'automne sera plus dur.

Elle s'assit et mit ses mains autour de son cou.

- Je suis contente que tu sois là.

Elle l'embrassa dans le cou.

- Hmm, tu goûtes bon.

Il se tortilla.

- Tu me fais vraiment perdre la tête, vraiment, comme un Bourgogne, mais en plus fort... Tu es dangereuse.

Elle rugit, pour imiter l'image, et colla son front au sien, s'offrant à lui, plongeant ses yeux clairs dans les siens, se donnant en offrande.

Un ruisseau coulait tout près, des oiseaux piaillaient. Sur ces arbres frémissants, ils bâtissaient des nids, sans Histoire, sans autoroute, sans bombe nucléaire. Ce n'était pas une apologie de la Nature, c'était une observation blasée, pensa Pieter, on ne pouvait pas dire que l'humain était *si* évolué.

Loi, vérité, raison. Apanages de la modernité. Mais dans le souffle du vent ou les caresses de cette femme, il n'y avait rien de cela, et c'était bon.

Il n'y avait pas les odeurs du bureau, odeur humide et sentant le savon bon marché. Loin du moyen-âge, les avocats roulaient en Mercedes et portaient des complets italiens, ils ne défendaient plus la loi, plus préoccupés par leur placements en bourse, se moquant de leurs clients illettrés. Parvenus dans un monde complaisant, leur temps était compté aussi.

Trop souvent, oui, les hommes pensaient à l'argent ou à la guerre, très peu au plaisir et à l'amour.

\*

« Les révolutions sont trois ou quatre siècles compressés en quelques jours, quelques semaines. Il y a toujours quelqu'un pour se demander si le monde aurait été mieux sans elles. Pourtant, ces révolutions servent de modèles et on s'empresse de les imiter, en voulant éviter leur gestation. Au final, on veut le modèle peaufiné, stable, sans les affres de la création. C'est ce qu'on demande aux penseurs, en leur crachant dessus en même temps. Oubliez les imitations, il y a peu de vrais penseurs, beaucoup de sots.»

- Pourtant, cher délégué, malgré ce que vous dites, est-ce que le peuple vous suit?, demande François à Pieter.

- On a longtemps parlé et agi au nom du peuple. Il faut dire la vérité, il ne gouverne pas, il ne veut pas le faire. Il faut être lucide et cesser cette glorification de la masse, elle ne dirige pas, elle suit.

- Et ce concept d'armée composée de partis politique, elle ne vous fait pas peur?

Pieter tourna sa chaise, jouant avec un crayon.

- Je crois que c'est la seule solution qui peut nous libérer de l'État centralisé.

- En cas de dissension, ce sera une guerre civile féroce.

- Oui, c'est un risque à prendre.

- Mais quelle est la philosophie derrière cet anti-gouvernement?

- Sur le fait que le pouvoir doit être partagé. Le gouvernement majoritaire a prouvé qu'il n'était qu'un roi échangeable aux quatre ans. Les lois ne peuvent pas être bloquées. Tous les partis doivent avoir accès au pouvoir, en même temps, en une constante balance du pouvoir. Il ne peut y avoir de patronage ou de scandale. Chaque parti contrôlera une partie de ce pouvoir, dans une société débarrassée de ses juges, des avocats et des lois.

- Mais sur quelle base gérer la société sans lois?

- Cela reste à être défini, mais pas sur une constitution. Nous ne voulons pas de l'État de droit.

- Comment se partagerons les voix dans les décisions prises par la Coalition?

- Cela aussi reste à décider. Nous avons une règle informelle depuis l'insurrection, un vote par parti.
- Les membres doivent donc se consulter avant de donner l'avis du parti?
- Oui, c'est plus « démocratique » en un sens, pour employer un terme usé, car on doit se décider sur un vote commun. Le vote n'est plus une question de choix personnel, il devient une décision politique, débattue, étudiée, consciente. C'est la fin de l'aberration démocratique. Tellement de gens ne savaient pas voter. On votait pour un nom, un visage, une voix, par habitude, par désœuvrement, et souvent plusieurs ne votaient pas.
- Dans ce contexte, tous les partis sont au pouvoir, et chaque décision politique relève d'un vote à une voix par parti. Combien y en a-t-il à ce jour?
- 5 partis et 2 union syndicales.
- Surtout la gauche donc.
- Oui, mais nous avons accepté le P.S. (D.) qui supporte toujours le modèle républicain, en opposition à la majorité.
- Vous pensez admettre les anciens partis du parlement républicain?
- Oui, quand l'armée cessera ses tentatives pour nous écraser. De même, la Liturie aura bientôt une délégation à la Coalition.
- Vous ne craignez pas une multiplication des partis pour augmenter les votes?
- Nous votons pour autoriser chaque nouveau membre.
- Oui, mais votre majorité de gauche aura tendance à favoriser sa philosophie.
- Oui, il faudra étudier cela au niveau de la structure fédérale.

Francois nota ces dernières lignes de l'entrevue car Pieter devait quitter. Il était de la structure fédérant les partis et syndicats membres de la coalition, il servait d'entre-deux, et il était responsable de la sécurité. Il assistait parfois au comité de défense. Il pouvait être compliqué de diriger une armée politique sur le terrain. Les forces les plus sûres sur le terrain avaient été victimes du fractionnement entre le P.C. et ses éléments trotskystes. Pieter se leva pour partir en demandant:

- Ça va, l'étude sur le terrain?

- Oui délégué, on commence à me connaître.

Pieter ramassa les documents qu'il consultait tout en livrant l'entrevue.

- Dites moi, on m'a parlé d'un certain Yves Beaumont.

Pieter s'arrêta.

- Oui, c'était un collègue et un ami.

- J'aimerais retrouver les traces de son périple en Liturie. Je pense que le public serait intéressé par son histoire.

- Une histoire triste, mais il est vrai que son courage et ses idéaux méritent d'être racontés.

- J'aimerais me rendre là-bas, avec la permission de la Coalition.

- Êtes-vous en train de vous prendre d'affection pour la cause de la Révolution?

Francois mâchonna son crayon:

- Il faut avoir de l'empathie pour nos sujets, mais j'essaie de rester impartial, afin de livrer une vision objective de la réalité.

L'œil de Pieter brilla:

- Et ça existe, une vision objective? Quand on commence à aimer, on perd la tête, on oublie les défauts du système. On ne pense plus, c'est la porte ouverte à la Terreur. Si on aime trop, on veut défendre à tout pris, comme Staline. On ne doit pas aimer un système, on doit le voir froidement, pour le changer sans état d'âme, le refaire, ou l'oublier. Le penseur doit être distant et froid. La passion peut pousser au drame, comme pour Yves...

Un instant perdu dans ses pensées, il ajouta:

- J'en parle dès aujourd'hui au COCO et j'essaie de vous avoir un mandat. Mais ce sera dangereux.

- Pas moins qu'ici.

- En effet. Au revoir, monsieur Villy.

\*

Anna avait réussi à se procurer de la viande. C'était la première fois depuis un mois. On en était au troc, tout le système de distribution s'était effondré. On devait échanger les denrées ou les biens. On travaillait avec des coupons. De son côté, la Coalition était trop occupée ailleurs pour se soucier du niveau de vie. Beaucoup de gens avaient quitté la ville, sans illusion sur leur sort. Certains fuyaient, d'autres joignaient les sections et se battaient ou assuraient un semblant de sécurité dans la ville contre les criminels.

À ce titre-là, Claudia s'était un peu remise de son agression, en partie grâce qu'aux soins de son amie;

- Anna, de la viande!

- Oui.

Elles se dépêchèrent à la cuisiner, il était rare d'avoir des protéines autres que les céréales. Un peu plus tard, un ragoût bien épicé mijotait.

- Tu sais, Claudia, c'est paradoxal, mais j'ai l'impression que les nouveaux bourreaux sont très ouverts sur l'art.

- Pourquoi les appelles-tu ainsi?

- Je ne sais pas, j'ai comme l'impression que tout ceci n'arrive qu'à cause d'eux.

- Tu sais que c'est faux.

- Peut-être, enfin, mangeons.

Elles s'assirent et mangèrent de bon appétit. Claudia dit:

- Tu sais que j'ai entendu parler de Daniel et sa bande?

- Ah oui, fit Anna.

- Oui, ils seraient en banlieue, vers le sud.

- Claudia, lui dit-elle en caressant ses cheveux, tu sais que j'ai juré de te venger.

- Ce n'est pas nécessaire. J'en suis sortie grâce à toi, mais je ne veux pas de vengeance.

Anna mangeait en silence, puis elle dit:

- Ce n'est pas grave, un jour viendra où il paiera, je ne sais pas comment, mais ça arrivera.

- Je sais aussi que l'on est à monter un théâtre, dit Claudia en changeant de sujet.

- Qui? Où?, dit Anna.

- Des acteurs qui travaillaient au Théâtre national.

- Tu crois que nous aurions des chances d'y jouer?

- Il faut essayer. Nous avons besoin d'art, les gens aussi.

- Si nous pouvions jouer, ce serait bien.

- Oui, ce serait bien, dit Claudia.

\*

Débat sur la défense du territoire de la Coalition.

Voté à l'unanimité.

« Nous déclarons que dans le cadre de cette résolution, nous nous libérons du principe de défense du territoire et que nous remettrons cette tâche entre les mains de l'ONU aussitôt que possible. Nous affirmons que dès que les danger dû aux agressions des anciens tenants du régime seront écartées, nous procéderons à la dissolution des sections de combat politiques pour ne garder que les polices civiles locales. Nous rejetons tout principe de guerre, nous ne formerons pas d'armées, de flotte, d'armes de dissuasion. Notre demande envers l'ONU aura pour but de permettre à notre société pacifique de croître sans craindre les armées de nos voisins. Nous sommes prêts à assumer les coûts d'une telle opération. Nous demanderons aussi le remplacement de la République de Cassande à l'ONU, car une forte existence de cette organisation signifie, dans les faits, la fin des Nations.»

## Chapitre 8

Anna et Claudia avaient finalement réussi à intégrer le nouveau théâtre. Un metteur en scène méconnu, boudé du public sous le régime républicain et capitaliste, avait décidé de produire des classiques. Il avait souvent été taxé d'être rétrograde et passéiste. Le monde théâtral s'était abîmé dans la noirceur du monde alternatif.

Maintenant que l'on ne jouait plus que pour l'argent, que l'on vendait moins l'art, celui-ci était plus libre, moins soumis au marché. On encourageait de nouveaux artistes, pas des pantins bien gras jouant avec comédie la comédie. Les pièces payaient chichement avec des coupons de nourriture, donc seuls les plus vaillants s'y osaient.

Dans cette veine, la Coalition soutenait les arts le plus qu'elle le pouvait. On se servait du théâtre, du cinéma pour propager les idées de la Révolution, tout en laissant les artistes libres de leurs interprétations artistiques et philosophiques. La peinture connaissait un regain florissant avec la disparition des postes de télévision privés. La musique bénéficiait aussi de la disparition de la boîte carrée. Il y avait des musiciens de rue qui agrémentaient les soirées des Triannais, pour les sortir de cette humeur maussade de privation. Ils supportaient avec stoïcisme leur sort.

Il n'était pas surprenant donc qu'un membre important de la Coalition se déplace discrètement pour assister à une représentation de la pièce dans laquelle les deux amies jouaient.

Il avait insisté pour être dans la foule, pas dans une loge. La sécurité avait réussi à le convaincre de s'asseoir dans la première rangée.

Les organisateurs n'avaient pas *trop* ébruité sa présence, mais un peu tout de même. Rejetés par le milieu et le public, voilà qu'ils étaient l'objet d'une sorte de consécration.

C'est l'acteur principal qui l'avait appris aux filles.

« Le délégué à la sécurité et aux armées est dans la salle! », dit-il en soufflant.

À ces mots, Anna se secoua, tous ses sens en éveil

- Où est-il?

- Première rangée, au banc 12.

Claudia était enthousiaste.

- Mais c'est merveilleux! C'est Charles qui va être heureux, lui qui a peiné toute sa vie, et en ces temps perturbés. Est-il bien gardé?

- Il paraît qu'il a 3 ou 4 gardes avec lui.

La représentation allait débiter. C'était « Britannicus », de Racine. On l'avait monté afin de faire un parallèle avec l'écrasement actuel de la société. Monté de manière classique, en pure tragédie, en mettant l'accent sur les acteurs et non le décor, sans privilégier une atmosphère de mort ou de décadence, mais sur la grandeur de Rome.

Anna jouait Agrippine et Claudia, Junie. À cause des projecteurs, Anna ne pouvait pas distinguer le délégué. Une idée avait vite germé à l'annonce de présence, « le délégué à la sécurité, l'enfant de salaud Daniel et moi ». À la fin de la pièce, alors que les acteurs saluaient, elle le repéra, cheveux noirs courts et visage fermé, habillé sobrement, mais avec un regard intense, tellement qu'Anna eut de la difficulté à s'en détacher.

Quelques minutes plus tard, les spectateurs quittaient le théâtre, heureux du répit que la durée de la pièce leur avait donné. Anna se faufilait dans l'arrière-scène quand elle resta figée sur place. Il était là, grand et terrible.

- Qui dois-je remercier pour une interprétation si poignante?, demanda-t-il.

- Je suis Anna, dit-elle d'une voix sûre.

- Et moi, Pieter. J'ai bien aimé votre jeu.

- Vous êtes amateur de théâtre?

- Oui, je l'apprécie beaucoup. J'étais au journal "L'Espace Libre", nous avons un critique qui avait une chronique justement.

- Ah oui, dit-elle, se souvenant du journal polémique qui prêchait le renouveau et une revitalisation des arts, je le lisais.

- Était-ce bon?, demanda-t-il, curieux.

Elle sourit franchement, telle était sa façon. Elle savait qu'elle l'avait ferré, le pauvre, il avait beau être commandant des armées, elle le tenait.

- Sans chercher à plaire, j'aimais bien ce journal. Il a cessé sa publication, parmi tant d'autres choses, en mai je crois.

- Oui, nous avons tous été appelés à des tâches plus exigeantes. Je ne vais m'étendre sur elles, je suis ici pour parler de talent et pour complimenter sa rayonnante beauté.

Elle était contente, plus d'avoir mis le grappin sur le délégué que d'être complimentée par l'homme.

- Excusez-moi, mais mon amie m'attend.

Il s'excusa:

- Je vous en prie, mon plaisir vous a fait perdre du temps.

Elle se tourna et allait partir, il posa sa main sur son épaule.

- Pardonnez-moi encore. Serait-il possible, un jour prochain, de m'accorder quelques heures, pour discuter art et théâtre? Il y a peu de gens dans mon entourage qui apprécient ces sujets.

Elle le toisa en souriant, feignant une hésitation.

- Ce serait possible, vous n'avez qu'à passer samedi dans deux semaines, le théâtre fait relâche l'après-midi. Nous pourrions aller au parc, ou ce qu'il en reste.

Il sourit énigmatiquement et la salua. Ses gardes du corps le suivirent discrètement. Claudia s'approcha à ce moment tout en peignant ses mèches bouclées:

- Il a belle allure, non?

- Oui, mais je vois autre chose...

Claudia secoua la tête:

- Encore tes idées de vengeance, tu es incorrigible.

- Je suis sans pitié.

\*

Oskar Vlemink, le jeune adjoint d'à peine vingt ans de Pieter était soucieux. Il était membre du comité à la sécurité et aux armées (CSA) depuis peu. Ce comité était le bouclier derrière lequel la Coalition se tenait, fière mais constamment menacée.

Le territoire avait été divisé en quatre fronts: Nord,Sud, Est, Ouest. Le plus avancé était le front Ouest, mené par les sections du Parti vert et secondé par des unités de l'armée qui avaient joint les coalisés. Le front Nord était le plus rude, situé à côté de la Liturie. Les partis communiste et socialiste étaient sur ce front. Au front Sud, on retrouvait des sections moins solides du PS, des sections de policiers et des unités de milice, il y avait moins d'opposition là. À l'est se trouvaient les dernières sections du P.S. et les blindés lituriens, supportant le front Nord.

Le CSA assurait aussi la sécurité interne. Pieter et le Comité de coordination (COCO) s'étaient élevés contre toute création d'une force fédérale, de peur que cela n'aboutisse à une force centralisée.

Aussi, pour l'instant, les forces de sécurité de la ville se composaient de trois sections socialiste et d'une trotskyste. La 429<sup>e</sup> section gardait le COCO, Pieter gardait les autres en réserve. Il ne disposait pas d'assez de troupes pour détruire les bandes d'irréguliers qui écumaient les banlieues. Il ne voulait pas risquer ses réserves hors de la ville. Il savait que les partis républicains avaient encore des soutiens. Le décret sur la religion avait créé des remous et des mouvements religieux avaient manifesté. Le cardinal de Triam et toute l'église de Cassande avaient condamné le mouvement révolutionnaire. Même le pape avait crié à l'Antéchrist...

En ce moment précis, ce n'étaient pas ces problèmes, majeurs pourtant, qui inquiétaient Vlemink. Il s'agissait plutôt d'une affaire de sécurité qui menaçait d'éclabousser plusieurs membres du COCO.

Pieter arriva au comité, frais et de bonne humeur. Il salua la garde et entra, souriant à Vlemink, qui esquissa un mince sourire.

- Qu'y a-t-il Vlem, tu as mal dormi?

L'air sérieux de celui-ci ne le quitta pas.

- J'ai quelque chose de grave à t'annoncer.

Pieter se raidit et porta son attention à son adjoint.

- Voilà, nous avons interrogé une escorte de luxe, qui avait les faveurs de plusieurs délégués des partis.

- Bon, quelle histoire encore...

- Nous nous demandions comment elle avait accès à ces personnes. Nous l'avons filé après que son contact ait tenté de prendre rendez-vous avec Kahn-Hotte...

- Rien de moins, ils devaient être sûrs d'eux.

- Oui, ... en effet. La filature a continué avec toutes les filles, et nous avons découvert la femme qui organisait ce réseau.

- Qu'avez-vous découvert sur elle?

Vlemink se tordit, il semblait sous le coup de la torture.

- Elle travaillait pour les services secrets allemands, depuis 2 ans. Elle était à l'œuvre depuis mai, elle avait pour but de recueillir des informations des membres de la coalition, et les salir en même temps.

- Travail classique de renseignement. Vous l'avez arrêtée?

- Non. Nous croyons qu'il n'a pas eu de fuites de renseignement pour le moment, mais il ne faut pas attendre que les aventures sexuelles des délégués se retrouvent dans le Bild.

- Bon, nous verrons si jamais il y a publication, et vous comptez l'arrêter quand?

Vlemink hésita, inspira, puis dit:

- C'est un problème.

- Pourquoi?

- Il s'agit de Julie Peete, ancienne cadre de la Banque de Triam et, à l'heure actuelle, votre compagne.

Pieter encaissa le choc, devint blanc et dut s'asseoir. Dans son esprit fiévreux, il se dit que, finalement, elle n'avait repris avec lui que par intérêt, pour se venger. Vlemink, contrit de lui avoir appris la nouvelle, restait là, désolé.

- Que... quelle mesures avez-vous pris?, dit Pieter en serrant les dents.

- Elle est sous surveillance. Nous avons eu la confirmation de nos informations, ce matin, une équipe de sécurité a occupé les abords de votre maison pour éviter une fuite possible. Nous avons arrêté les autres filles hier.

- Ensuite...

- Le COCO est au courant, les membres te donnent carte blanche pour régler la situation.

Pieter se tenait la tête entre les mains, la secouant de gauche à droite en signe d'incrédulité. Il se décida après de longues minutes silencieuses.

- Appelle-moi l'unité d'intervention de la section trotskyste. Elle a peut-être une arme ou autre chose.

Vlemink descendit sur le champ, Pieter le suivit, la mort dans l'âme.

Ils montèrent dans le véhicule de commandement de la section, suivi par le transport de troupe blindé emmenant les gardes. Ils arrêtaient à bonne distance de la maison de la maison de Pieter. Il réunit les gardes pour les briefer:

- Je vais entrer seul, si tout va bien, dans cinq minutes, vous me suivez.

Il dit au chef de section:

- Gardez le tireur d'élite sur elle.

Les gardes chargèrent leurs armes et quittèrent pour prendre position, rejoignant l'équipe qui assurait la surveillance. Pieter s'en allait aussi, mais Vlemink l'arrêta:

- Prends ça, en lui tendant un petit automatique. Pieter lui dit.

- Je ne porte jamais d'arme, tu le sais.

Vlemink lui attrapa le bras et le retint.

- Ne sois pas idiot. Une des filles avait un couteau et un des gardes a failli avoir un doigt en moins. On ne peut pas te perdre comme ça.

Pieter le prit avec dédain et le fourra dans sa poche. Il reprit sa démarche nonchalante vers sa maison.

Les hommes étaient invisibles, il se rassura. Il monta les marches de la petite maison qu'il avait quitté le matin en pensant y laissé quelqu'un qu'il aimait. Il y retournait pour l'arrêter.

Elle fut surprise de la voir, mais il n'avait pas d'heures fixes. Elle le salua gaiement en s'avançant pour l'embrasser.

- Chéri, que fais-tu ici?

Il ne pouvait que penser que sa beauté l'avait trompé, utilisé, trahi. Pourtant, elle l'avait déjà fait sans remords. Il tenta de parler le plus naturellement possible.

- Tu n'as pas... fit-il d'une voix éraillée, vu un document vert? Je ne le trouve pas au bureau.

Elle se tourna pour chercher, ses mèches voletant. Il ne pouvait pas y croire...

- Où l'as-tu laissé?

- Je ne sais pas.

Elle alla dans la chambre. Il ne savait plus quoi faire. Les gardes allaient bientôt entrer.

- Julie!, cria-il rudement.

- Qu'y a-t-il chéri?

Il la regardait avec un air dur désormais.

- On m'a rapporté des calomnies à ton sujet.

Elle se retourna d'un coup, tout son corps en alerte, les yeux plissés par la concentration.

- Tu ne les crois pas, j'espère?

- Je veux avoir ta version des faits.

- Et ces faits?

- Il paraît que tu agrémentais la vie des délégués, que tu les commettais avec des escortes, que tu glanais des renseignements.

- Mais ce sont des inventions, mon chéri!

Au même moment, elle vit les gardes armés à travers la fenêtre.

- Ma version tu parles, salopard! Tu as amené tes gorilles!

Elle se précipita sur un meuble, Pieter resta figé. Elle en sortit un pistolet.

- Enfant de pute, salaud, tu as pourri ma vie, tu as pourri mon corps, tu m'as baisé pendant que je rêvais de te les couper. Oui, j'ai fait mettre tes petits amis vertueux par les putes, j'ai aussi couché avec certains, pour que la copine du délégué soit prise par tout le monde. Je m'étais jurée que tu me le paierais. Crève, salaud!

Elle pointa l'arme à deux mains. Au même instant, les gardes défonçaient la porte et les fenêtres. Ils virent Pieter, les bras ballants, le regard vide, une fille à moitié nue pointant une arme sur lui. Elle n'eut le temps que de tirer au jugé une balle que quatre décharges de G41 l'envoyaient frapper contre le mur. La balle frappa Pieter dans le bras qui ne broncha pas. Il resta là, détaillant lentement le corps de la femme, puis son bras.

Vlemink entra en vitesse, puis il respira. Il alla près du corps de la jeune femme, puis regarda Pieter en hochant la tête, tout en maudissant la bêtise des humains.

\*

Villy faisait route avec les membres de la 12<sup>e</sup> section du mouvement universitaire. C'était l'une des deux sections d'étudiants qui s'étaient formées en mai lors de l'insurrection et de l'attaque contre le gouvernement. Maintenant, elle se trouvait à une quarantaine de kilomètres du front Nord, vers la Liturie. Les derniers jours, l'avance avait été rapide car des sections avaient été montées dans les autres grandes villes du Nord. Ces villes ne comptaient pas de garnisons importantes. Les troupes coalisées avaient donc pu avancer rapidement, se reposer, profiter de l'approvisionnement d'une ville. Mais un peu plus loin, les troupes républicaines se regroupaient.

Au début août, une forte offensive avait été lancée sur la ville de Lexauli, où François et la 12<sup>e</sup> section venaient d'arriver. Axe routier menant vers la Liturie, ils étaient tout près du front.

Les socialistes, qui formaient une partie du front arboraient leurs nouveaux uniformes. Ils avaient été fournis par commande auprès de marchands qui hésitaient grandement devant la Coalition. Mais celle-ci n'avait rien exigé, changeant de compagnie quand l'engagement semblait douteux. Les commerçants voulaient seulement produire sans contrainte, sans contrôle de l'état. La Coalition de son côté ne visait pas la richesse et les biens matériels. Elle ne permettrait pas l'exploitation des travailleurs, mais jamais elle ne nationaliserait. Les préceptes léninistes avaient fait leur temps. L'action de la Coalition serait plutôt de juguler le vampirisme des compagnies et des multinationales. « Le vrai problème, disait un des étudiants à François, ce n'est pas tant le capitalisme que l'ère industrielle. L'égoïsme existera toujours, de même que la recherche de richesse. C'est ce qui pousse l'exploitation. Mais nous pouvons lui casser les reins, si ces salopards de capitalistes exagèrent. »

François mangeait dans sa gamelle le repas peu appétissant. Les étudiants l'avaient rapidement adopté, car il aimait dissenter. Cela changeait de la vie de soldat qu'ils trouvaient dure, loin de la ville et de ses douceurs.

- Dis-moi François, comment feras-tu pour passer à travers les lignes des Républicains?

- Je ne sais pas encore, dit-il en prenant un bouchée de pain sec pour finir son maigre potage.

Les véhicules de la section s'étaient arrêtés dans un boisé près d'une clairière afin que les cuisiniers exécutent leur sombre besogne. Le chef de section passait parfois, on le voyait peu, il se rendait souvent au groupe de commandement du Front. Il était un étudiant en philosophie qui passait pour être brillant stratège et soldat. François ne l'aimait pas, il le trouvait trop autoritaire, il menait durement ses troupes. Un village avait pris au pas de course la semaine précédente, plusieurs véhicules étant en panne. Un support des blindés avait été nécessaire, mais l'arrivée rapide de l'infanterie avait surpris les militaires républicains. François conservait des notes, il pourrait écrire plus tard, des mémoires...

Les combats étaient souvent inégaux, l'aviation effectuait parfois des sorties désastreuses pour les coalisés. Ceux-ci se remettaient tant bien que mal et repartaient à l'assaut du prochain objectif.

Un adjoint de section avait dit à François:

- Demain, nous devrions rencontrer de l'opposition. Vous pourrez tenter de passer à travers mais ne vous faites pas prendre. Ils fusillent à tort et à travers. Leur machine a eu la tête coupée, les officiers qui restent sont de calibre divers, ce qui est bon par moment, mauvais en d'autres.

De bonne heure le matin suivant, la section se prépara au départ. Les véhicules de transport grondaient et plus loin, on entendait un bruit de chenille. Une rivière devait être franchie. C'est là que le commandement du Front s'attendait à voir l'ennemi retranché. Les fantassins montèrent sur les véhicules, des chenillettes prises à l'ennemi.

Un roulement d'artillerie et le feu des blindés annonça le mouvement vers l'autre berge. On ne pouvait rien voir sous le nuage de poussière soulevé par les obus. Même le soleil était caché sous le ciel bas, temps gris et maussade.

Après une demi-heure de pilonnage, les véhicules amphibies foncèrent dans l'eau. Il n'y eut pas de réplique. Mais rendus au milieu de la rivière, des tirs provenant d'armes lourdes visèrent les assaillants.

Les coalisés purent quand même prendre pied. François était à bord d'un des véhicules. Les étudiants avaient peur, ils n'avaient pas autant d'expérience que les sections socialistes.

Les portes s'ouvrirent, les étudiants se jetaient dehors, serrant leur arme. François les suivit. Eux continuaient vers l'avant, lui se jeta dans un trou d'obus. Il y avait un vacarme effroyable, des crépitements de mitrailleuses, des explosions et des cris de douleur. Il se leva quand même pour suivre les autres.

Tout en courant, il sauta par-dessus des tranchées qui avaient été nettoyées. Plus loin, tout était brouillard et confusion. Il entendait crier, il courut et vit des formes dans la brume causée par l'humidité ambiante. Il sentit des balles siffler à ses oreilles, un forme vague tenta de l'assaillir, il se recroquevilla, la forme disparut. François se releva et courut à toute vitesse, sans se retourner, jusque dans les bois. À bout de souffle, il se jeta par terre. Il continua en alternance de cette façon pendant plusieurs, laissant le champ de bataille derrière lui.

Il se retrouva de nouveau devant un boisé, sur une colline, une grande clairière était visible, puis ensuite il vit une petite ville. Dans la clairière, il vit des chars frappés aux armes de la République. « Je suis passé », pensa-t-il, soulagé et apeuré en même temps.

Marchant encore en évitant les chars, il entendait des oiseaux chanter, le soleil se montrait. On devinait un changement de paysage, de climat. C'était la Liturie

qui approchait, pays de rêve chauffé par le soleil. Il n'y avait jamais été mais il avait vu des photos des paysages les plus magnifiques qu'il ait jamais vus.

Avançant, il mangea un peu en chemin, le long de la forêt qui bordait une route. Il ressentait une impression de liberté, enfin éloigné des combats. Il s'était débarrassé de la tenue de combat. Il pourrait plus facilement passer pour un Liturien, il était peu probable que des lituriens soient dans ces unités de combat républicaines.

Il marcha ainsi jusqu'à la fin de l'après-midi, sous un ciel clair. Il était en campagne et il approchait des frontières de la Liture, du moins, il le croyait. À ce moment, il entendit le bruit d'un véhicule. Il se cacha et l'observa.

C'était un petit camion. François sorti du bois et agita les mains. L'autre arrêta.

- Mais, qu'est-ce que tu fais là, homme?

François s'approcha du conducteur.

- Je me suis perdu, je cherchais la frontière liturienne.

- Ay, il n'y a pas de frontière, du moins pour l'instant.

- Je veux aller à Lausé, dit François.

Le chauffeur était un peu soupçonneux.

- Ay, je viens de Vleck, j'avais des commandes à livrer, mais avec les autres qui se rapprochent, ça va pétarader.

- Vous êtes au courant de ce qui se passe à Triam?

- Ay, ce n'est plus que Triamme, dit-il en allongeant la syllabe, qui se bat. Dans toutes les ville, les révoltés se battent. Nous, nous ne savons pas pour qui prendre. Tu viens de là, toi, avec ton accent de France?

François acquiesça.

- Alors, dans ce cas, monte mon garçon, j'avais un peu peur.

François monta dans le vieux fourgon empli de boîtes.

- Je suis pâtissier, j'ai des commandes dans toutes les villes autour.

- C'est calme en Liturie.

- Oh oui, depuis qu'ils ont massacré les représentants à Lausé, tout est comme avant, dit-il, la main gesticulante mimant ses mots. Le mouvement sommeille, ils n'ont pas eu le temps d'arrêter tous les patriotes. Une autre révolte couve, surtout depuis que les autres s'amènent.

- Les coalisés?

- Ay, c'est ça, les cons-enlisés. Nous avons peur de perdre ce que nous n'avons jamais eu, notre État, si ces connards aux grandes idées arrivent ici.

François regarda la route, le soir arrivait, il sentait les odeurs de la nuit, il s'endormit, bercé par le roulis du camion.

\*

Ulric avait été nommé délégué communiste au comité économique. Au début de l'insurrection, il avait joint une section de combat et s'était battu un temps au Front Nord. La crise d'août au parti l'avait forcé à revenir, car un vide s'était créé à tous les niveaux.

On tentait de combler les comités et de nommer les délégués de façon plus formelle. Il y avait une critique de la part des partis contre la forte structure fédérale qui avait tendance à s'installer. Le rôle de cette structure n'étant pas très bien défini, ni la provenance de ses membres, on avait tout de même décidé de nommer les délégués fédéraux aux comités, ils ne venaient pas des partis.

Au début septembre, la formation des différents comités allait bon train, et des délégués fédéraux avaient été chargés, à l'instar du comité politique, de superviser la nomination des différents délégués des partis à ces comités.

Mais les combats et les urgences avaient laissés plusieurs délégués avec les pleins pouvoirs de fait tout l'été, c'était cette lacune que les nominations telles que celle d'Ulric venaient corriger.

Le comité politique n'avait pas encore statué sur le droit des trotskystes de siéger aux comités. Seul le CSA avait accepté la situation de fait, ces sections se battaient sur le terrain et on avait accepté officieusement leur délégué afin d'assurer la défense de la Coalition.

Ulric savait fort bien que la position communiste était critiquée et qu'il aurait maille à partir avec les autres délégués. Mais l'essence même du léninisme était dénaturée, l'État et la possession des moyens de production n'étaient pas dans les objectifs de la Coalition.

Aujourd'hui, le comité économique rencontrait les chambres de commerce et les dirigeants des grandes entreprises. Il y avait 5 délégués au comité. Le délégué fédéral était économiste, mais ne s'occupait pas de politique. Le Vert était un écologiste pur, ancien professeur de droit financier, celui du P.S.(D.) une comptable ténébreuse et maussade. Finalement, celui du P.S.(G.) était, sans surprise, Stéphane Morin, ancien de l'AEDIE. Ils se retrouvaient, presque en des camps opposés, dans ce comité crucial.

- Salut, Stef!

- Salut, Ulric, ça fait presque quatre mois.

- Oui, j'étais sur le Front Nord.

- J'ai entendu que ça bardait là-bas?

- Oui, mais nous progressons.

- On parlait d'armes nucléaires tactiques, tu crois qu'ils oseraient?

- Avec un général assez fou seulement, je ne pense pas. Ils en ont peur aussi. Surtout que l'Europe unie ne permettrait pas une guerre nucléaire sur ce continent. Je pense que c'est notre meilleure garantie.

Stéphane montra les gens des milieux d'affaires.

- Je n'aurais jamais cru que nous nous mêlerions avec eux.

- Nous avons besoin d'eux. Sans eux, c'est le chômage, la famine. Il suffit d'exploiter leur talent sans leur laisser la pouvoir d'exploiter.

- Tu crois ça possible? Ils ne voudront pas produire dans un monde comme le nôtre.

- Nous verrons.

Les délégués prirent place. Une forte garde avait été affectée à la sécurité, on craignait des infiltrations, on avait fouillé les gens d'affaires.

Ceux-ci avaient été abasourdis par la Révolution. Il y avait derrière tout le discours des nouveaux dirigeants un relent de marxisme que ne pouvait supporter les banquiers et les bourgeois. Ils voyaient dans la Coalition un gouvernement socialiste autoritaire. Ils ne s'attendaient donc à rien de positif de la part du comité. Ils en voulaient à la Coalition qui avait décrété que la dette était annulée, intérêt et capital. La Bourse avait été fermée, la monnaie ne valait presque plus rien. Ils attendaient.

Le délégué fédéral ouvrit la rencontre:

- Nous vous avons conviés, mesdames et messieurs, à cette réunion pour vous informer de la situation. Nous sommes les représentants de la Coalition, des délégués nommés par les partis la formant. Ceci est le comité économique qui a la charge de superviser toutes les composantes de ce domaine. Les banques, la Bourse, la monnaie, les finances, l'économie en général. Nous voulons vous aviser des décisions prises par les autres comités et qui vous concernent.

Un malaise courait dans la salle, la plupart des personnes présentes avaient été ruinées par la Révolution et elles lui vouaient une haine féroce.

- Bande de salopards, vous allez entraîner le pays vers sa ruine!

Les gardes étaient nerveux.

- Monsieur, répondit le délégué vert, c'est le système capitaliste lui-même qui s'est détruit. Nous ne sommes pas tous marxistes mais nous ne défendons pas le capitalisme.

L'homme en furie continua à injurier les délégués. D'autres s'agitaient. Le chef de la sécurité envoya les gardes.

- Faites-les sortir!

La salle menaçait de se soulever, les gardes attrapèrent l'agitateur et le sortirent avant qu'autre chose ait pu arriver.

- Je vous rappelle que vous avez été invités ici et que vous êtes venus de votre plein gré. Nous ne vous avons pas insultés et les revers de la révolution ne sont pas dus qu'à notre action.

- Que va-t-il arriver?, demanda une femme au visage défait et inquiet.

- Nous avons quelques lignes directrices. Il est sûr que nous ne nous engagerons pas dans un système capitaliste. Cependant, la Coalition ne s'étatisera pas et ne

se rendra pas maître des moyens de production. Si vous préférez, pour la première fois dans l'humanité, l'économie sera libre de toute contrainte, le vrai libéralisme sera réalisé. L'État est détruit. Il n'y aura plus d'impôts, de taxes, de subventions ou d'entreprises d'État. Les entreprises pourront se faire ou se défaire, concurrencer, embaucher, vivre sans l'aide ou la législation. Il y aura cependant des normes de travail minimales. De plus, les profits éhontés du capitalisme ne seront plus. Le comité économique veillera à ce que les entreprises partagent avec les employés une partie des profits au-delà une certaine limite. Cette motion a été adoptée par quatre voix contre une, celle du P.C., ajouta le délégué fédéral.

- En effet, dit Ulric, nous rejetons cette vision anarchique de la société sans État et sans contrôle. Nous cependant avons supporté cette autre mesure qui interdit la Bourse, les banques, les compagnies de finances et autres parasites capitalistes.

- Avec quelle monnaie votre système va-t-il fonctionner?

- Nous n'émettrons pas de monnaie. À vous, système libéral d'émettre selon vos besoins. Les finance ne sont plus l'apanage de la Coalition qui ne fera que contrôler son cours, vérifiera ces monnaies pour le bienfait de la population.

- C'est assez étonnant, je ne sais pas si cela peut fonctionner.

- Le futur le dira, dit le délégué en fermant la réunion.

\*

À la croisée des chemins, au milieu de sa vie, la déception le ravageant, Pieter était assis sur une chaise, il se reposait depuis quelques semaines. Les délégués du CSA avaient été nommés et il pouvait prendre ses distances, réfléchir un peu. Sa blessure n'était pas grave, c'est son cœur qui le terrassait.

« Comment peut-on vivre dans ce chaos? Je n'avais pas d'idée à quel point je pouvais l'aimer. Les grandes idées sont nobles, mais sans amour, elles paraissent fades. »

Il s'était débarrassé de la coquette maison où il sentait naguère si bien. Il avait pris une autre demeure, dans un autre quartier, loin de ses yeux d'azur qui ne s'éclaireraient plus pour lui. Il avait beau se dire qu'elle ne l'aimait pas, elle avait

trop bien joué pour qu'il l'oubliât ainsi. Il avait été foudroyé quand les gardes l'avaient abattue. Il le voyait, l'amour, les sentiments sont les fortifiants d'une vie. Il n'avait vécu sa vie que pour la préparation et la réalisation de la Révolution. Maintenant, il se sentait singulièrement vidé, il n'avait plus d'énergie. Les mois d'été qu'il avait passé avec Julie comptaient parmi les plus beaux de sa vie. Il n'avait pas été seul, il avait pu lui parler, la toucher, l'aimer. Sa vie était complète. Mais c'était loin d'être réciproque.

Il voyait la révolution s'implanter, elle devenait plus pragmatique, son rôle allait diminuer, mais il craignait d'autres revers.

Il avait décidé de retourner au bureau du CSA plutôt que de ruminer sur son sort. Les gardes trotskystes le saluèrent.

- Bonjour délégué, heureux de vous revoir!

Il monta quatre à quatre les marches. Il vit les bureau des nouveaux délégués, Vlemink était assis près du sien.

- Ça va bien, Pieter?

- Oui, physiquement, je suis très bien, pour le reste...

Il secoua sa main devant son visage et entraîna son ami vers le couloir.

- Présente-moi à ces chers délégués.

- À vrai dire, il n'y a que le délégué vert et il semble perdu dans ce monde. ON l'aurait parachuté là pour lui nuire, que ça ne m'étonnerait pas. Et il y a cette jeune femme qui est venue pour te voir plusieurs fois.

Pieter était perplexe.

- Une actrice?

- Ah! Je l'avais oubliée, celle-là, ça peut attendre, je n'ai pas la tête à la discussion.

- C'est que, commença timidement Vlemink, elle est dans la salle d'attente.

Pieter réfléchit un instant.

- Bon, je vais régler ça. Pas de temps à perdre en ce moment.

La jeune comédienne avait attendu le samedi prévu, mais il n'était pas venu. Elle avait localisé le siège du CSA et s'y était présentée. On lui dit que Pieter avait été blessé. Elle avait demandé des explications, on lui avait parlé d'une agression, sans plus. Elle était revenue souvent, son plan de vengeance se muant peu à peu en compassion et en curiosité envers cet homme étrange qu'elle n'avait que quelques instants.

Aujourd'hui, il était là. Il arriva à la salle d'attente, grand, maigre, les joues creuses et le regard vitreux, fatigué par les mois de combats et cette mort tragique.

Pieter se demandait ce qui lui avait pris. Sa affection était tellement à sens unique. Berçait-il une illusion que l'amour allait naître de cette union tordue? C'était une chimère. Il la trouvait belle, sensuelle, il avait donné sans compter, sans voir la réalité.

L'emprise sexuelle de Julie avait joué. Elle était aguichante, coquette, sensuelle, excessive. Elle l'avait séduit, joué, trahi et utilisé. Que pensait-il? Elle aurait pu le tuer, oui, il le croyait.

Et pourquoi avait-il accepté de rencontrer cette jeune actrice? Si il avait été tellement en amour, à quel jeu jouait-il?

Son ardeur à éconduire la jeune femme diminua quand elle se montra à lui, elle avait un visage doux, un nez fin, ses mains étaient gantées, ses yeux brillèrent quand elle le vit. Il dit:

- Vous m'attendiez, madame ?

Elle se leva pour lui serrer la main:

- Pardonnez mon insistance, vous ne vous êtes pas présenté à notre rendez-vous, et on m'a appris votre accident...

Elle avait dit accident, il apprécia cela.

- ... je me souciais de votre santé. Je suis passée...

Vlemink murmura à Pieter «Plusieurs fois», il ne broncha pas.

- ... pour m'enquérir de votre état.

Il l'observa sommairement, elle portait un collant moulant sous une jupe noire, et un grand chandail. Il lui dit:

- Je suis touché par tant de sollicitude, je peux vous assurer que je me suis très bien remis. Je suis revenu aujourd'hui, et j'ai malheureusement beaucoup de travail à reprendre, je ne pourrais pas discuter avec vous. Je vous raccompagne? Ceci dit sur un ton qui ne souffrirait pas de réplique. Elle parut un peu déçue et se dirigea vers l'entrée. Ils la conduisirent avec courtoisie. Avant de sortir, elle se retourna, osant malgré la présence de Vlemink:

- Pourrons-nous reprendre un autre jour, notre rendez-vous?

Pieter dit poliment:

- Je ne crois pas.

La tristesse envahit son visage. Elle quitta, résignée. Vlemink dit:

- C'est dommage, elle semble une bonne personne.

Pieter le regarda avec humeur:

- Je n'ai pas vraiment envie de jouer à ça. Je flaire encore une machination, je n'ai pas envie de me faire refaire le tour.

Vlemink opina:

- En effet, chat échaudé...

\*

Des rumeurs, les mécontentements, la difficulté des distribution des denrées avaient joué contre la Coalition. Et la population assistait, interloquée, à la Révolution et aux conflits entre les factions. Le niveau de vie baissait, et ce n'était pas ce que le peuple désirait, on ne pouvait lui demander de souffrir pour le bienfait de ses enfants dans le futur. Il était difficile de vivre les privations.

Une foule mécontente s'était rassemblée. On soupçonnait le Parti Démocrate-chrétien d'avoir organisé cette marche, officieusement. Les dirigeants des anciens partis républicains n'avaient pas été arrêtés, le Parti nationaliste et le Parti libéral aussi se réorganisaient et critiquaient la Coalition, dans les journaux, dans certains lieux de réunion.

La marche débuta lentement, mais à la fin, il y avait un grand nombre de participants. Elle finit sur le boulevard des Sables, symbole de l'ancien pouvoir représentatif.

Le siège du CSA fut avisé en fin de soirée qu'il commençait à y avoir du grabuge. Pieter pensa « il est temps de sortir la réserve. »

Les autres délégués avaient quitté, il décida d'envoyer les 101<sup>e</sup> et 82<sup>e</sup> sections du parti socialiste sur les lieux. Il quitta dans un véhicule blindé.

La foule haineuse assiégeait un grand marché d'alimentation d'une rue huppée. Les chefs de section avaient rejoint Pieter.

- Il semble qu'il utilisent nos méthodes, dit l'un d'eux.

La foule continuait d'avancer. Certains invectivaient les gardes socialistes qui s'alignaient, bouclier en main.

À ce moment, un mouvement se fit et une bande armée fit irruption là où les gardes n'étaient pas encore déployés, et se mirent à tirer tout azimut.

- La 100<sup>e</sup>, cria Pieter, ce ne sont pas nos troupes?

- Non, délégué.

- Il faut les neutraliser avant un carnage.

Les irréguliers tiraient dans la foule, il était compliqué pour les gardes de réagir, la panique s'était emparée de la foule qui courait dans tous les sens. Ils quittèrent aussi rapidement qu'ils étaient arrivés, les gardes à leurs trousseaux.

Pieter baissa les bras, impuissant devant une nouvelle tragédie.

\*

Il se sentit secoué, François se réveilla.

- Quoi?, fit-il d'une voix endormie.

- Ay, répondit le chauffeur, nous arrivons à Lausé. L'autoroute avait été réparée tant bien que mal après l'intervention de l'armée. Il y avait encore des blindés aux points stratégiques, mais la majorité avait regagné les casernes.

- Une aube magnifique, fit François.
- Nous avons roulé toute la nuit. J'ai dormi un peu tout à l'heure, mais je voulais arriver pour la livraison du matin.
- C'est vraiment un beau pays, s'extasia François.
- Oui, tous les étrangers qui y viennent veulent s'y établir
- Magnifique.

Le soleil se reflétait dans la rivière qui baignait Lausé. De grands arbres majestueux se dressaient, abreuvés par le courant. Leurs lourdes branches étendaient leurs rameaux comme autant de caresses bruissantes sous le souffle du vent. La ville était verte, de longues avenues sinueuses se tortillaient les petites maisons centenaires. Le pâtissier avait quitté l'autoroute et roulait dans un quartier touristique.

- Quand j'étais jeune, mon père était commis-voyageur, nous le suivions dans ses périples. J'ai vu Lausé la Belle pour la première fois à huit ans, je m'en souviens très bien. Quand j'ai vu la cathédrale, je n'ai pu m'empêcher de me sentir plus près de Dieu.

Cahotant sur la mauvaise route, le pâtissier racontait sa vie et ses pleurs à François qui se sentait étrangement remué par tant de ferveur, ému par la description, là, un moment historique, là, l'endroit où sa mère achetait le pain. La ville endormie prenait vie sous le verbe magique du grassouillet bonhomme.

- Dans les années cinquante, prospères s'il en fut, il y avait de grands marchés. Les paysans venaient y vendre leurs récoltes...

Là, l'hôtel où il demeura lors d'un précédent voyage, ses démêlés avec les voyous de la basse ville, scènes de cette paranoïa urbaine qui s'était installée après-guerre sur cette Europe américanisée.

- Je suis triste de voir Lausé sous les bottes des fascistes. Triste aussi des voir les quartiers qui ont été détruits ou brûlés lors des combats, cette jeunesse qui se battait à mains nues contre les chars.

- La Coalition ne se bat plus à mains nues, dit François, à demi hypnotisé par les grands chênes ondoyant sous la brise légère.

- L'été s'achève, grogna le petit homme. Lausé est tout aussi belle, l'automne. On sent un souffle, un parfum de froid que vous ne trouverez nulle part ailleurs. Cette ville est envoûtante, et ses femmes...

il roula des yeux et exagéra multiples mimiques entendues. Ils débouchèrent sur une petite avenue étroite, près des escaliers et des poubelles.

- Voilà, je suis rendu. Si tu m'aides à descendre ma livraison, je t'aiderai à trouver un gîte, mais avant, tu goûteras au meilleur espresso du pays.

Les jeunes aide-cuisiniers ouvraient les portes arrière du restaurant qui devait accueillir les feuilletés et les tartes du bonhomme.

- Les restaurateurs sont contents que les nationalistes aient été écrasés, pas par méchanceté, mais les gens ne vont pas au restaurant quand on se bat dans la rue. Le commerce aime bien la tranquillité qui cultive la prospérité. C'est pour ça que les bourgeois ont toujours été un brin conservateurs.

- Et toi, Vandez, tu ne veux pas la prospérité?

- Ay, la vie va et vient. J'ai toujours mené un vie un peu bohème. Mes enfants sont partis en 69 pour le Népal. Un est mort en prison en Birmanie, l'autre est en taule. Ma femme est morte il y a deux ans, il ne me reste que mes tartes et Lausé où je peux admirer la vie grouillante et pleine d'histoires. Je ne vis plus que pour elle et sa liberté des bottes des envahisseurs. Toi, tu ne peux pas comprendre, tu n'as pas connu l'occupation. Tes parent l'ont connue sûrement là-bas, en France, mais toi, tu n'as pas vu le drapeau de l'envahisseur flotter sur ta capitale chérie. Mon souhait le plus cher est de voir le drapeau liturien flotter un jour sur le mât de l'hôtel de ville. Après ça, je pourrai mourir en paix. Ay!

François observait le vieillard noble et fier. Sa chevelure était blanche et resplendissante. Son visage était bronzé et en pleine forme.

Il aida les hommes et ils purent bientôt repartir, non sans avoir goûté au vin du propriétaire qui désespérait de voir arriver ses précieuses pâtisseries.

Empruntant un dédale de rues qu'il connaissait sur le bout de ses doigts, Vandez se dirigea vers ses autres livraisons. « Trois autres, dit-il à François, ensuite, je te conduirai à une petite auberge. Je la fournis également pour certaines occasions. »

L'homme chantonnait, heureux de vivre. « C'est une cousine germaine qui tient cette auberge. Elle non plus n'a pas fait de profits cet été. Que veux-tu, on ne fait pas de libération nationale sans casser d'œufs. »

C'était un petit immeuble, encaissé entre 2 blocs, avec une petite terrasse, des habitués attablés, même en cette heure matinale. Une petite dame sèche les accueillit. « Ah, c'est toi, Mère de Dieu, Vandez le héros de Mai! »

L'interpellé se tourna vers François. « Elle m'appelle comme ça depuis que j'ai caché dans ma camionnette des rescapés de mai. Je les emmené hors de la ville, personne ne m'a inquiété, je suis si pacifique! »

Il accompagna ses paroles d'une moue appropriée

« St-Jean t'entende, vieux fou, tu vas tous nous faire perdre la raison, toi et tes copains! »

François s'amusait bien de la dispute familiale. Il observa l'intérieur de la petite auberge et vit un jardin intérieur. Une enfant lisait, la tête doucement posée sur sa main, un livre.

Dans cette lumière du matin, un peu fraîche et brumeuse, la petite reposait sagement sa tête, ses cheveux lisses retenus par une épingle. Sa robe couverte de jolies fleurs et de petits pois. François s'approcha:

- Bonjour!

Elle leva des yeux effrayés. Elle ne répondit pas, elle se leva et partit en courant. Michelle, l'aubergiste lui dit:

- Ne t'en fais pas, monsieur, ses parents ont été tués par les soldats et , depuis, elle ne parle plus. Triste affaire, en vérité...

\*

### *Réunion du CSA*

- Un vrai désastre. Deux groupes d'armées de l'Armée républicaine ont réussi à se coordonner et ont écrasé le Front Sud, expliquait Aria, délégué P.S.(G.), aussi membre de la C.S.U. Nos sections n'étaient pas bien équipées. Il y a près de dix mille morts et blessés, prisonniers ou en déroute. La totalité du Front.

- Allons-nous cesser notre avance sur les Front Nord et Ouest?, demanda Velsky, le délégué P.S.(D.).

- Nous ne pouvons pas arrêter l'avance des sections vertes. Elles ont presque atteint les frontières de la Cassande. De plus, continua-t-il de son ton nasillard, la majeure partie de nos vivres proviennent de ce front. Ce serait créer la famine dans toutes les régions que nous avons prises, dit le délégué vert, Baum.

- Si la bataille est terminée à l'Ouest, ne pourrions nous pas transférer les section vertes au sud?, dit le délégué communiste Berger.

- Nous ne pouvons pas, nos sections sont épuisées. De plus, elles forment notre assurance contre une invasion américaine, répliqua Baum.

- Et le Front Est, demanda à nouveau le délégué Berger.

- Il est là pour appuyer le Front Nord, qui est notre objectif principal, répondit Aria.

- C'est justement cela qui est en jeu, dit Velsky, il faut stopper l'avance vers la Liturie.

- Ce serait, dit Pieter qui était resté jusque-là silencieux, la pire erreur politique que nous pourrions faire. Nous ne sommes plus qu'à cinquante kilomètres des frontières lituriennes. Si nous ne parvenons pas à libérer la Liturie, elle restera une dictature militaire, ou deviendra un État-Nation belliqueux. Nous devons y arriver cette année.

- Tes vues sont très louables, camarade, dit Berger, mais elles mettent en danger l'existence même de la Coalition. Je suis cependant d'accord pour laisser les troupes communistes vers la Liturie et j'en répondrai devant mon parti.

Ils étaient donc deux. Aria avait vu ses amis écrasés au sud, mais elle savait que le front principal se situait en Liturie.

- Je suis, elle marqua une pause, très consciente de la Liturie. Nous sommes à négocier l'entrée du Front Liturien à la Coalition, nous devons apporter des preuves de notre volonté à les aider. Je vote donc pour le maintien des troupes socialistes du Front Nord.

Tous regardèrent Louxen, le délégué trotskyste, un ex-militaire sorti diplômé de Polytechnique. « Je m'abstiendrai pour le vote car les troupes de la Ligue sont soumises à ma décision, J'aurai une proposition à soumettre plus tard.»

Baum dit:

- Je suis pour le retrait des troupes du Front Est, mais étant en minorité, je m'incline.

Seul Velsky n'avait pas voté.

- Nous avons décidé que si la C.S.A. nous permettait la formation de sections de combats sans tutelle, ces sections pourraient combler le Front Sud.

Pieter regarda Louxen.

- Cela rejoint ma proposition, je propose de diriger les sections trotskyste interdites de combat depuis la scission vers le Front Sud.

Le communiste s'indigna.

- Nous allons laisser la défense du front le plus mal en point à des traîtres et des transfuges?

Les deux hommes visés se levèrent d'un bond, Pieter leva la main:

- Camarades, je suis sûr que la parole du délégué dépassait sa pensée, nous sommes tous anxieux du sort de la Coalition, et il n'y a aucun traître ici.

Ils se détendirent un peu. Pieter continua:

- La structure fédérale approuve la nouvelle formation du Front Sud, les sections du P.S.(D.), de la Ligue de même que les sections de la C.S.U. qui étaient en réserve dans la vallée de l'Oisse.

La réunion se termina. Pieter devrait rendre compte sous peu des débats au comité politique, de concert avec les autres délégués fédéraux de tous les comités. Mais pour le moment, il était fatigué et désirait entrer chez lui. Il prit une navette d'escorte. La nuit, les pillards rodaient, et depuis la manifestation, il y avait eu des attentats contre des délégués. La navette le laissa au coin de la rue de sa maison. Il marcha vers elle. Une fois devant la porte, il entendit des pas et il sortit son pistolet.

- Qui va là?

La silhouette s'arrêta.

- Je m'excuse, c'est moi, Anna.

Il respira en rangeant son arme.

- Étrange, tout de même, comment as-tu eu mon adresse? C'est dangereux le soir en plus.

Elle bafouilla.

- Vlemink me l'a donnée.

- Ah, celui-là, toujours à se mêler de tout.

Il la fixa

- Que veux-tu, vraiment?, demanda-t-il, amer. Tu as besoin d'une faveur, tu as un ami emprisonné?

- Non.

Elle était confuse, elle se sentait ridicule. A leur première rencontre, elle voulait s'offrir à lui en échange de la vengeance contre Daniel. Mais elle avait beaucoup réfléchi, elle trouvait cela mal de manipuler ainsi, et sa curiosité envers Pieter s'était transformé en intérêt.

- Je voulais simplement te revoir.

Cela lui avait pris beaucoup d'effort, elle risquait tout, craignant de passer pour une opportuniste. Il soupesait le jeune femme, se demandant ce qu'il devait faire. Il plongea.

- Tu veux un café dans ce cas, on discutera, entre.

Le sang revint au visage d'Anna, elle le suivit.

Pieter ne put s'empêcher de se rappeler Julie, mais après tout, il était libre. Anna le voyant silencieux, demanda:

- Ça va?

Il regarda derrière lui, appuyé contre le mur.

- Oui, je suis fatigué, la journée a été longue.

Il apporta le café au salon sobrement décoré. Elle parla de sa pièce:

- Nous jouons beaucoup, la pièce est un succès. La révolution implique une nouvelle humilité. Les gens ne pensent plus qu'à s'amuser, ils veulent voir un espoir de vie dans l'art, non la complaisance et la mort. Avant, ce n'était que la noirceur et la décadence. C'est tellement épanouissant d'apporter le réconfort aux gens en s'exprimant, en jouant leurs émotions plutôt que sur le superficiel. Je ne jouais pas beaucoup avant, enfin, il y a un bon côté à la Révolution.

Pieter avait été bien heureux de discuter avec elle, avec tous les soucis, les problèmes de sa vie publique et privée, cela avait été une agréable diversion.

Elle le quitta tard dans la nuit, il avait demandé une navette pour elle.

- C'était très agréable de discuter.

- Oui, je suis contente, tu pourras me contacter quand tu voudras, si ça te dis.

- J'ai très peu de temps pour moi, mais je prends l'offre en considération, bonne nuit.

- Bonne nuit!

## Chapitre 9

Werner von Blau était un émigrant allemand, comme son nom l'indiquait. Il était membre du Parti démocrate-chrétien de Cassande. Jeune cadre dynamique travaillant en administration des affaires, il était de la génération qui avait été à la base de la renaissance de la droite, un guerrier de l'émergence. Il avait vu tout ses rêves s'envoler en mai, avec cette stupide et bâtarde révolution.

Depuis, il s'était caché, ne s'affichant pas ouvertement. Désormais, il n'avait plus qu'un but: détruire, de toutes ses forces et par tout les moyens, la Révolution.

Il avait tenté de joindre toutes les sources possibles d'opposition à Triam. Des bandes d'irréguliers, des bandits, des voleurs; ceux issus du crime organisé. Ils ravageaient les différents quartiers, fuyant la 101<sup>e</sup> section qui tentait de maintenir l'ordre.

Werner avait rencontré Daniel lors d'un pillage. Il s'était aventuré et avait demandé à voir leur chef. Les rustres l'avaient dévisagé, le massacrant presque avant que le chef de bande arrive.

C'était le même Daniel qui avait agressé avec ses amis Claudia. Mais avec les rapines et les pillages, il s'était formé autour de lui un aura de méchanceté, il avait cristallisé une haine profonde émanant de tout son être. C'était un être presque banal en apparence, mais frustré, complexé et désordonné qui s'insérait mal dans la société pacifique, mais rayonnait dans l'anarchie. En temps normal, il végétait, ses rôles enlevés, il devint un danger public. Sa bande ne cessait de grossir. Il recrutait tous les exclus, les pauvres, les violents. Il la menait avec sévérité, châtiant avec plaisir ceux qui ne lui obéissaient pas.

Les amis de von Blau lui avaient dit de se méfier de lui, que c'était un fou qui réclamait de la drogue en échange de protection. Il exigeait une nouvelle femme chaque nuit. C'était un monstre, digne des nazis.

Pourtant, Werner était prêt à frayer avec cette canaille si cela lui permettait de détruire la Révolution, il allait le rencontrer. En temps normal, il aurait fait arrêter un tel fou. Mais von Blau ne portait plus ses costumes yuppies et ne conduisait plus sa Mercedes. Il avait tout perdu, surtout sa carrière à laquelle il sacrifiait tout.

Daniel avait toujours un fusil à la main, des cheveux longs, des tatouages sur tout le corps. Il semblait sorti droit d'un mauvais film d'horreur. Il était constamment drogué, sa bande et lui écumaient les HLM qu'ils vidaient à leur gré.

- Alors Werner, tu t'amuses hein?, dit-il à son Méphistophélès.

- Oui, très. Écoute, tu vas faire ce que tu m'avais promis?

Daniel leva les bras au ciel. « Wern, Wern, Wern, baissant le ton à chaque répétition du nom, tu sais que je n'aime pas me faire dire ce que je dois faire. C'est si merveilleux, cria-t-il, d'être libre, voilà la vraie destinée. Je peux tuer, violer, piller sans conséquence, je suis Dieu!»

Werner ne réagit pas, seule une de ses mains s'agitait, signe réprimé de sa nervosité.

- Nous devons continuer notre campagne. J'ai rassemblé des partisans du Parti, nous frapperons ensemble.

Daniel se leva en hurlant:

- Ma campagne! Je ne prends d'ordre de personne!

Les yeux exorbités, il était effrayant, pensa Werner.

Plus tard dans la soirée, il avait rejoint ses amis du Parti.

- Si nous fomotions un soulèvement dans le sud, il paraît que ça va mal pour eux.

- Il faut, dit Werner que nous essayions de rejoindre l'armée républicaine.

- Mais Daniel l'Affreux et sa bande de dégénérés?

- Le plus rapidement nous le remettrons entre les mains de la loi sera le mieux. L'armée nous permettra de rétablir l'ordre et la loi, de châtier ces criminels. Cette racaille ne mérite que la corde.

\*

François peinait à finir le copieux repas préparé par le cuisinier de Michelle.

- La ville est calme, remarqua-t-il.

Plusieurs amis de Michelle étaient attablés avec lui. Vandez était reparti sur ses routes de livraison en Don Quichotte de la crème pâtissière. Un homme dit:

- Il y a des gens qui veulent reprendre la lutte qui s'est arrêtée en mai. Les militaires n'ont pas eu le temps de massacrer tous les révoltés. Ils ont formé des clubs.

- Ah oui, fit François, intéressé. Je suis venu faire un reportage sur un des représentants.

- Lequel?

- Le représentant à l'information, Yves Beaumont.

- C'est le seul qui n'était pas liturien, dit son interlocuteur, déçu.

- C'est un peu pour ça que je m'intéressais à lui. Je veux savoir ce qui l'a poussé à tout lâcher pour venir se joindre à cette révolte. Savez-vous où je pourrais trouver des gens l'ayant connu?

Les gens discutaient. « Peut-être à ce club nationaliste? Mais ils ont beaucoup de jeunes qui pensent que nous devons rejoindre la Coalition...

- Ce n'est pas bien? Vandez non plus n'aime pas la Coalition.

- Je ne sais pas, nous pourrions regretter cette alliance, nos buts sont différents.

- J'aimerais bien assister à ce club.

- Je vais vous indiquer l'endroit, lui dit Michelle en servant le café.

\*

En marchant le long d'une allée où il marchait avec Julie, Pieter se souvenait de sa main qu'il serrait, des mots qu'ils échangeaient, qu'elle soufflait à son oreille, son rire joyeux, tout cela le faisait souffrir.

« Le corps est un objet, pensait-t-il, trop souvent les relations entre les humains sont basées sur le désir. Le corps, un objet, une vision, sécheresse et froideur peuvent côtoyer le paroxysme du désir. N'y avait-il rien de plus beau que la courbe lente du dos, les poignets fin d'une femme?..»

Pieter était vidé, épuisé. Le comité pouvait très bien fonctionner sans lui, il sentait le besoin de s'en éloigner. La proximité du pouvoir le dégoûtait. « Nous devons fonder un non-gouvernement», disait-il au C.S.A. et au comité politique

qui avait remplacé le comité de coordination, le COPOL. De plus en plus, ses vues anarchiques étaient mal vues par les machines bâties pour exercer le pouvoir, les Partis.

Il ne se considérait pas du tout comme un anarchiste, il sentait plutôt un besoin de renouveau, il doutait de la représentation électorale qu'il voulait remplacer par une délégation responsable, mais en tout temps. Cela pourrait se révéler instable, se disait-il toutefois. Ses détracteurs disaient « Le camarade Darois veut précipiter la Cassandre dans le chaos. L'ordre doit régner sinon tout ce que nous avons bâti s'écroulera. »

Pieter pensait, « Nous vivons une ère intégrationniste. Nous devons créer un modèle inspiré des mathématiques, une intégrale politique qui nous amènera au plus près de la limite. La tendance vers cette limite permettra aux forces du progrès de lutter vers la victoire. Comme en science, on sait que la tendance infinie égale la limite, mais les forces en jeu, elles, ne doivent pas le savoir. »

Anna le surpris encore.

- Je t'ai fait peur?

- Un peu, j'étais perdu dans mes pensées.

- Tu pensais à quoi?

- A l'avenir, entre autre. Je pense que l'on en a fini avec la dualité en politique, ou en philosophie. Bon, mauvais, enfer, paradis, gauche, droite. Je sens que mon idéal ne rejoint pas celui des politiciens.

- Tu ne te considères pas comme eux?

- Non, plus comme un penseur, si cela ne fait pas trop prétentieux. Je ne suis pas assez pragmatique pour être politicien.

Elle l'écoutait, attentive, elle était celle dont il avait besoin. Une amie. Mais il se connaissait, il savait qu'en continuant à la voir, il tomberait amoureux. Il les aimait, mais son âme blessée se rebiffait à vivre un autre amour.

- Tu m'avais dit que tu me parlerais de ton avenir..

« Quel calme aujourd'hui, se dit-il, je me sens si bien. Je n'ai pas besoin du Pouvoir. On doit lutter de toutes ses forces, je peux lui prouver qu'il n'est pas tout-puissant, irrésistible. Budapest, Prague, Tien An Mein, Mai 68 n'ont pas réussi, ils étaient des ébauches de pouvoir citoyen, ils ont effrayé le pouvoir, ils

ont secoué ses bases. Mais donner le pouvoir aux révolutionnaires peut être un couteau à deux tranchants. Il faut lutter contre ce désir de puissance par tous les moyens, pour toutes les raisons, sans se questionner, pour que ce soit lui qui se remette en question.»

- Encore perdu dans tes pensées? Tu as toujours l'air si grave!

Il avait envie de la serrer contre lui, mais il résista.

- Ça va bien, les représentations?

- Oui, nous avons beaucoup de public, malgré le climat. Je suis si heureuse. La révolution a vraiment changé ma vie pour le mieux dans tous les domaines.

Il ne saisit pas l'allusion, étant naïf en amour.

- Je suis heureux de t'avoir connue, malgré ce climat.

Elle le regardait

- Je pense souvent à toi.

Il resta muet, un peu surpris par ces mots. Il vivait dans un monde dur, un monde d'idées, des gens mourraient, et lui se complaisait à courtiser les belles. Il regarda son visage fin, ses lèvres.

Il prit délicatement sa main et embrassa doucement la paume ouverte.

- Je suis heureuse avec toi, dit-elle simplement.

Il garda sa main dans la sienne et ils continuèrent à marcher en silence. Le cœur de Pieter martelait sa poitrine, il sentait comme un adolescent, surpris par un regard, hésitant, cherchant une inflexion de la voix ou le tremblement des lèvres. Il sentait le sang monter à sa tête, ému de la gentillesse d'Anna.

Elle aimait sa main, grande et forte. Elle le trouvait beau, comme un Dieu, son Dieu. Elle refusait les débauches sentimentales et physiques, courantes chez les artistes. Elle était entière, vivait intensément les émotions, trop, s'attachant à un homme qui l'ignorait et négligeant un autre qui l'adulait. Elle était une tigresse, elle n'acceptait pas les demi-mesures, elle aimait trop vite et se heurtait à l'indifférence ou l'inconsistance des hommes. Il était beau et elle l'aimait, elle espérait qu'elle ne serait pas blessée.

- Que vas-tu faire? Demanda-t-elle

Il lui sourit:

- Je vais quitter la Coalition à plus ou moins court terme.

- Vraiment?

- Oui, je crois que le pouvoir pourri, peu importe la structure, plus tu restes, plus tu te corromps et te vends. C'est le conformisme et la monotonie qui tuent les révolutions. Je préfère observer que diriger, les luttes internes me hérissent par leur stupidité.

- Tu dis peut-être cela par dépit?

- Peut-être.

\*

Quelque part en Europe, dans un petit hôtel feutré et luxueux, un diplomate américain est accueilli par une délégation d'émigrés cassandais.

- Vous êtes au courant des contrecoups de la révolution en Cassande sur l'économie mondiale et l'influence négative qu'elle exerce sur les pays volatiles de l'Europe unie?

L'américain dit:

- Nous ne referons pas le Vietnam pour vous, messieurs!

- Ce n'est pas le Vietnam, c'est une nouvelle idéologie, pire que le marxisme, l'intégrisme iranien ou la folie libyenne. C'est un messianisme qui sillonnera bientôt l'Europe, le monde si on ne l'arrête pas.

- Pourquoi demandez-vous des États-Unis d'Amérique?

- Parce que les multinationales beaucoup investi dans notre pays et que les milieux financiers mondiaux seraient de voir l'écrasement de cette révolution.

- Votre armée ne peut pas en venir à bout seule?

- L'armée est minée de l'intérieur par les conflits nationaux et par les partisans de la nouvelle idéologie.

- Dans ce cas, ne pourrions-nous supporter un renversement de gouvernement?
- Ce serait trop long, et nous n'avons pas assez de gens pour infiltrer les structures.
- Nous pourrions soutenir financièrement les opposants, comme pour les Contrats?
- Avec le même résultat?

La dernière remarque fit mouche. Le diplomate répondit:

- Je ferai parvenir votre demande au président et au comité du congrès, je vous tiendrai au courant.

\*

- Pourquoi séparer la sécurité et les armées? Ce sera créer deux entités, une police politique et une armée, cria Louxen.
- C'est une proposition du COPOL. Ils croient que la situation l'exige car Triam est devenue une zone sinistrée. Les bandes sont insaisissables, dit Velsky.

Pieter intervint:

- Vous voulez régler le problème de ces bandits? Laissez-moi monter une section d'élite pour s'en charger.
- Je suis contre, cria Baum, le délégué vert. Ce serait le début d'une structure fédérale.
- Elle nous permettrait de satisfaire le COPOL tout en conservant la responsabilité de la sécurité. Une police politique serait bien plus dangereuse qu'une unité militaire assujettie au C.S.A, donc non politisée, répliqua Pieter.
- Tout est politique, notre armée est formée par les sections des partis, dit Berger. Nous ne pouvons considérer cette armée comme étant neutre.
- Je suis tout de même d'accord avec Pieter, dit Louxen.
- Je suis contre, dit Baum. Nous devons obéir au COPOL.
- Il ne sont pas tout-puissants, dit Velsky, je suis pour l'unité d'élite.

- Moi aussi, fit Aria, plutôt silencieuse.
- Comment allons-nous former cette section?
- Par un volontariat dans une unité apolitique, dit Pieter.

\*

François trouva l'immeuble un peu décrépit, dans une rue anonyme. Il entra. Il y avait peu de soldats dans les rues, malgré la loi martiale. Le club nationaliste y tenait ses réunions, il y avait une salle et une cafétéria au sous-sol. On l'avait laissé entrer, ils étaient au courant de sa démarche. Il prit place sur une chaise dans la petite salle.

Un orateur parlait:

- Nous devons reprendre là où la révolte de Mai a échoué. Ils n'ont pas pu nous détruire grâce à la glorieuse Révolution en Cassande. Nous leurs sommes reconnaissants et nous croyons que nous devons nous joindre à eux.

François pensait : « Tant de discours et de paroles, toutes ces actions, des promesses et des espérances. Il me semble que nous entendons les mots, mais que l'air les emporte, restent seulement les objets, périssent les âmes et les amours, si jeunes. »

Yves, lui avait on dit, était un drôle de type. Angoissé, un peu tordu. Il avait un teint verdâtre, blême, l'air malade. Dans ses yeux brillait une lueur fanatique, celui tardivement convaincu qui veut en faire plus que les autres pour prouver qu'il vaut autant que les autres.

« S'alignent les mots et les idées, mêmes arguments, même langage. Que n'ai-je dit qui n'ait été dit, angoisse constante de l'écrivain. Nous utilisons les mêmes mots depuis des siècles, disons-nous les mêmes choses, peut-on créer avec ce matériau usé? »

Yves n'était pas un militant orthodoxe. Il travaillait avec les représentants, négligeant la réaction du pouvoir qui se produire d'un moment à l'autre. Son retour en Cassande aurait du être un soulagement pour lui, il n'en fut rien, même s'il retournait vers sa demeure. Il revint en Liturie, cette fois c'était sa nouvelle patrie qui était assaillie. Les blindés roulaient sur les cendres de la ville. Il était devenu le porte-parole du gouvernement national.

« Comment, se questionnait François, un illustre étranger avait-il pu devenir représentant dans un gouvernement révolutionnaire? Il n'avait jamais mit les pieds en Liturie avant.»

Il se releva dans sa chaise, prenant sa tête entre ses mains. Il avait fini son café, il descendit à la cafétéria pour en chercher un nouveau. Il y avait peu de gens aux tables, il demanda un espresso.

Une jeune femme était assise seule à un table, les cheveux en bataille et les yeux bouffis. L'employé qui préparait son café dit à François:

- Elle travaillait au gouvernement, elle a perdu son emploi à cause des troubles. Elle a tout un caractère, c'est une nationaliste de la première heure.

Il prit son café et s'assit sur la table en face d'elle. Plusieurs verres vides traînaient devant elle, elle semblait fatiguée. Il lui demanda:

- Ça va?

Elle leva son visage aux traits tirés et au teint livide:

- Euh, excusez-moi, quoi?

- Ça va bien? Vous n'avez pas l'air bien.!

- Je n'ai pas mangé depuis 2 jours, plus d'argent...

- Vous voulez quelque chose?

Il vit une lueur qu'il ne pouvait définir sans ses yeux. Elle ne répondait pas.

- Allez, je vais chercher quelque chose.

Il commanda un plat du jour avec du pain. Il les déposa devant la jeune femme. Elle demanda:

- Vous ne prenez rien?

- J'ai mangé ce matin, je vais prendre un peu de pain.

- Tout ce que j'ai pris sont ces cafés que le garçon m'a donné gratuitement, il ne pouvait pas me donner un repas, je comprends.

Elle se jeta sur l'assiette, découpant un bout de pain pour prendre la sauce.  
François se coupa aussi un bout de baguette.

- As-tu participé à la révolte de Mai?

Elle s'arrêta, méfiante.

- Je ne suis pas policier, dit-il en souriant, je suis journaliste. Je fais un reportage sur Yves Beaumont.

- Je le connaissais, dit-elle sans hésiter.

Il fut surpris et content en même temps.

- Ah oui? Comment?

- Je faisais partie de ceux qui tentaient de former le nouveau ministère de la justice liturien.

Il se recula un peu.

- Quel hasard!

Elle continuait à manger.

- C'était un excité, sans famille, sans patrie. Il recherchait l'absolu.

François était surpris de ce qu'il trouvait, il pensait autre chose. La jeune femme lui dit de façon acerbe:

- Tu cherchais un héros fort et triomphant. Il était juste un homme normal qui essayait de trouver un but à la vie.

Il ne dit rien, elle confinait à manger. La pluie se mit à tomber contre les carreaux situés au niveau du trottoir, poussant la poussière dans le caniveau.

\*

La 1ere section fédérale de sécurité (S.F.S.) venait d'être constituée. Pieter y veillait, secondé par Vlemink.

- Il y a eu beaucoup de volontaires, dit celui-ci.
- Je suis content, dit Pieter, je crois que beaucoup veulent aider à restaurer la paix dans la ville.
- Je le pense. Il suffit de faire appel aux gens.
- Quand la masse bouge, elle peut réussir tout ce qu'elle veut. Il y a peu d'insurrections populaires qui ont réussi. Beaucoup des révolutions étaient spontanées, mais non dirigées. Comme Mai 68, c'était était une vague anarchique qui n'a pas décollée, se heurtant au mur de la Ve République. Il faut utiliser ces désirs de changement, il faut donner un corps à cette anarchie, sans trop la dénaturer. Les mouvements sociaux préfigurent les révolutions Il faut que notre mouvement social soit cette révolution qui triomphe, le pouvoir sera alors fondamentalement transformé. Il reste tant à faire, Vlem!

L'adjoint était content de voir Pieter en forme de nouveau.

- Ça va mieux, hein Pieter?
- Oui, répondit Pieter en souriant.

On distribuait les nouveaux uniformes aux volontaires, beaucoup venaient des sections politiques.

- Tu n'as pas peur d'être accusé d'étatisme? Il y a des délégués qui s'excitent.
- Oui, surtout les verts. Je sais, je ne crois pas à un état au niveau politique, mais au niveau opérationnel, on se doit d'être neutre pour être efficace. Je suis au C.S.A., tant que ses membres seront d'accord, je vais appliquer cette neutralité. Si le comité veut autre chose, je vais le laisser faire.
- On murmure que tu créés une police personnelle.
- Mon but premier est de rétablir l'ordre à Triam. Combien de gens vivent sous la coupe de ces truands? Je crois que la section fédérale répond à cette mission sans dégarnir les sections aux Fronts. Elle sont dégagées d'opinion politique. Les Q.G. des différentes sections ne pourraient bien se coordonner pour lutter contre la criminalité.
- La 429<sup>e</sup> section faisait un bon travail.
- Oui, comme le régiment blindé liturien. Mais ces unités sont plus utiles sur les Fronts, comme les 101<sup>e</sup> et 82<sup>e</sup>.

Vlemink dit:

- Tu penses qu'il faut envoyer toutes ces unités au Fronts?
- Je le pense, les nouvelles ne pas encourageantes,. On rapporte des cas d'opérations spéciales, et ce n'est pas l'armée républicaine qui les mène mais des étrangers.
- Vont-ils intervenir selon toi?
- Sur le Front Nord, en Liturie, je pense que oui. Ils voudront garder la Liturie, ses richesses et leurs investissements.

Pieter observa les volontaires pour la section spéciale. Il se dit qu'il allait falloir donner une forme à tout ça.

\*

« L'orthodoxie, la stupidité et le conformisme ont tué le marxisme. Des comportements discutables ont perverti une bonne idée. Pouvait-on croire que la vérité existait, droite et aseptisée d'un bout à l'autre, sans failles? Sous les dogmes sont tombées l'initiative et la créativité. Pourquoi le marxisme a-t-il échoué? Parce qu'on en a écarté les masses en imposant des lignes dures, des interprétations erronées, on y a ajouté des intérêts personnels. Ceci a préfiguré sa fin assurée. Peut-on sérieusement prétendre que cette doctrine est toujours d'actualité?», demandait Felia.

- C'est faux, dit Axen, le chef communiste, ce sont des attaques destinées à discréditer notre parti.
- Non, dit Kahn-Hotte, vous avez dénaturé la gauche, elle doit se laver du marxisme, du léninisme, de l'autoritarisme. Vous avez laissé le capitalisme plus puissant que jamais. Que peut-on proposer contre l'exploitation capitaliste maintenant? Toute critique est marxisée, nous avons les mains liées. Quelle théorie avons-nous?
- Ce n'est pas l'heure des théories, dit Sack, le chef P.S.(D.), c'est l'heure de régler des problèmes. Le Front Sud tient à peine, la pénurie alimentaire nous guette constamment. Qu'allons nous faire avec ces problèmes *réels*?

La chef Felia leva les bras au ciel:

- Le camarade Sack crie au loup mais ne propose rien. Pensez-vous que nous pouvons administrer la société sans projet, idée ou plan? Il faut un idéal, il nous faut un but. Nous devons avoir la théorie politique qui nous permettra de poser le prochain geste. Nous ne sommes pas des mollusques sans colonne vertébrale. Nous devons pouvoir expliquer nos choix, voir vers quoi nous allons.

Le COPOL débattait de l'orientation de la Révolution. L'autre point important l'adhésion du Front national liturien (F.N.L.) à la Coalition.

Le président des débats dit:

- La parole est au délégué du F.N.L., représentant du gouvernement provisoire de Mai. Il a réussi à se réfugier à Triam en s'enfuyant avec une petite unité de l'armée républicaine ayant fait défection. Camarades, accueillons Jean Dusquene.

Les délégués se levèrent en applaudissant le nouveau venu, après un moment, il dit:

- Je m'adresse à vous dans votre langue afin de vous montrer toute la reconnaissance que je dois à la Révolution pour m'avoir abrité. Sans elle, je serais mort et tout espoir de voir un jour la Liture libre aussi. Nous sollicitons de joindre la Coalition dans tous ses comités. Notre armée sera soumise au C.S.A. tant que l'armée républicaine ne se pas battue. Ensuite, notre nation aura enfin son indépendance.

- Des questions, camarades?, demanda le président.

- Vous allez instaurer un nouvel État?, dit Kahn-Hotte.

- En effet, nous voulons ce que la Cassande ne nous a jamais donné.

- Mais dites-moi, poursuivit Kahn-Hotte, nous luttons pour abolir l'État et ses privilèges, ses fonctionnaires, son armée. Nous rejetons le principe d'État-Nation.

- Nous le savons, beaucoup de Lituriens me détestent parce que je suis ici au lieu de rester dans mon pays. Je crois que nous pouvons unir nos forces et vivre en paix, libérés de toute tutelle, de nos maître communs.

- Nous partageons vos désirs de libertés, dit Felia, mais un État bourgeois pourra-t-il vivre en harmonie avec le nouveau système de la Cassande?

- Est-ce que vos partis veulent étendre ce système en Liture?, dit le Liturien, voudraient-ils imposer leurs idées à ceux qui n'en veulent pas?

- Non, répondit Felia, je ne veux pas imposer la Coalition. Je veux seulement que les Lituriens ne se méprennent pas sur la valeur et les limites de l'État.

- Les Lituriens peuvent décider eux-mêmes de leur sort. Jamais il ne leur a été permis de le faire. De plus, nous conservons l'État, mais vous conservez le système économique capitaliste.

- Rien d'autre n'a réussi, lança Felia.

- Faux, cria Axen, on n'a jamais permis au communisme de prouver son efficacité.

Une clameur s'éleva. Le président demanda le calme.

- Vous croyez que nous pourrions lutter ensemble?, demanda Kahn-Hotte.

- Si vous nous laissez libres, nous lutterons jusqu'à notre victoire et jusqu'à la vôtre ensuite, sans faillir.

- D'autres questions? Si non, nous allons passer au vote par parti, dit le président.

- Au vote!

- Le choix du Parti communiste, dit le président.

- Le P.C. vote contre la proposition d'accepter le F.N.L. à cause du support de ce parti à l'État bourgeois et au nationalisme.

- La Parti vert?

- Notre parti approuve la résolution dans l'optique de l'intérêt commun et du réparations des injustices commises en Liturie par la Cassande républicaine.

- Le P.S.(D.)?

- Nous appuyons la demande étant donné le liens qui liaient l'ancien P.S. et le mouvement nationaliste liturien. De plus, nous approuvons la création d'un État et la préservation de l'économie de marché.

- Le P.S.(G.)?

- Nous approuvons avec réserve cette demande, mais croyons qu'elle sera bénéfique à court et moyen terme.

- La Ligue communiste?

- Nous nous abstenons, nous croyons que les vrais objectifs du F.N.L. ne sont pas clairs.

- Le F.N.L. est donc accepté comme 6e membre de la Coalition par 3 votes pour, 1 contre et une abstention. Bienvenue dans la Coalition, Ô Liturie!

\*

François écrivait dans le calme de sa chambre. Il jeta un regard par la petite fenêtre sur la ville. Il s'était pris d'une passion intense pour elle. Elle était si différente, amicale, chaude, tellement plus que le reste de la Cassande.

Sa vie! Il s'interrogeait sur où elle s'en allait. Il était pris dans le tourbillon des révolutions, dans cette lutte fébriles des nationalistes à secouer le joug.

Il avait cru trouver dans Yves un modèle à suivre, journaliste téméraire pris au jeu, un héros...

Il s'était trompé. Il était plus un scribouillard raté qui avait pris en marche le train de la révolution. Il n'avait pas de vie en Cassande, la révolution lui avait offert la facilité de l'illumination.

\*

Ulric consultait les dossiers et les archives, il fouillait les dossiers du gouvernement. Les membres du comité avaient fait main basse sur des documents du ministère de l'Intérieur. Vlemink avait été prêté, de même que quelques membres la nouvelle S.F.S., afin d'assurer la sécurité.

- D'après ce que je vois là, disait Ulric à Vlemink, il y avait plusieurs fonctionnaires qui recevaient des montants des caisses secrètes. J'en vois plusieurs du ministère du Commerce. Je vais devoir en parler à Stéphane.

Au même moment, ce même Stéphane recevait des hôtes dont il se serait passé.

- Alors, c'est comment, être délégué?

Il avait accueilli ses visiteurs dans un bureau différent du COMEC, les membres de la haute finance, des multinationale et des banques n'étaient pas les contacts habituels depuis la révolution.

- Pensiez-vous pouvoir nous éviter, délégué?

Un éclair illumina les yeux de Stéphane:

- Oui, si le vent n'avait pas tourné vers le statu quo actuel en économie, vous ne seriez plus rien!

- A part la Bourse, votre petite structure n'innove pas beaucoup. Sachez monsieur le coalisé, le grand révolutionnaire que nos arrangements n'ont pas été effacés ou oubliés. Que ce soit sous la République ou la Coalition, l'argent n'a pas d'odeur. Le libéralisme vers lequel tend votre Coalition semble de bonne augure.

- Je ne crois pas.

- C'est normal, vous n'avez jamais su prendre les bonnes décisions.

Stéphane, furieux, rugit:

- Bandes de sangsues!

Le capitaliste dit calmement:

- Ne soyez pas trop rapide sur les injures. Vous êtes intelligent quand même, mais un mou, et les mous ne dirigent pas. Je me demande comment vous avez pu devenir délégué. Utile d'avoir été dans le sillage des Darois et De Vosc, peut-être? Ou est-ce une autre opération des services secrets?

À ces mots, Morin devint blême et dû se tenir sur le bureau pour ne pas s'asseoir.

- Comme monsieur Hou! Serai-ils contents, vos amis, d'apprendre le rôle que vous avez joué dans sa mort?

Stéphane ne répondit pas.

- Ce que nous voulons, enchaînant l'homme, c'est que vous défendiez différentes propositions que nous vous soumettrons. Nous avons d'autres appuis mais nous aimerions avoir un pied dans le COMEC.

- Et si je refuse?

- Comme j'ai déjà mentionné, nous ne voudrions pas que les membres du COPOL, ou des purs et durs de la Révolution soient mis au courant de vos tractations avec les services secrets et le ministère de l'Intérieur, ou même l'affaire ELT...

Stéphane se redressa. Pendant un moment, il parut décidé à attaquer, risquer sa place, se défendre. Puis, ses épaules se baissèrent lentement, les hommes de la délégation le considérant avec mépris. Il dit simplement:

- Je réfléchirai.

- Mais oui, bien sûr, la réflexion est bonne. En gage de notre bonne foi, nous vous laisserons un petit cadeau qui scellera ce bon marché. Nous savons comment mener nos affaires. Il ne faut pas oublier que les gens comptent peu, seules nous importent les affaires. Un peu comme vous, délégué...

Ces mots avaient été dits du bout des lèvres, comme s'ils avaient été des fruits sûrs. Un adjoint laissa une petite mallette sur le coin du bureau et ils quittèrent sans un mot.

Stéphane ouvrit mollement la mallette pour y trouver des liasses de dollars américains bien rangées.

\*

- Où est le chef de section?

On entendait des cris à travers l'école transformée en caserne pour la S.F.S. Après un entraînement rapide, on avait équipé les volontaires, réquisitionné des véhicules. Felia avait offert un vibrant plaidoyer en faveur de la sécurité et la lutte aux pillards qui hantaient les rues et terrorisaient la population de Triam.

« Malgré la guerre qui appelle nos sections aux fronts, malgré la menace extérieure qui chaque jour nous guette, malgré les ennemis intérieurs qui assaillent traîtreusement, malgré le clergé catholique qui appelle au combat armé contre nous, des volontaires se sont levés et ont dit: Oui, nous allons libérer la ville de ces bandits, de ces profiteurs, de gens qui profitent du désarroi de tout un peuple! »

Pieter n'avait pas assisté à cette réunion, mais il était soulagé, Felia Hochenhorst le soutenait.

- Est-ce prudent de partir avec le contingent anti-émeute?, lui demandait Vlemink.

- Je crains des heurts comme lors de l'autre manifestation catholique...

- Ils sont nombreux...

- Je sais, on parle de cent mille.

Des groupes de gardes couraient. Il y avait un bon nombre de femmes qui avaient joint la section. Il pensa à Anna, elle jouait encore ce soir. Son rêve était de partir en tournée dans la Cassande pacifiée. Peut-être qu'un jour son rêve se réaliserait.

Mais là, il y avait une foule en colère.

Le chef de section ordonna aux gardes de descendre des véhicules. Les gardes équipés en contrôle de foules partirent au pas de course. La foule arborait des croix et des photos du pape. Il y avait des moines et des évêques portant leur habit de cérémonie, pourtant interdits.

Les gardes s'alignèrent devant eux.

- Deuxième rang, grenades lacrymogènes parées!

Les gardes chargèrent leurs armes, la foule continuait d'avancer. On entendait des slogans criés par mégaphones:

- A bas l'antéchrist! A bas les sacrilèges!

La masse compacte se rapprochait:

- Du calme, cria le chef de section.

À ce moment, on tira sur les gardes, plusieurs furent touchés. Le chef cria encore:

- Attendez, provocation!

Un adjoint, nerveux, sortit tout de même son pistolet et visa la foule, un garde baissa son bras et le tira vers les rangs arrière.

- C'est une provocation, ce n'est pas la foule qui tire, nous ne tirerons pas sur le peuple!

La foule s'arrêta alors que l'on emmenait les gardes touchés. Un rien aurait pu faire dégénérer la situation, mais ils étaient surpris de la retenue des gardes de section fédérale de sécurité. Les tirs étaient venus de leur côté, sans qu'on voit.

Le chef de section cria:

- Arme à la bretelle!

Les gardes obéirent. Les deux groupes se tenaient face à face, en silence. Certains des manifestants hésitaient, d'autres commencèrent à reculer, après quelques autres slogans, les membres du clergé décidèrent de faire reculer la foule.

La première opération des S.F.S. se soldait par un succès.

\*

- Hey Werner, viens ici mon pote!

Werner s'exécuta à contrecœur.

- Wern, mes gars rencontrent des drôles de types, tu sais, avec des chapeaux durs et plein de galons, des brutes!

Il rit grassement. Sa nouvelle vie lui avait fait prendre du poids, il fumait un cigare, envoyant la fumée au visage de Werner.

- Ils ont massacrés pas mal de mes gars. J'me d'mande d'où ils sortent, ces cons!

- Ils ont monté une milice pour se défendre contre les pillards.

- Ces cons! Ils ne savent pas que je les sers? Si je n'étais pas là, ces types, ils n'auraient personne sur qui taper!

- Mais, l'Armée républicaine?

- Je l'encule l'Armée, elle se bat sur les fesses à l'autre bout du pays. Nous, dit-il drôlement, je parle du Royaume de Triam, mon Royaume!

Werner réfléchit un moment:

- Je vais demander de l'aide au ministère de l'Intérieur.

- Et ton parti?

Ses yeux brillaient, il connaissait les troupes que Werner gardait en réserve.

- J'y penserai.

Daniel sortit la machette qui ne le quittait pas:

- Tu sais que tu penses trop. Un jour, tu vas perdre la tête! Ha! Ha! Ha! Ha!

Et il sortit.

## Chapitre 10

De la musique jouait, afin de voler au temps un peu de sa puissance, afin d'égrener doucement quelques secondes sur un air mélodieux. Pieter avait réussi à se retirer, à se libérer des obligations. Il aimait laisser aux autres le «plaisir» de diriger les Fronts. Il se souciait plus de Triam désormais, il sentait qu'il fallait protéger le siège de la Révolution.

La Révolution le rejoignit tout de même, en la personne d'un messager qui lui demandait de se présenter à une réunion du COPOL.

Une heure plus tard, ayant troqué son traditionnel uniforme de séfiste pour des vêtements civils, il était devant le comité.

Ils avaient changé. Kahn-Hotte avait maigri, Felia avait vieilli, de petite adolescente qu'elle paraissait elle était devenue mûre et grave. Sack, se tenait à l'écart, le visage émacié. Et il y avait le nouveau du F.N.L. Dusquene, tout frais encore, il ne venait pas de vivre l'été de la Révolution.

- Entre Pieter, dit Felia, il y a un bout de temps que tu n'es pas venu à nos réunions.

- Ça me rappelle la banlieue .

- Oui, dit Kahn-Hotte, allez, assieds-toi!

Prenant place, il attendit. Felia commença:

- Nous voulons te féliciter pour la conduite de l'opération de maintien de foule il y a quelques semaines. Tu as évité le bain de sang et aidé à rétablir l'ordre dans la ville.

- C'est le but que nous cherchions.

- Nous voulions une police, tu l'as créée. Qu'elle soit ou non sous le C.S.A. ne nous importe peu, dit Kahn-Hotte.

Pieter était inconfortable, il ne voyait bien la raison de sa venue.

- Nous devons agir, l'ordre public était inexistant, il fallait une force civique neutre pour pacifier la ville et en même temps ne pas heurter les partis.

- Et nous pensons que cela était nécessaire. Toutefois, il ne faudrait pas que cette force vienne en contradiction avec les buts de la Révolution, dit Felia.

Pieter les observa, il se sentait paisible.

- Vous avez beaucoup de charges, de responsabilités, il faut vous ménager, ne pas prendre de décision irréfléchies.

- Veux- tu insinuer que nous prenons de mauvaises décisions, dit Axen.

- Non, je dis que la direction d'une Révolution est très exigeante et nécessite l'apport des autres comités.

- Nous allons d'une crise à l'autre, l'Armée républicaine, les anciens partis, les catholiques et les pressions étrangères, dit Felia, je crois que faisons notre possible.

- Les crises sont ce que nous en faisons.

Le calme de Pieter irritait certains membres du COPOL.

- Nous pourrions déléguer nos pouvoirs aux C.S.A, prendre des vacances, dit ironiquement Sack.

Pieter le foudroya du regard.

- Je sais que l'on me reproche la création de cette section, cela vient de vous! La S.F.S. n'est qu'une unité parmi d'autres aux ordres du C.S.A. Certains voulaient créer une police de l'Intérieur, je vous rappelle!

- Nous voulions l'ordre, mais pas que cette police devienne une puissance parallèle face aux autres comités.

- Quoi, vous craignez un coup d'État? Je suis sidéré!

Les délégués se turent. Felia dit après un moment:

- Pardonne Sack, Pieter, il est fatigué et il voit des complots partout.

Pieter était en colère. Il se leva:

- Sachez, que j'ai toujours été guidé par la réussite de la Révolution et non un agenda personnel. Sans déroger à mon honneur et mon intégrité, face à moi, à

vous ou à la Révolution. La police est soumise aux édits du COPOL et se dissout si cela est requis.

Sack explosa :

- Alors, dissous-là!

Pieter demanda posément :

- Avez-vous voté?

- Oui, Pieter, dit Kahn-Hotte, Sack était le seul contre. Nous te soutenons.

Il regarda les sourires fatigués sur les visages blêmes, il se sentit envahi par un mélange de compassion et de tristesse. Ces gens se dépensaient pour une idée, ils se battaient pour le futur. Tous profitent un jour des révolutions, bien peu sont prêts à les faire. Elles peuvent s'égarer, faire des erreurs, il y a au fond un désir d'améliorer la société.

En se levant et les remerciant avant de quitter, Pieter pensait que l'on ne pouvait pas imposer une révolution. Si la société n'est pas prête, il faut reculer. Mais toute révolution devient un modèle, un maillon dans la chaîne sociale. L'humain doit changer et l'évolution, la recherche de la paix et du bonheur sont louables. Toutefois, trop de gens tuent pour l'argent ou le pouvoir, agissent, pensent, par cupidité ou stupidité. Les révolutionnaires sont trop purs pour gouverner, ils sont trop près de la lumière du pouvoir et s'y brûlent comme Icare.

\*

L'automne était venu, les Fronts s'embourbaient. On commençait à retirer les sections éprouvées par les combats pour les remplacer par ces nouvelles.

En Liturie, la révolte grondait à nouveau. Le régime militaire s'était aliéné toutes les allégeances. Les sections du F.N.L. s'organisaient pour un futur soulèvement.

À Triam, un climat tendu régnait toujours. Les bandes réussissaient à éluder les S.F.S., les pénuries continuaient, les opposants à la Coalition s'agitaient.

Mais ce soir, on essayait d'oublier tout cela. On présentait la première d'une nouvelle pièce de théâtre et le tout Triam était présent.

La C.S.A avait instauré des permissions pour les combattants, le moral baissant à l'approche de l'hiver et des longs combats. On voyait donc apparaître d'autres uniformes que le gris foncé des S.F.S. Ce soir de gala, c'était la 429<sup>e</sup> section qui assumait la sécurité du grand Théâtre National.

-----  
[ Matthieu - Voyez-vous voyez la tornade qui m'a emporté?, madame, j'en ai perdu la raison.

Veylia - Qu'importe ce qui nous est arrivé avant. Que compte pour moi les grandes choses alors que les petites se détériorent...

Matthieu - Vrai, ma chère, on a causé de choses et d'autres, on a crié dans les rues. Mais peu de gens sont venus et ont levé la main. On a écrit des choses et on a lu des livres, on a lancé des vaisseaux. Nous avons évolué.

Veylia - É-VO-LU-É, drôle de mot! Qui y croit encore, en ce siècle de destruction, de bombe, de produits chimiques, de maladies sans pitié. Nous aurions du dévoluer, c'était notre devoir!]

-----  
Vingt ans plus tôt, en banlieue de Triam, dans la cour d'école d'une école primaire, une bande de gamins était attroupée.

- Hey, on le prend et on le met dans l'eau!

La bande entourait sa cible, un garçon plutôt gringalet, isolé. La bande se saisit de lui.

- Tenez-le!, cria l'un d'eux, surexcité.

La victime reçue des coups dans le ventre.

- Enlève-lui sa tuque!, cria un autre, heureux.

Tout en le frappant et l'insultant, un membre de la bande prit le couvre-chef du maltraité.

- Dans l'eau!, l'eau du dégel des neiges formant un petit lac dans la cour. La brute trempa la tuque dans l'eau et ensuite la remit sur la tête de la victime.

Après quelques derniers coups, on le laissa à genoux, à moitié étouffé par les coups dans le ventre. Il était misérable avec son bonnet dégoulinant, l'eau coulant sur ses tempes et se mêlant à ses larmes de colère.

« Là est née ma conscience de l'humanité, pensait Pieter, sous les coups et l'humiliation, j'ai appris le vrai visage de l'homme. Sans le savoir, ces enfants de pute ont formé ma volonté. L'homme est une bête.»

[Matthieus -        Là, là, là. Ciel clair et eau pure, credo écolo. Je ne sais pas s'il y a une place pour moi.

Le juge -            Que veux-tu, le décadent? Tu trompes la loi!

Matthieus -        Elle s'est trompée elle-même. C'est sa chute qui est en cause, la tienne en l'occurrence.

Le juge -            Je représente le progrès et la justice!

Matthieus -        C'est pour cela que tout s'écroule. Elle est finie l'ère de la raison pure, cet atroce ramassis d'abstractions déifiantes. Ceci est l'ère de l'homme nouveau, amoureux de la vie, de la danse et non de la mort, comme toi. Tu aimes donner la mort, les tribunaux ne sont que ds mises en scène destinées à dorer la pilule. Les juges sont ds fous et en eux réside l'autorité suprême d'*interpréter* la loi. Juge, tu sais ce que ce verbe veut dire!

Le juge -            Tu n'es qu'un anarchiste sans ampleur et tu suivras tes semblables dans le crime et la décadence morale.

Veylia -            Décadence, tu oses utiliser ce mot quand tu l'as causée! Toi et les fascistes, les intégristes, l'extrême-droite... Tu ne sens pas cette vague qui se profile à l'horizon, tu ne sens pas cette énergie qui demande à être libérée? Il y a des choses plus grandes que ta quotidienneté, Juge, tue tes catégories et tes dépressions. Le glas de l'homme rationnel sonne, il est temps e sortir l'homme du Verseau, l'homme vrai, le sur-homme, non pas qui dirige mais est au-dessus de l'humanité actuelle, servile et complexée.

Matthieus - Sobre, sobre femme, tu t'élèves contre ce juge et ses machines, ne le regarde pas, ne le néglige pas non plus. Cette volonté s'est manifestée dans les 60, mais la luxure les a vaincus. Il faut se battre même si on ne sait pas pourquoi, même si on ne sait pas contre qui. Il faut se garder vigilant et inflexible, c'est notre seul gage de réussite, de la survie de notre espèce!]

Le silence suivit la fin de la pièce, les projecteurs restant sur les personnages qui se levaient lentement pour saluer. Anna avait été magnifique dans le rôle de Veylia. Pieter applaudissait énergiquement.

Après la première de cette pièce, on devait présenter les délégués du nouveau comité culturel, le quatrième de la Coalition. Un contretemps allait Pieter d'y assister, un messenger vint sur la scène.

- Camarades, excusez-moi d'interrompre votre soirée, mais j'ai un message à vous transmettre du commandement de la 18<sup>e</sup> section du Front Est.

« Après des mois d'incessants combats, nous allons enfin être relevés. Ce soir, 20h30 locale, l'offensive tant redoutée des forces étrangères s'est produite. Des troupes anglaises, américaines et allemandes, secondant les troupes républicaines réunies dans la province de Kersch, ont attaqué en force notre front, notre situation est précaire.»

- Ce message a été envoyé au COPOL et au C.S.A. avant que la 18<sup>e</sup> section soit anéantie par cette offensive.

La consternation tomba sur l'auditoire. Déjà, les membres du COPOL quittaient en hâte, et les adjoints des délégués entouraient Pieter:

- Réunissez les délégués, je vous rejoins tout de suite.

Il alla vers Anna.

- Il semble que la Culture passe encore une fois après la guerre. Je dois partir, cette bataille sera cruciale. Je m'excuse, tu as très bien joué.

- Merci, dit-elle tristement.

Il l'embrassa.

- Je te reverrai dès que la situation le permettra. Prends soin de toi.

Il quitta d'un pas décidé, sans se retourner.

\*

« Ce matin n'est pas comme les autres », pensa François, enroulé dans sa couverture.

Nathalie, une avocate qu'il avait connue dans les dernières semaines, était couchée de l'autre côté de la pièce. Elle lui avait parlé de la situation des femmes.

« Tu ne sais pas ce que nous vivons. Nous avons été écartées, bafouées, sexualisées. Seule la Nation peut nous rendre égales. »

- Nat, il se passe quelque chose.

Elle ouvrit des yeux endormis.

- Quoi?

- Je crois entendre des coups de feu.

On entendait effectivement des crépitements caractéristiques.

- J'y vais.

- Je viens avec toi.

Rendus sur la rue, elle était déserte. Il y avait des graffitis frais et de grands FNL peints sur les portes de garage. François avait pris son appareil photo. Ils coururent en direction des tirs. Ils croisèrent des hommes en civils armés qui y allaient aussi.

- Eh, toi!

- Oui?, dit François.

- Viens avec nous.

Ils suivirent les hommes.

Au tournant de la rue, trois chars gisaient, éventrés. Les Lituriens avaient repris le chemin du combat.

- Les Américains sont débarqués en Cassande de l'Est, il fallait agir avant qu'ils ne s'amènent ici. Et on ne pouvait pas abandonner la Coalition, nos destins sont liés!

François resta un peu estomaqué. Nathalie lui souffla:

- C'est sérieux?

Il lui répondit:

- Les Américains! Souhaitons que cela ne tourne pas mal!

\*

*Réunion d'urgence au C.S.A.*

- Nous pourrions instaurer une conscription partielle, dit Louxen.

- Nous avons déjà poussé notre bassin naturel de recrues, nous ne pouvons aller plus loin dans ce sens, rajouta Berger.

Prenant une profonde inspiration, Pieter commença:

- Il ne faut pas... prendre des mesures précipitées qui pourraient acculer la Révolution devant un gouffre. Il faut réussir avec les gens qui *veulent* combattre, nous ne pouvons pas forcer moralement la Révolution.

- Nous ne gagnerons avec de l'amour et de l'eau fraîche, dit Aria, la Révolution est en péril.

- Le Front a tenu, dit Pieter avec assurance, les sections ont été transférées et, je le tiens de source sûre, les Lituriens se sont soulevés.

Le vent changeait peut-être.

- Et les 82<sup>e</sup> et 101<sup>e</sup> sections sont en route pour le Front non?, demanda Baum.

- Oui, répondit Pieter, nous les avons envoyés dès que nous avons eu la nouvelle de l'intervention. Elles étaient en état d'alerte étant donné les rumeurs.

- Je ne pense pas que cela soit suffisant, dit Aria, il faut mobiliser.

Pieter regarda les membres du comité, il demanda:

- Passons au vote? Nous aviserons sur la suite après.

Aria et Louxen étaient pour la conscription. Velsky et Pieter contre. Pieter demanda:

- Les Verts?

Baum répondit:

- Je m'abstiens, je ne vois pas d'avantage pour ou contre.

- Le P.C.?

- Nous nous abstenons aussi, dit Berger.

Pieter dit:

- Égalité, nous allons devoir demander son avis à notre ami liturien.

Il venait d'arriver clandestinement à travers les lignes de l'armée républicaine.

- Tu crois qu'il est assez informé?, demanda Velsky.

- Il est membre actif du comité, il a droit au vote.

Il arrivait de son voyage, il venait d'entre dans l'immeuble. Mis au courant des enjeux, Louis Meilleur, délégué liturien du C.S.A. déclara:

- Au meilleur de ma conscience, je vote contre la conscription.

\*

La plus grande confusion régnait sur le Front Est, les alliés étrangers avaient progressé rapidement au début puis le rythme s'était ralenti. Les troupes

républicaines avaient aussi mené des attaques contre les lignes de ravitaillement et les transports.

Les unités américaines frappaient maintenant des troupes fraîches et bien équipées. Au quartier-général des alliés, les commandants discutaient:

- Croyez-vous pouvoir briser le lien entre les insurgés et la Liturie?, demandait le général américain au liturien, nous avons l'ordre de ne pas y pénétrer.
- Notre progression est lente, la résistance est beaucoup plus forte que dans les premières heures, les troupes que nous rencontrons sont d'un tout autre calibre que celles que nous avons démolies au début.

En face d'eux se trouvaient cinq sections vertes de même que les deux sections venues de Triam. Le Front Est allait résister.

\*

Ulric avait demandé à voir Pieter. Ce dernier avait tendance à éviter les rendez-vous personnels étant donné la tournure politique que prenait les relations entre les comités et les partis politiques.

Mais Ulric était son ami et ne l'avait pas vu depuis son élection au COMEC. Ils se rencontrèrent donc dans un petit café.

- Salut mon vieux, dit Ulric.
- Salut Ulric.

Le serveur leur apporta 2 cafés au lait et des croissants.

- Comment allons-nous payer?, dit Pieter d'un air malicieux, en or ou en francs suisses?

Ulric regarda le sourire malicieux.

- S'il te plaît, nous avons assez de difficultés sans que tu t'y mettes.
- J'ai dû payer mon marché en marks hier, j'étais surpris, mais pas autant que l'épicier!

- Oui, j'ai vu des couronnes suédoises l'autre jour, ils me font perdre les pédales ces capitalistes!

Ils rirent, puis Pieter dit:

- Bon, tu as besoin de moi?

- Oui, mes inspecteurs ont débusqué plusieurs complots financiers, certains profitent de la faiblesse de la Coalition pour se faire des fortunes. Des grosses sommes transitent d'ici pour finir dans des paradis fiscaux ou américains.

- Tu crois que ça pourrait expliquer l'intervention américaine?

- C'est prêt du milliard...

- Ouf!

- Je me demandais pourquoi il intervenait à ce moment, ça ne veut pas dire que c'est seulement du à ces transferts, mais ça pourrait l'être aussi.

- Leur élection présidentielle est l'an prochain, il veulent que ça soit redescendu avant.

- Une élection, dit rêveusement Ulric, ça semble irréel.

- En effet, dit Pieter, nous ne sommes pas dans une phase où cela pourrait avoir lieu ici.

- Non, pas vraiment, dit Ulric, puis il se rapprocha son ami:

- Et il se pourrait que Stéphane soit mêlé à ça...

Pieter se raidit:

- Après Julie, voilà Stéphane! Ça ne finit jamais?

- Je sais, je suis désolé, c'est pour ça que je voulais te voir, c'est gros, très gros. Le complot pourrait avoir des protections politiques, nous avons découvert la rôle de Stéphane. Il s'était mis à dépenser aussi, en dollars américains, pas très subtil. Une vraie fortune, des filles, un condo, une voiture de luxe étrangère, tu imagine, avec le rationnement et le blocage aux frontières, les combats, s'acheter une voiture de luxe?

Pieter était pensif.

- Il peut y avoir autre chose aussi, c'est une hypothèse, mais il pourrait avoir eu un rôle dans toute l'affaire ELT...

\*

Deux jours plus tard, plusieurs véhicules blindés des S.F.S. bloquaient l'entrée de l'immeuble où habitait Stéphane, le délégué socialiste de gauche du COMEC. Il dormait. Les gardes montèrent à son étage et cognèrent lourdement à sa porte. Il ouvrit.

- Oui?

- Je dois vous emmener en quartier surveillé.

- Pourquoi?

- Par ordre?

- De qui?

- Du C.S.A.

Un frisson de frayeur monta le long de la colonne vertébrale de Stéphane. Il savait qu'il était découvert. Il pensa à l'arme qu'il cachait.

- Je vais m'habiller.

- Je vais avec vous.

Stéphane baissa les bras, il devrait les affronter.

Le trajet fut long pour l'ex-délégué. Ils passèrent près des camps d'entraînement du P.C. qui formait des nouvelles recrues.

Au siège du C.S.A, d'autres recrues séfistes s'entraînaient aussi. Stéphane contemplait tout cela d'un air malade et indifférent. Il en était débarrassé, de la Révolution.

On l'emmena, menotté, dans un bureau nu. Il attendit un long moment, bien surveillé. Pieter et Vlemink entrèrent, en uniforme. Pieter portait rarement son uniforme, c'était grave. Il savait tout.

- Détachez-le.

Les gardes ôtèrent les menottes.

- Ça va aller.

Ils quittèrent les lieux. Pieter attendit leur départ avant de parler.

- Stéphane, je t'ai fait venir ici, et de cette façon, parce que nous avons de bonnes raisons.

- Ah oui?, fit railleusement son interlocuteur. Pieter ne sourcilla pas.

- Tu as trempé dans un complot qui a encouragé, voir permis l'invasion étrangère.

- Tu as les preuves?

- Oui.

- menteur!

- Écoute l'ami, j'ai été patient. J'ai enduré deux saisons de guerre, les pillards, les manifestations et l'intervention étrangère, mais tu ne viendras pas me traiter de menteur ici. Compte-toi chanceux que je ne me sois pas référé au COPOL. Ce ne serait pas nos gardes qui t'auraient arrêté mais de la 429<sup>e</sup>. Ils n'auraient pas été aussi doux.

Stéphane baissa la tête. Il y avait peut-être une chance de s'en tirer.

- Quel est le marché alors?, demanda-t-il.

- Pas de marché. Nous voulons la vérité.

- J'ai reçu un peu d'argent.

- De qui.

- Des intérêts étrangers.

- Combien?

- Quelques milliers.

- 100, 200?

- C'est ça.

- Combien?, cria Pieter.

Il dit piteusement.

- Un million.

Pieter souffla.

- Pourquoi?

- J'étais grillé. J'avais magouillé avec eux pour l'ELT, et ils avaient des preuves. J'ai été insouciant. Je voulais bien vivre et puis la Révolution est arrivée...

- ... brisant tes plans. Écoute, rien n'a été consigné, c'est moi qui déciderai de ton sort.

Un vague espoir envahit de nouveau Stéphane:

- J'avais des liens, étant à l'AEDIE, avec des gens qui voulaient implanter l'ELT. Il y avait un groupe de ministres, beaucoup de députés, surtout des conservateurs qui craignaient pour la dette extérieure. Il y avait des banques qui savaient que la Cassande ne pourrait pas rembourser. Le principe était simple. En s'installant en Cassande, ils venaient là où personne n'était déjà solidement implanté, maximisant leurs profits. En échange, ils rayaient des intérêts, même une partie du capital de la dette nationale. Mais ça devait être fait rapidement, il fallait passer par-dessus les socialistes, la ville de Triam et l'AEDIE.

- Parlons-en! Tu nous avait dit que tu étais en danger à cause de cela. Tu ne nous as jamais dis pourquoi.

- J'avais fourni des renseignements sur les activités de Houli.

- C'est donc ça, fit Pieter, tu as servi à précipiter la chute et la mort de Houli.

Il ne répondit pas.

- Mais, dis-moi, continua Pieter, ton rôle n'est pas très clair pour moi dans cette affaire. Il me semble que les agents secrets te suivaient de près quand nous nous sommes rencontrés.

- Que veux-tu insinuer?

- Je ne sais pas. Je t'ai dit ce que je savais. Pour moi, ton rôle n'est pas encore assez clair. Nous reprendrons cela cet après-midi.

- J'ai une réunion au COMEC cet après-midi.

- J'informerai le COPOL et le COMEC.

Stéphane eut un mauvais sourire.

- Ils ne seront pas contents quand ils sauront que tu gardes un délégué sous ta garde. On pourrait croire que tu te penses au-dessus des comités.

Pieter le toisa, quelque chose venait de briser, cette chose qu'on nomme amitié et qui est parfois trompeuse.

- Avec ce que j'ai à dire, j'en doute, à plus tard, *camarade*.

Une fois sortit, Vlemink dit à Pieter:

- Il a raison. Ça va faire l'effet d'une bombe. Il faut décider. Tu le protèges ou tu le donnes au COPOL. Il faut dire qu'avec son attitude, il aide la décision.

- Il faut que je sache la vérité au complet.

- Si on le garde, c'est la crise. Il faut le donner au COPOL avec les preuves.

\*

« Le délégué Darois, après s'être créé une police, a pris sur lui, négligeant d'en informer le COPOL, d'arrêter un délégué du COMEC. Il a outrepassé ses droits et je crois qu'il devrait être demis de ses fonctions par ce Comité», gronda Felia.

- Je ferai remarque à la déléguée socialiste que le délégué arrêté est un ami personnel de Darois et qu'il doit avoir de sérieuses raisons de faire cela, répliqua Kahn-Hotte. Attendons des explications qui ne sauraient tarder.

- Envoyons nos commentaires au C.S.A et attendons la réponse. Je propose de ne pas rendre cette affaire publique tant qu'elle ne sera pas débrouillée, proposa Dusquene, le Liturien.

La motion fut adoptée.

\*

- Le COPOL est au courant, Pieter. Les séfistes doivent avoir été vu...

- Ou il était sous surveillance. Il faudra jouer quitte ou double avec lui. Je sens qu'il pourrait devenir un ennemi redoutable si on lui laisse le champ libre.

Les gardes amenèrent Stéphane à la salle d'interrogatoire.

- Bonsoir messieurs, pas de problèmes avec le Comité?

Pieter commençait à être irrité par l'attitude frondeuse de Stéphane.

- Je n'irai pas par quatre chemins. Je sais que c'est toi qui étais derrière l'assassinat de Houli, qui as organisé son meurtre et celui de l'assassin pour effacer toutes traces. Ensuite, tu as organisé la tentative d'arrestation devant nous pour te faire introduire dans notre cercle. J'irai même plus loin, tu t'es fait élire au COMEC fort de notre amitié et de ton rôle dans la Révolution, pour manœuvrer contre elle et t'enrichir personnellement, mais surtout pour la détruire.

Stéphane ne répondit pas. Le bluff de Pieter avait porté.

- Que veux-tu? Je n'ai plus rien. Même le rôle honnête que j'ai essayé de jouer est fini. Faites ce que vous voulez de moi.

- Tu donnes ta démission. Prétexte fatigue, dépression, n'importe quoi. Nous te laverons. Mais sache que je n'ai plus aucune amitié pour toi. Je le fais pour la survie de la Révolution. Tu y a peut-être cru, quelques jours ou semaines du moins, tu sais ce que c'est.

Il hocha la tête.

- Nous te protégerons, si tu veux.

- Tu sais qu'ils voudront ma tête. Ils ont investi beaucoup pour vous abattre.

Pieter était perdu dans ses pensées.

- Allez vous me tuer?

- Tu ne le sais pas encore? Ce n'est pas dans nos habitudes. Tu seras banni, tu feras ce que tu voudras.

Il sortit laissant Vlemink seul avec Stéphane.

\*

Il régnait un grand silence froid dans la pièce. Anna ferma le livre qu'elle avait commencé maintes fois, mais qu'elle ne parvenait jamais à finir. Tout était si calme ici. « Pourtant, on se bat partout, jusque dans la capitale. La paix est une utopie. » Contemplant le paysage, elle pensait à Pieter.

Ils ne vivaient pas ensemble. Il avait peur de lui pourrir la vie. Elle lui disait qu'elle adorait se réveiller avec lui, il détournait poliment la conversation.

Les jours coulaient, certains durs, d'autres plus gais. Une brise d'incertitude et de folie noyait les esprits. Les gens étaient différents. Elle, la marginale, était devenue une comédienne connue, on l'identifiait à la nouvelle vague culturelle née de la Révolution.

Claudia venait d'arriver, elle se remettait lentement de sa terrible aventure. Elle avait même tenté de voir un autre homme, mais cela avait échoué. Elle avait aussi fait des expériences avec des femmes, craignant trop les hommes après son viol. Elle était entre deux eaux, émotionnellement autant que physiquement.

- J'aime moins jouer, dit-elle à Anna. Je n'aime pas ce nouveau style...

- Tu le trouves trop strict?

- Oui, vertueux, scout, si j'ai envie de jouer du morbide, je veux le jouer...

- Il y avait peut-être trop d'œuvres de ce genre?

Claudia avait les larmes aux yeux.

- Pardonne-moi, je me sens tellement mal depuis des mois.

Anna la prit dans ses bras.

- Ne t'en fais pas, ma chérie, je suis là!

- Oui, je sais.

Elle sanglotait.

- Je me retiens, mais ça devient tellement fort que je ne peux m'empêcher d'y penser.

- Ce n'est pas grave.

Anna avait invité des amis à souper. Malgré le rationnement des produits, des avions arrivaient, surtout dans les villes de l'Ouest du pays qui était pacifié.

- J'ai du vin français, dit-elle, joyeuse.

- La France a recommencé à commercer avec nous, c'est bon signe, Mitterrand nous soutient, dit un des amis d'Anna.

- Moi, je ne sais plus quoi penser. Je me demande si nous avons progressé avec cette révolution, dit un autre.

Il reçut un coup de coude, il répliqua.

- Je sais qu'Anna est la confidente du grand délégué. Ce qu'il est beau!

Anna le fusilla du regard, elle savait qu'Encken adorait les hommes.

- Mais elle n'est pas sa mère, la chanceuse!

- Moi, je me demande ce qu'ils veulent à la fin.

- C'est dur à dire, avec ce qu'ils ont fait.

- Rien, donc oui.

- Il ne sont pas si pur, celui qui est en procès, par exemple.

- Il n'y a plus d'honneur!

Ils parlaient en préparant le repas.

- Ils vont tous nous rouler, dit Encken.

- Je crois vraiment que l'art peut jouer un rôle dans la révolution, qu'elle se fera par l'art, dit Anna.

- Pour l'instant, elle se fait par les armes.

- Je pense que les grands mouvements sociaux coïncident avec les révolutions. Nous devrions faire de l'Art le berceau du nouvel ordre politique.
- Ouf, tu as trop écouté Pieter, ça sent la doctrine.
- Non, il n'impose jamais ses idées.
- Ne pourrions-nous pas parler d'autre chose?
- Toujours aussi blasé, Cédric.
- J'en ai juste assez, nous vivons ça partout, tout le temps, il n'y a pas moyen de l'éviter, entre nous on pourrait parler d'autre chose.
- Comme tes conquêtes, ou de ton prochain rôle?, dit Encken.
- Oui, pourquoi pas, toi, tu suis le courant, la mode révolutionnaire te convient. C'est facile d'être vertueux quand il n'y a aucune possibilité de perversion.
- Oh, je suis loin d'être vertueux mon chéri.

Les convives pouffèrent de rire, sauf Anna.

- Ma chère, tu deviens de plus en plus austère. Tu deviens cette Veylia que tu aimes tant jouer.
- Qu'a-t-elle?
- C'est une machine, la Veylia. Tu la joues à Athéna sortant de la cuisse de Zeus.
- Tu aurais mieux fait côté profondeur, je présume?
- Oh Anna! Quelle grossièreté. Ne parle pas de mes goûts comme ça!
- J'aime la pièce, dit Claudia.
- C'est pur nouveau style. C'est lourd et plein de volontarisme. Ça fait pas mal Révolution Culturelle, dit une autre actrice.
- Beh, beh, bêla un autre, bande de moutons. Vous criez au génie et glorifiez tout ce qui se fait sous le couvert de cette Révolution, mais c'est creux.

- La Révolution n'est pas encore là, fit soudainement Anna, elle peine à survivre. Mais ce qu'elle a semé, ce sera son héritage. Une chance, une offre de paix. Un espoir.

- Ah, tous ces grands mots, ces fanfaronnades, tous ces discours. Je voudrais de l'art, de la paix, des vacances, dit Cédric.

- Tu travailles trop?, dit Encken, moqueur. Tu n'a pas eu un rôle depuis des mois, tu ne jouais que des dépressifs.

- L'art a été corrompu dans le système capitaliste. L'art n'a pas de prix. Je trouve scandaleux le prix que valent les toiles des maîtres qui sont morts la plupart sans le sou, dit Anna.

- L'Art...la Politique...l'Histoire. De grands mots, de grandes idées! Mais moi, j'aime être reconnu dans la rue, j'aime l'argent. Tu n'apprécie pas le bruissement des billets et la joie de les dépenser sans compter le soir même?, dit Encken. Tu es trop cérébrale, ma chérie, tu ne dois pas jouir assez.

Anna rougit, mais le vin et la discussion oiseuse lui rappelaient qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait fait l'amour. Elle aurait aimé qu'il soit là.

\*

Détenu à la caserne séfiste, Stéphane attendait son procès.

Pieter allait présenter les preuves au COPOL et à l'auditeur qui aller juger de la suite. Stéphane serait entendu plus tard. Quand il le sut, Stéphane dit à la sentinelle.

- Je veux voir Darois.

Après un moment d'hésitation, il appela Pieter.

- Il n'est pas là.

- Appelle l'adjoint.

Vlemink se présenta deux minutes plus tard.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- J'étais constamment suivi, et je crois qu'il ne me laisseront pas dire ce que je sais. Et ils pourraient s'en prendre à Pieter.

- Qui ça?

- Des mercenaires.

- Pourquoi ne pas nous le dire avant?

- J'avais peur.

Vlemink courut à la salle de communication.

- Contacter le délégué!

Pieter était près de la caserne, il rebroussa chemin.

- Il y a des mercenaires à la solde des étrangers. Ils pourraient dresser une embuscade.

- C'est Stéphane qui te l'a dit?

- Oui.

Pieter resta pensif.

- Mets les sections en alerte.

- Ils pourraient profiter de la pagaille créée par l'intervention alliée pour agir, dit Vlemink.

- C'était à prévoir, nous allons réunir le C.S.A.

\*

Deux semaines après l'intervention, les membres de l'extrême-droite et des mercenaires se soulevaient dans la ville de Triam. Leurs membres en province secondaient déjà l'armée républicaine et les Alliés, ils n'avaient pas encore osé affronter les coalisés, mais plusieurs sections ayant quitté pour les Fronts, ils s'étaient enhardis.

Des bandes de pillards attaquaient aussi de leur côté la banlieue résidentielle. Les auxiliaires républicains attaquèrent tous les lieux du pouvoir coalisé en même temps.

\*

- Felia, où es-tu?, cria Kahn-Hotte.

- Ici.

- Où sont les autres?

- Au bunker.

Une fois le COPOL réuni, Axen dit:

- Qu'allons nous faire?

- La 429<sup>e</sup> va nous protéger?, demande Duquesne.

- Oui, mais elle ne pourra pas tenir toute la ville, je vais demander au C.S.A., dit Felia.

- Nous n'avons pas le choix, dit Kahn-Hotte.

- Il faut rétablir l'ordre, dit Axen.

- Si nous y parvenons, dit Sack. Il faut faire un geste politique qui renversera la vapeur.

- Quoi?, dit Felia.

- Pourquoi ne pas accepter le Parti libéral dans la Coalition?, proposa Sack.

La proposition ne souleva pas l'enthousiasme.

- C'est peut-être notre seule solution, dit Axen, le visage défait. Nous n'avons plus rien à perdre. Ce serait bien accueillie par l'opposition républicaine modérée.

- Je crois que cela nous attirerait des sympathies extérieures, dit la déléguée trotskyste, Vijer.

- C'est tactique ou décisif?, demande Kahn-Hotte.
- Nous n'avons plus les moyens d'être tactiques, soupira Axen.
- Alors, passons au vote, dit Felia.

\*

### *Siège du C.S.A*

- État de la situation, Vlem?
- Ils ont attaqué en masse. Des attentats-suicides, des attaques contre les casernes des sections, sur les immeubles abritant les comités, ils ont essayé d'occuper les médias. C'est le chaos et nous avons été coupé du COPOL.
- La 429<sup>e</sup> tient le coup?
- Le périmètre qu'ils tiennent est restreint, le bunker du COPOL, un ou deux immeubles de la Coalition. Le régiment blindé a été ciblé aussi, mais il se réorganise. Ils ne pourront pas sortir de ce périmètre.
- Il faut compter sur nos forces pour nous défendre.
- Les sections de sécurité sont trop peu nombreuses, dit Louxen.
- Le P.C. a deux sections presque formées et complètes au nord de la ville. Elles devaient rejoindre le Front Est. Elles pourraient être fonctionnelles que quelques jours, dit Berger.
- Serons-nous encore là?, dit sombrement Pieter.
- J'ai fait fortifier la caserne et armé la 2<sup>e</sup> S.F.S.
- C'est tout ce que nous contrôlons à cette heure, dit Pieter.

\*

*Lausé, 28 décembre.*

Le drapeau liturien flottait sur l'ancien hôtel de ville. Les troupes s'étaient préparées cette fois. Des sections avaient anéanti les militaires qui n'étaient plus nombreux à Lausé, ils se battaient contre le Front Nord. La volonté politique de garder des troupes à ce Front allait donc dans le sens de la Coalition, une fois la capitale entre les mains des Lituariens, le reste de la province pourrait l'être aussi.

François avait pris une photo du drapeau liturien flottant sur le mât. Nathalie était près de lui, il voyait son visage enjoué en reflet sur une vitrine. Elle était toute menue, mais elle était si forte. Il avait envie d'elle, mais il hésitait.

Le moment le rendait euphorique. Il ne lui disait pas, mais il frémissait à son approche. Il aimait ses yeux en amandes et ses cheveux coupés carré frôlant ses frêles épaules. Il aimait la fragilité de son être, il avait envie de l'aimer.

Mais il se contentait d'y rêver, se disant qu'elle était trop prise par la révolte, ses idées ou ses amis. Elle avait quand même passé beaucoup de temps avec lui, il rêvait de dormir avec elle, de sentir ses mains douces sur sa peau, il aurait aimé...

Elle lui parla, le sortant de ses pensées.

- François, ça va?

- Oui, oui.

- Tu as l'air étrange.

Il se tut un moment puis il dit:

- Que fais-tu ce soir?

Elle le dévisagea, une lueur dans les yeux, était-ce de la méfiance ou de la surprise? Il ne pouvait le dire.

- Pourquoi?, fit-elle, un sourire amusé au coin des lèvres.

- Oh, juste pour savoir. Je sais que tu as tes amis, la révolte, tu pourrais avoir des plans...

- Bref, tu m'invites?

Il rougit.

- Je ne voulais pas..

Elle l'interrompit en posant doucement sa main nacrée sur sa bouche. Il frissonna.

- Chut! Tu sais que je trouves cela charmant. Je le voyais dans tes yeux, tu n'arrêtais pas de me regarder à la dérobée. C'était si mignon.

Il ne disait rien.

- Je vais avec toi, voyons!

Elle était ravissante, ses cheveux soyeux voletant avec chaque mouvement de sa tête, ses lèvres formant de la brume à chaque respiration. François était heureux.

\*

Terrés au Q.G. des S.F.S., Pieter et Vlemink et le C.S.A étudiaient la situation qui était critique.

- J'ai envoyé la 1ere section à l'est de la rue Klerk. La 2<sup>e</sup> essaie de dégager un couloir vers le COPOL. La 3<sup>e</sup> va assurer la sécurité de notre Q.G.

- Tu as eu des nouvelles des tes troupes, Frantz?, demanda Vlemink à Berger.

- Non.

- Et le Front Nord?

- Il a supporté le poussée des républicains venant de Liturie alors qu'il était engagé pour soutenir le Front Est.

- Ils avaient coordonné leurs actions, remarqua Louxen.

Vlemink dit:

- C'est évident que si nous ne rétablissons pas notre contrôle sur la ville rapidement, nous perdrons tout.

- Depuis le début, mes amis, nous sommes sur la corde raide, dit Pieter. Cette situation ponctuelle ne change pas grand-chose. Nous devons être inflexibles. Cela seul nous sauvera.

On entendait le son des combats opposant les séfistes aux mercenaires. Les membres du comité virent un nouveau groupe approcher dans les rues dévastées.

- Ils ont des uniformes noirs, dit un garde.
- Qui êtes-vous?, cria l'adjoint de section.
- 429<sup>e</sup> section du Parti socialiste!

Le C.S.A. et le COPOL venaient d'être reliés.

\*

Paris

« Devant l'inaction des gouvernements occidentaux, incluant la France, à réagir à l'agression des américains et des allemands en Cassande, nous, du mouvement syndical et étudiant, avons décidé, à l'instar des Brigades Internationales qui jadis combattirent les fascistes et les nazis, de créer des sections internationales. Tous les volontaires, hommes et femmes, qui désirent voir le régime politique de la Coalition maintenu en Cassande peuvent venir nous rejoindre pour réparer cette injustice. Nous ne laisserons pas périr cette Révolution qui nous donne les signes de l'évolution du système social. Venez nous rejoindre pour que vainque la conscience! »

\*

- Frantz!, dit Vlemink.

Le délégué communiste se leva sur un coude. Ils couchaient sur le sol de la caserne, il n'y avait pas assez de lit pour tous.

- On a réussi à joindre la 70<sup>e</sup> section, elle peut intervenir du Nord.

Berger fouilla sa vareuse et en sortit ses lunettes.

- Envoie l'ordre tout de suite!

Un peu plus tard, Vlemink et Pieter sortaient, accompagné du chef et d'une escorte de séfistes de la 3<sup>e</sup> section. Ils avaient pris des armes automatiques. Pieter voulait reconnaître le périmètre.

- Je veux voir comment on s'en sort.

Vlemink se plaignait du casque d'acier qu'il avait revêtu.

- C'est lourd, ça me rappelle le service militaire...

Une forte attaque avait été lancée la veille par les brigades d'extrême droite, suite à la jonction avec la 429<sup>e</sup>. Des débris de véhicules fumant jonchaient les rues, de même que plusieurs corps.

- Il faudrait essayer de les récupérer, dit Pieter.

Ils progressaient avec précaution, longeant les murs.

- Il y a de la casse, fit Pieter, ont-ils pris des points d'appui?

- Pas vraiment, dit le chef de la 3<sup>e</sup> section. Il y a des maraudeurs. Ils savent mettre un uniforme et porter une croix gammée, mais pas se battre. Ils pensaient nous écraser, mais nous battons depuis des mois.

Arrivée devant une place bordant un parc, l'escouade tomba toutefois sous le feu d'armes automatiques. Des gardes furent touchés.

- Repliez-vous vers le parc, dit le chef de section.

Une fois mieux protégés, Pieter dit:

- Nous sommes bloqués de ce côté.

Le chef de section dit:

- Ils essaient de nous empêcher de sortir de notre secteur. Nous allons devoir revenir au Q.G.

La puissance de feu interdisant l'avance dans cette direction, l'escouade retourna sur ses pas.

\*

- Tu as bien fait, Daniel, tes hommes font de la bonne besogne.

Celui-ci grogna son accord.

- Nous allons les écraser et ensuite détruire la caserne, dit Werner.

- Tu as essayé hier avec tes incapables. Ça été une boucherie. Je t'avais dis de pas y aller de front. Ils sont entraînés, ceux-là. Ça sera pour mes boys.

Werner était irrité.

- Nous avons convenu de les attaquer ensemble.

- Je veux les sortir de leur nid, et je le ferai. Je veux être le boss de cette ville, et je le serai.

- On ne peut pas agir séparément, grommela Werner.

- Et vous, les parleurs, avez vous avancé? Ils ont pris le Parti libéral dans la Coalition. Leurs membres vont faire quoi?

- Je ne sais pas, j'arrive pas à parler au chef, c'est le type médiateur, il doit penser pouvoir résorber la crise tout seul.

- Il pourrait?

- Il pourrait nous nuire, dit Werner.

- Dans ce cas, il faut l'éliminer, fit Daniel, en passant sa main sous sa gorge.

\*

*Lausé*

« La capitale est désormais libérée. Toutes les troupes républicaines ont été chassées. Il reste encore des soldats au sud de la ville, mais leurs attaques ne percent pas les lignes des Lituariens. Le gros de l'armée est repartie vers la Cassande pour se concentrer sur leur autre problème, la Coalition. Se battant depuis des mois sur deux fronts, l'armée républicaine de Cassande a fini par casser. Plusieurs milliers de ses soldats se sont rendus aux forces lituariennes contre la promesse de pouvoir retourner chez eux à la fin des hostilités.»

« La situation n'est pas si claire pour le reste de la province, dans les régions à proximité de la frontière, où les combats se poursuivent avec les troupes étrangères. »

« À Lausé, le F.N.L. s'est réuni, avec quelques représentants de la première assemblée, les autres ayant été tués ou emprisonnés. En un moment émouvant, le drapeau national a été levé devant le palais, au son de l'hymne national. »

« La lutte n'est pas finie, mais la voie est ouverte. Bientôt, la Liture sera entre les mains des Lituriens. Ici François Villy, en direct de Lausé. »

\*

Triam était une fois de plus plongée dans l'anarchie. Les sections politiques, les S.F.S. d'un côté, les mercenaires, pillards et brigades d'assaut de l'autre, Anna voyait bien que son espoir que cette folie allait s'arrêter s'envolait en fumée. La ville était à feu et à sang.

Après les quelques semaines de relative stabilité dans la capitale, il y avait maintenant un spectre de guerre civile qui se présageait, doublant la guerre idéologique. Elle s'était rendue au siège du COPOL, tête de la Coalition, où les citoyens venaient dans l'espoir d'avoir des nouvelles, de savoir ce qui allait arriver.

La 429<sup>e</sup> section avait agrandi le périmètre sécurisé. Un délégué s'adressait à la foule disparate :

- Nous attendons la réponse du Parti libéral face à l'offre de la Coalition. Le centre-ville est sûr, mais d'autres secteurs sont sous les actions des pillards et des brigades de démocrates-chrétiens et de mercenaires.

Il continua :

- Nous avons réitéré notre volonté de ne pas garder de force militaire permanente, et avons renouvelé notre demande à l'ONU d'intervenir afin de maintenir la paix.

Anna décida de partir, ces informations ne lui donnaient rien. Elle avait été rejoint par Claudia. Elle lui disait :

- J'ai toujours peur de tomber sur des bandits. Je n'aurais pas dû sortir.

- Désolé, Claudi, je voulais te voir, je suis si inquiète.
- Et les représentations qui sont annulées.
- Ce n'est pas grave, elles vont reprendre quand la paix va arriver.
- Tu y crois, à la paix? On en parle tellement, ce n'est rien qu'une chimère.
- Je veux y croire, je veux croire que l'on nous laissera vivre en paix, dans notre révolution.
- Je hais cette révolution!
- Ne dis pas ça. Elle va nous permettre d'être libres, libres de maîtres.
- La liberté ne vaut pas tous ces combats et ces morts. Rien ne vaut une vie, pas une idée, pas un mot, pas une pièce d'or.

Anna serra Claudia doucement.

- Tu as vécu de durs moments, je suis une idiote parfois.
- Tu as toujours été une idéaliste.
- Allez, retournons chez moi, fit Anna.

Son appartement était dans un quartier sillonné par les pillards et que les sections coalisées n'avaient pas encore nettoyé. Claudia maugréait en marchant.

- C'est un monde de fous. Les gens s'entre-tuent et volent. Moi, j'ai besoin de clame, d'un jardin vert, de petite enfants qui jouent. Ils ne riens plus, ils sont maigres et sales; les adolescents tiennent des armes. La guerre a *toujours* fait partie de l'humanité. Elle le restera.

- Viens, Claudi, tu te fatigues, ne restes pas là, il fait froid.

Soudain, elle entendit des claquements de bottes.

- Cache-toi, dit-elle à Claudia, en la poussant dans la ruelle.

C'étaient des pillards, vêtus de haillons et équipés d'armes hétéroclites. Ils virent Anna. Elle se mit à courir pour les éloigner de son amie.

Ils se mirent à sa poursuite, ne voyant pas Claudia qui ne respirait plus, morte de peur.

\*

Dans le bunker de la caserne, caché pour éviter les obus que les militaires tiraient de l'extérieur de la ville, Pieter était couché sur un lit de camp. Son visage tiré et son habit poussiéreux témoignaient de la situation difficile. Ils étaient presque encerclés à part le couloir vers le centre-ville. Des idées sombres hantaient l'esprit du jeune homme. Des générations fières et saines attendaient de naître et d'exister, et maintenant les humains s'entre-tuaient pour des idées, isolés dans les ruines d'un pays, essayant de comprendre l'existence. Le Pouvoir demandait vraiment une énergie particulière.

Il dit à Vlemink qui farfouillait une radio.

- Tu sais, Vlem, plus j'observe les partis, plus je me dis que ce sont uniquement des machines à prendre le pouvoir, peu importe l'idéologie. Ils en changent comme bon leur plaît. Le vert est à la mode, on défend l'environnement, ce n'est qu'une marche vers le pouvoir.

Pieter but un peu de café âcre.

- À être ici, on finit par se demander ce qu'on fait. J'ai souvent remarqué ce fait chez les gens épuisés, m'incluant. On se demande ce qui nous pousse, si on a fait le bon choix, si on a bien fait de prendre parti. Il n'y a que les gens vraiment forts qui ne doutent jamais.

- Ou les fanatiques, dit Vlemink.

- Peut-être, ceux persuadés du bien-fondé de leur idée, de leur foi..

- Qui peut encore croire dans la plus noire des nuits, quand les canons tonnent, quand la chance les abandonne, quand tes amis te trahissent?

Pieter sourit tristement.

- Au fond, il reste un peu de noblesse dans l'humain, un respect de lui et de ses idées qui le pousse.

Vlemink mordit un morceau de pain sec.

- Il est difficile de demander à tous d'avoir du courage. C'est une qualité variable.

- Il faut être honnête avec soi et prendre la responsabilité de ses actes. J'ai entraîné les gardes des sections ici, est-ce que je peut m'en laver les mains? Cette Coalition essayait d'aiguiller l'humanité sur une voie raisonnable. Sommes-nous mieux que les républicains? Ce renouveau continu m'attriste. Toujours à zéro à chaque naissance. On doit apprendre à marcher, à parler, le cerveau a si peu de partie innée, à part le désir de manger, de jouir ou de tuer. Quelle triste progression!

Ils se turent, le son sourd des explosions rythmait la nuit.

- C'est un grand trou noir, Piet, mais il faut tenir bon.

- Oui, la certitude est la seule chose qui peut venir à bout de l'adversité. Tant que nous clamerons haut et fort quelques idées claires et précises, nous serons plus puissants que toutes les armées. C'est ce qui manque à notre monde moderne, l'assurance d'un idéal, pour accrocher quand l'avenir est sombre. Il faut une certitude avant la mort. Avant, il y avait Dieu et les religions, les philosophes les ont remplacés, maintenant, on ne pense plus, rien ne combat cette peur. Nous devons donner un espoir avec la Coalition, il faut donner des valeurs claires, positives, combattre la peur et le désespoir.

- Tu ne crains pas une dictature militaire si nous gagnons?

- Elle est toujours à craindre, c'est pour cela que nous devons désarmer aussitôt que possible après la victoire.

- Tu la crois possible?

- Oui, mais je ne suis pas devin.

- Non, en effet.

On claqua la porte du bunker. Le chef de la 3<sup>e</sup> section entra:

- Les sections communistes ont brisé le blocus, ils ont rejoint le COPOL aussi.

Pieter expira de soulagement.

- Entre, viens prendre un peu de jus de chaussette, au moins c'est chaud.

Un faible sourire éclaira le visage noirci du chef de section.

- Merci!

Il ôta son casque, s'assit sur un lit en posant sa radio.

- Je suis soulagé, les républicains et les brigades tenaient bon depuis le début.

- Et nous n'avions pas de nouvelles de l'extérieur? Qui sait où nous en sommes? Le COPOL a tardé à nous venir en aide, il me semble.

- Pourquoi aurait-il tardé?, demanda le chef de section.

- Ils craignent le pouvoir du C.S.A.

Le chef de section se préoccupait peu de politique. Ce monde était étrange pour un soldat. Le soldat avait des buts et des ordres, obéissait, parfois sans comprendre tout à fait les buts des politiques, mais il y avait peu d'ambiguïtés. Il souffla.

- Ce n'est le moment, il me semble de faire des querelles de clochers...

- Ils croient que la nécessité des S.F.S. était discutable.

- Mais les buts du C.S.A. ont toujours été la préservation de la Coalition.

- Ils craignent sa neutralité, pas assez partisan, je crois. Ce sont des intellectuels, des chefs de partis, des bêtes de la politique. Nous sommes trop près de fonctionnaires impartiaux et sans intérêts, ils craignent un manque d'engagement idéologique, dit Vlemink. Ils sont des chefs de partis, ils cherchent le pouvoir.

Le chef de section était incrédule, Pieter restait silencieux et pensif.

- En créant une structure fédérale, nous nuisons à leur but ultime, le contrôle absolu.

Tout cela dépassait la logique simple du militaire.

- Toujours remettre nos actions en question, c'est ça, hein, Pieter?, fit Vlemink.

Pieter approuva.

- Quand nous sortirons de cet encerclement, nous serons la seule force organisée qui restera à Triam. La 429<sup>e</sup> se bat depuis des jours, les sections communistes

sont trop inexpérimentées. Nous serons les seuls défenseurs du bon sens et de la conscience, dit Vlemink.

\*

Tout se passa très vite. Un groupe d'hommes équipé de matériel américain dernier cri franchit sans peine le mince rideau de protection du siège officiel du Parti libéral. Il avait finalement rejoint la Coalition, à leur grand péril.

Les sentinelles avaient été égorgées et les portes défoncées. Les hommes en noir fonçaient vers leur but, le chef du parti.

Ses gardes du corps tentèrent de le faire fuir, mais il était trop tard, la route vers la sortie de secours avait été bloquée. Tuant tous ceux qui résistaient, les tueurs approchaient du bureau principal.

Ils trouvèrent le chef, habillé hâtivement, avec ses derniers protecteurs. Il s'immobilisa, conscient du danger. Les tueurs abattirent les gardes du corps. Il ne restait plus que le technocrate qui avait osé l'alliance, l'économiste devant des terroristes. Ils pointaient leurs armes sur lui, il restait droit et digne, les affrontant du regard, sachant sa mort inévitable.

Daniel arriva sur les lieux, essuyant sa machette.

- On l'a, Dan!

Il observa le politicien et lui dit.

- Ah!, le transfuge, le traître, tu as fais une grosse bêtise en lâchant tes amis au moment du besoin...

Le chef du parti explosa:

- Pourquoi est-ce que les salauds comme vous profitent du malheur des autres pour donner des conseils de vie? Ça satisfait votre égo?

Il toisa le barbu:

- Je l'ai fait pour le pays, et la paix, ne vous en déplaise.

Daniel haussa les épaules, peu intéressé, se tourna et s'en alla, faisant un geste de la main. Les terroristes vidèrent leurs chargeurs sur l'homme désarmé.

- Les vaincus n'ont pas droit à la parole, il aurait dû le savoir.

## Chapitre 11

On peut distinguer une forme vague s'élançant à travers un rideau de brume, un pistolet visible, pointé vers l'avant. Un assaut, la terreur, la sueur. Suivant le chef de section, le jeune homme, dans une guerre, juste ou non; seule sa vie compte pour lui en cet instant. Est-ce qu'une balle le couchera? Pourquoi cet assaut, maintenant? Pourquoi ne pas attendre la relève? Non, les circonstances exigeant cet assaut libérateur et il devait en faire partie, hélas!

Sa balle le trouvera, tout jeune, blond, vierge, inconscient, inexploité. Elle le fauchera, tant de guerres ont fauché tant de vies que les mots mort et souffrance n'ont plus de force. Dire passage d'un état à l'autre plutôt. D'un état plus ou moins heureux, selon les déprimés et les existentialistes, infernal selon les religieux, désespéré selon les pacifistes et les alternatifs, à un autre. Triste tableau que quittera la jeune âme, sans avoir connu les caresses d'une femme.

Beaucoup d'hommes se sont lancés à l'assaut au nom de choses devenues inutiles par la suite. Au nom de quoi se bat-on aujourd'hui? On ne meurt pas en son propre nom, on en vit. Pourquoi être militaire, ou pacifiste? Tout deux peuvent être intransigeants. Les révoltés de 68 sont devenus nos bourreaux.

Une balle couchera le dormeur du val moderne. Elle saisira par hasard, statistiquement; c'est un qui a la cote, utilisons le. Elle le couchera à jamais, la mort est ainsi.

Sera-il le dernier mort de cette guerre?

Dans la capitale, sous la même brume, les séfistes s'étaient libérés. Comme un feu de paille, la révolte s'était éteinte, faute de carburant. Elle s'était brisée comme une vague faible sur la digue.

Pieter arpentait le champ de bataille finalement silencieux. Il pensait:

« J'ai toujours trouvé aux victoires un goût amer, parce que ensuite vient la question : que faisons-nous maintenant? Qu'allons nous inventer d'autre pour nous entre-tuer? Exercer le pouvoir semble plus simple que le conquérir. Dans l'opposition, on dispose du bénéfice de ne pas décider. L'exercice du pouvoir est moins simple.»

Il y avait eu beaucoup de pertes chez les jeunes recrues communistes, pourquoi avoir utilisés ces sections, les séfistes auraient sans doute mieux fait.

- Ils manquaient d'entraînement, dit l'adjoint de la 3<sup>e</sup> section.

- Le COPOL s'improvise état-major, dit malheureusement Vlemink, ça s'annonce mal pour l'après-guerre.
- Ils voulaient que ce soient les sections politiques qui récoltent les lauriers. C'est une des raisons pourquoi ne crois plus en un gouvernement des partis.
- Que veux-tu dire? Tu penses à une dictature militaire?
- Non, je leur laisse, leur pouvoir. Il faudra juste leur enlever leurs milices et les forcer à parlementer.

L'adjoint de section était dubitatif.

- Cela risque de tourner à la guerre civile. Nous devons appliquer la résolution sur la fin des forces armées. Cela sera un gage de paix.
- Si nous faisons cela, la population ne pourra plus s'auto-réguler, dit sarcastiquement Vlemink. Quelle aberration!

\*

Anna n'avait pas souffert avant ce jour, elle pensait:

« Toutes les femmes sont soumises à la violence de l'homme, comme elle l'avait lu. »

Elle n'aimait ce principe de lutte des classes adapté aux sexes, mais il y avait une partie de vérité. Elle aimait la séduction, l'amour, les beaux vêtements. Mais ici, elle à des lieues de tout ça, enchaînée, à moitié nue.

« Toutes les femmes sont sujettes aux violences sexuelles de l'homme. »

Elle le voyait, encore mieux, elle le vivait. Le sexe de l'homme était-il seulement régi par la force? Comment pouvait-il faire l'amour à une partenaire non consentante, ou ne pas se soucier de son plaisir? Cela ne s'appelait plus faire l'amour, c'était faire la violence! Ils semble que les hommes pouvaient s'exciter dans n'importe quelle condition.

Et ils l'étaient. Anna faisait partie d'un groupe de femmes que les pillards avaient regroupés pour soulager leurs instincts.

Elle savait qu'elle subirait les pires outrages, comme Claudia, tout dérèglement social libère les pulsions inassouvies. Ils la regardaient avec un désir intense, lubrique, bestial. Elle comprenait les tourments de son amie.

Comme dans un film de série B où les héros sont sauvés providentiellement, il arrive que dans la vie, la cavalerie arrive juste à temps. La 2<sup>e</sup> section séfiste venait d'entrer dans ce quartier pour le sécuriser. Les pillards commençaient à la toucher avec leurs mains gluantes, la couvrant de baisers sauvages et gloutons. Elle se sentait souillée et était terrifiée.

Un cri ôta les mains sales de sa peau.

- Les porcs arrivent!

Les pillards se levèrent d'un bond en prenant leurs armes. On entendit le son d'un porte-voix:

- Rendez-vous, l'immeuble est encerclé. Sinon, nous le ferons sauter.

C'était une voix dure et sans pitié. Formée par les combats, la peur, la vie. Ils se regardèrent, indécis.

- Qu'est-ce qu'on fait?

- Les autres sont trop loin, ils ne nous aideront pas.

À l'extérieur, les séfistes de la 2<sup>e</sup> section étaient prêts. Ils menaient l'offensive pour libérer la ville, les sections communistes étant à bout de souffle. Un des pillards cria en jetant son arme par la fenêtre:

- Nous sortons!

- Jetez toutes vos armes avant!

Ils les lancèrent. Anna pleurait de joie. Les gardes aux uniformes gris furent bientôt à son étage, libérant les femmes et leurs donnant des couvertures.

- Fouillez l'immeuble, disait l'une d'elle.

Anna entendait les gardes monter. Deux jeunes femmes de la section l'aidèrent à redescendre. Elle serrait la couverture sur elle de ses deux mains.

- Vous êtes des séfistes?, réussit-elle à demander.

- Oui.

- Connaissez-vous Pieter Darois?

- Oui, il est tout près, il coordonne l'avance de la section.

Elle fondit en larmes.

- Pourriez vous... lui dire...qu'Anna est ici?

- C'est que...

- Je vous en prie, dit-elle en posant sa main tremblante sur le bras de la garde, c'est mon ami.

La garde comprit. Elle dit à sa camarade:

- Amène la au médecin, je vais aller voir le délégué.

- D'accord.

Anna regardait bêtement les séfistes continuer leur avance vers une autre rue. Elle avait froid, elle venait d'échapper à un cauchemar. Elle ferma les yeux, un peu pour oublier sa douleur, un peu pour s'imaginer loin, dans un parc, au chaud, loin et paisible.

On interpella Pieter.

- Délégué, il y a une camarade de l'avant-garde de section qui veut te voir.

- Qu'elle vienne.

La jeune garde arriva, essoufflée.

- Délégué, nous venons de libérer une jeune femme des pillards. Elle se nomme Anna.

Un frisson d'effroi parcourut tout le corps de Pieter.

- Où est-elle?

- Tout près.

- Allons-y!

Ils arrivèrent vite au point de premiers soins. Ce furent les plus longues minutes de sa vie. Pour la première fois, il oublia les partis, le pouvoir et la guerre. Il s'aperçut qu'une grande partie de sa vie était vide. Il se disait qu'il ne savait pas ce qu'il aurait fait si elle avait été tuée. Il n'aurait pas pu supporter ce monde inhumain et cruel.

Tout son esprit était occupé par cette frêle femme, si impuissante devant la terreur et la mort, devant les actes des barons de la guerre et des capitaines de l'industrie. Bien des hommes s'étaient battus ou avaient fait la guerre pour des femmes, Pâris en premier; mais en ce moment, elle n'était qu'une victime ballottée. Plus souvent, les femmes pensaient aux sentiments, au langage du cœur, laissaient parler l'amour.

Elle était recroquevillée sous une vareuse. Le cœur de Pieter s'arrêta.

- Anna!

Les gardes restaient silencieux. Les pillards étaient menés sous garde vers la caserne, la tête courbée.

- Anna, dit-il encore.

Il la prit dans ses bras. Elle se lova contre lui en sanglotant.

- Que t'ont ils fait?, dit-il, furieux.

- Ça va, ça va, enfin...

Il essuyait ses larmes en réprimant les siennes. Puis il se mit à pleurer.

- J'ai eu tellement peur. Tu ne me quitteras plus. Je te jure que nous allons libérer la ville de toutes ces crapules, Anna.

Malgré la fumée des feux, un rayon de soleil solitaire perça les nuages, inondant de ses rayons d'or la section qui continuait son travail salvateur.

\*

*Mois de mars, Liturie*

Les routes de Litorie grouillaient de camions remplis de soldats. Mais cette fois, ils quittaient la province, arborant le drapeau litorien. Dans cette colonne se trouvait également la 1<sup>ère</sup> section internationale armée par les Français. Cette force mixte se dirigeait vers la Cassande pour mettre un terme à cette guerre qui durait depuis trop longtemps. Dans un des camions se trouvaient François et Nathalie, qui travaillait avec lui aux communications. Il pensait à lui dire qu'elle lui plaisait beaucoup, mais il ne s'était pas encore commis.

« Pourquoi pas un peu de romantisme, cher soixante-huitard? Ta révolution sexuelle a abouti au désastre. L'humain a besoin autant de caresses et de mots doux que de gestes sexuels, machinalement exécutés afin de combler un tableau de chasse. Laissez les doux et les rêveurs se prévaloir de leurs droits, bafoués par votre cynisme.»

« Chère Nathalie, soleil de ma vie, je dois souffrir en silence. Après tout ces moments ensemble, je me sens si près de toi. Oh!, pouvoir te tenir seulement quelques instants, presser mes lèvres contre les tiennes. Quel bonheur ce serait!»

Elle était absorbée par la lecture du journal, complètement inconsciente des pensées de François. Il la contemplait avec tant d'insistance qu'elle leva les yeux. Il détourna le regard, gêné. Elle ôta un boucle de cheveux de son visage puis replongea dans sa lecture.

Ayant roulé toute la journée, la colonne s'arrêta pour la nuit. Ils mangèrent près de grands feux. François était enfin seul avec Nathalie. Il hésitait.

- Nathalie.

Elle le regarda.

- Quoi, avec ton air, on dirait que tu vas me demander en mariage?

Il se renfrogna.

- Pourquoi ris-tu?

- Je ne sais pas, c'est drôle.

- Tu me trouves ridicule?

- Mais non, je ne suis pas habituée à cet air là.

- C'est parce que je t'aime, voilà.

Elle le dévisagea pendant de longues secondes, incrédule.

- Tu te moques de moi, ou quoi?

Son cœur se brisa.

- Non.

Elle éclata de rire.

- Mais, moi, je ne t'aime pas.

Il se redressa, terriblement gêné.

- Pardonne-moi.

- Mais non, ce n'est pas grave. Ça va te passer. Quel âge as-tu?

- 21 ans, ça change quelque chose?

- Ah, je comprends, encore tout jeune et enflammé. C'est beau la jeunesse, cette croyance en tout. Pas désabusé comme une personne d'âge moyen.

Il n'osait plus parler.

- Tu veux faire l'amour?

Il la contempla, complètement hébété. Ce fut ainsi qu'il apprit les charmes de celle qu'il aimait, pour une unique nuit d'amour.

Le lendemain, il s'éveilla, elle était serrée contre lui. Le matin froid lui ramenait ses sens. Il la désirait plus qu'il ne l'aimait, lui semblait-il. Il avait adoré son corps chaud et ses mains expertes.

Le conducteur les tira de la rêverie.

- Départ dans quinze minutes.

\*

*Triam, siège du COPOL de la Coalition.*

- La déléguée Hochenhorst a la parole.

« Camarades, depuis des mois, l'agression extérieure et les insurrections ont tenté de détruire la Coalition.»

Elle semblait vieillie de dix ans, ses traits étaient tirés. On avait dû nommer trois remplaçant au COPOL dans les dernières semaines. Les tâches étaient herculéennes.

Sack avait succombé à une crise cardiaque. Axen, le communiste, avait été évincé de son parti après une énième purge interne, et Kahn-Hotte, le pilier vert et homme du centre, avait claqué la porte en déclarant:

« Dans ce nouveau pays, dans cet État qui se crée malgré le discours officiel, il y a un totalitarisme nouveau qui se dessine. Toutes mes idées, je les ai défendues autant quand j'étais dans l'opposition en Cassande que lorsque j'étais au COPOL. Mais les idées cèdent la place aux nécessités de survie, aux urgences, à la politique de l'expédient. Conscient que je ne pourrais plus me retrouver dans les décisions qui sont prises, j'ai décidé de remettre ma démission du Comité politique de la Coalition des partis de Cassande. Pour être cohérent avec moi-même, et avec ceux qui m'avaient nommé, je pars par respect envers mon idéal, mais surtout par respect envers les autres, mes camarades, mes égaux.»

## **Troisième partie**

### **Moi**

C'est la partie de la personnalité la plus consciente, toujours en contact avec la réalité extérieure.

## Chapitre 12

### *Assemblée du COPOL*

« Camarades, criait Felia Hochenhorst, devenue de plus en plus féroce et centralisatrice, le C.S.A. et le délégué Darois, sans avoir été élus, font de nouveau preuve de leur volonté de contrôle, au détriment du COPOL. Cette fois, ils demandent que les sections internationales passent sous leur juridiction.»

Le nouveau délégué P.S.(D.), Eisenberg répliqua en défendant cette demande. Curieusement, tous les anciens partis d'opposition et de gauche tendaient vers des positions de réaction. Réflexe dû à l'exercice du pouvoir, dérive de l'esprit humain? La droite, c'est le pouvoir, peu importe le parti qui l'occupe.

Donc, en ce moment, le P.S.(D.) et le Parti libéral étaient plus au centre, plus pondérés que les partis dits de gauche. Ce même Parti libéral s'était remis tant bien que mal de l'assaut contre sa direction. Eisenberg continuait:

- IL me semble que les délégués du C.S.A., contrairement à ce que la déléguée Hochenhorst insinue, ont pris une décision mûrement pesée. De plus, c'est du ressort de ce comité de coordonner les sections et la défense du territoire de la Coalition, et non des partis ou du COPOL, il ne faut pas voir les sections comme une police de répression politique. Le C.S.A. a bien joué son rôle dans la défense de la capitale lors de la récente flambée de violence. Nous soutenons le C.S.A et n'avons jamais essayé de diriger directement nos sections armées.

- Ça se comprend, lança un délégué.

Des rires fusèrent des rangs des délégués P.S.(G.). Eisenberg ne répliqua pas, se contentant de rayer des notes sur ses documents.

\*

### *Siège du C.S.A.*

- Nous supportons cette demande Pieter, dit Baum.

- Mais arrêtez de mettre au centre de cette controverse! Nous avons tous le même but, que la révolution réussisse. IL faut qu'elle change pour le mieux la

société. On peut dire que c'est ma vision personnelle que je prône, peu m'importe. Il y a une chose qui est sûre : je ne suis pas un politicien. Appelez-moi fonctionnaire, technocrate ou démagogue, je m'en fous. Je me battraï jusqu'au bout pour cette vision sans chercher à plaire.

- Je suis d'accord, dit Berger.

- Nous sommes quatre avec toi, dit Louxen. Qu'allons nous faire ensuite?

Pieter serra les poings.

- Nous devons persister avec le cas des sections internationales. Ce sera notre meilleur gage de succès. Elles formeront avec les S.F.S. le noyau des sections fédérales coalisées. Ensuite, nous pourrons désarmer peu à peu les sections politiques.

- Ouf, ne ce sera pas facile, dit Berger.

- Il le faut, continua Pieter, tant que les partis seront armés, ce sera le chaos. Il faut une force militaire neutre pour assurer la transition pour les forces de maintien de la paix de l'ONU.

- Tu ne démords pas de cette idée?

- Non, je crois que nous parvenons à éliminer l'armée de la société, rien que cela aura valu de faire la révolution.

\*

Décret numéro 38 du C.S.A

« Daté ce jour à Triam, signé par tous les délégués, les chefs de section doivent obéissance aux ordres et directives du comité. Toute déviation ou comportement politique sera sanctionné. »

Décret numéro 40 du C.S.A.

« Les quatre sections internationales qui se sont jointes aux forces lituriennes passeront sous la tutelle du comité. »

Décret numéro 43 du C.S.A.

« Dans le programme prévu de démilitarisation, dès que les combats cesseront sur le territoire de la Cassande et que les troupes de l'ONU seront là, les sections politiques seront désarmées.»

« Ouais, pensa François en lisant les copies de décrets dans le camion cahotant, ils y vont fort!»

Un membre français des sections internationales s'était lié d'amitié avec lui, il lui disait:

- Les membres des sections acceptent sans difficulté d'être sous contrôle du C.S.A., il a réussi à défendre le territoire durant tout ce temps.

- Oui, mais les politiques ont joué un rôle dans la reprise de Triam. Ils ont pris goût à passer par dessus le C.S.A.

- Nos membres n'aimeraient pas voir ces conflits internes, ça ne serait pas bon pour le moral.

- En effet, dit François, qui froissa les feuilles de papier des décrets.

\*

### *Nouvelle école militaire de Triam*

Le C.S.A. assistait à la cérémonie de la 1<sup>ère</sup> promotion d'officier de l'École fédérale d'officiers. Pieter prononçait un discours:

- ... car le corps d'officiers servira à asseoir la stabilité dans toutes les sections. Le nouveau mot d'ordre est le suivant: une discipline de fer et la neutralité absolue, défense de la Révolution. Merci!

Une vague d'applaudissement salua la fin de l'allocution. Il y avait plusieurs journalistes. Plusieurs journaux avaient été créés ou avaient ré-ouvert depuis la libération de Triam. La libre expression était redevenue possible, malgré les réticences du COPOL à ce sujet. Ils questionnaient les délégués. Berger répondait à une question:

- Nous pouvons très bien nous passer d'une armée politique.

- Vous en êtes sûr?, demanda le journaliste.

- La C.S.A. a la sécurité du pays bien en main.
- Mais ce nouveau corps d'officiers semble un curieux relent de la République.

Plus loin, Pieter était cerné par d'autres journalistes.

- Croyez-vous, délégué, que les combats dureront encore longtemps?
- Qui sait, dit Pieter, fatigué. Les troupes alliées sont bien installées à l'Est. Le Front Sud aussi n'est pas pacifié, il faudra encore du temps.
- Et ce corps d'officiers aidera la pacification?
- Oui, la professionnalisation des sections aidera le passage vers une pacification. Nous avons besoin d'impartialité. Il y a trop de clans.
- Voulez-vous dire qu'il y a eu des conflits internes?
- Il y a eu au moins les insurgés de Triam, rien ne dit qu'il n'y aura pas d'autres débordements.

Ce fut une longue soirée, la transparence impliquait de reconnaître des erreurs ou des tensions. Il allait prendre quelques jours de congé, une première depuis des mois. L'escorte de Pieter le suivit, parlant avec Vlemink.

- Je vais rentrer, Vlem, je suis bien content de cette journée de nouveaux chefs, un grand objectif accompli.
- Repose-toi, lui dit Vlemink en le quittant.

Le véhicule blindé le laissa chez lui.

Pieter regarda le véhicule s'éloigner dans la noirceur. Il prit une grande respiration, il était content d'être enfin seul. Il y avait eu beaucoup de mouvements et de discussions, il se sentait vidé.

Il entra chez lui. Il pensait à tous les événements passés, il se demandait comment il pouvait passer à travers, la crise de Litorie, la mort de Julie, le siège de Triam. Il avait frôlé la crise nerveuse quand il avait retrouvé Anna entre les mains des pillards. On ne pouvait être sensible dans cet univers faute d'en être détruit.

Il s'était endormi rapidement, puis s'était réveillé après quelques heures, en sueur. Il alla au robinet, but un grand verre d'eau.

Il alla ensuite à la vitrine du salon, admirant la ville assoupie qui montrait un peu ses lumières nocturnes, ne craignant plus les bombardements ou les attaques aériennes.

Il voulait recommencer à prendre le métro, il voulait cesser d'utiliser les véhicules blindés, vivre comme le commun des mortels, dès que cela serait sécuritaire. Au moins, il n'utilisait pas les berlines de luxe que les membres du COPOL avaient commencé à utiliser sur des routes barrées par les membres de la 429<sup>e</sup> section.

« Ce n'est pas le pouvoir qui pousse à la luxure, c'est quand l'homme se croit le droit de se payer pour ses services. Une fois élu ou nommé, les idéaux s'envolent. Je suis un délégué comme eux, oui, un délégué fédéral arrivé là par la force des événements, non suite à une élection de mes pairs. Pourtant, je ne ressens pas de plaisir dans l'exercice de cette fonction. J'ai l'impression que plusieurs au COPOL jouent un rôle, une comédie, d'où certains excès. Quand plus personne n'est le chef, tout le monde l'est. Je ne désire pas le pouvoir, je veux la douceur et le calme. »

Anna arriva juste après qu'il se soit endormi. Elle était heureuse, il avait fini par venir se reposer. Les autres pouvaient se débrouiller. Elle le recouvrit de la couverture.

Un soleil éclatant le réveilla. Il entendit du bruit dans la cuisine.

- Anna?

Elle montra son joli minois encadré de boucles brunes, de grands anneaux accrochés à ses oreilles.

- Je fais le déjeuner.

Il se dirigea vers la table, courbaturé.

- J'ai l'impression de ne pas avoir dormi depuis des semaines.

Elle lui servit du café.

- Ça faisait longtemps que j'étais venus, avec toutes ces représentations. Les copains m'ont laissé ici après la pièce. Je suis heureuse de te voir, je travaille trop, tu vois, je me plains alors qu'avant je n'avait pas de travail.

Pieter prit sa main.

- Plus de travail, plus de Coalition, tout ce que je veux entendre, c'est ce que tu as à me dire.

Elle le regarda.

- Merci, c'est gentil.

Il but le café.

- Tout est tellement si compliqué entre les hommes, il faut parfois être si dur. Comme le diamant, dirait Nietzsche.

Elle l'observa un moment en silence, battant ses longs cils.

- Tu me fais craquer avec tes poses de comédienne.

- Mais non, c'est naturel.

- Non, tu joues avec moi, mais si peu, juste ce qu'il faut!

Elle le frappa doucement du revers de la main.

- Ce n'est pas vrai.

Elle se leva et vint déposer doucement ses lèvres contre les siennes.

- Je ne joue pas maintenant.

\*

- Que fais-tu Pieter, lui demanda Anna.

- Oh! Je regarde de vieux livres.

Elle l'observa, puis dit:

- Tu as deux visages, une vraie statue en public, rigide, fermé, mais au lit, tu es si sensuel..

Il rougit.

- Je suis réservé.

- Hum, c'est plus que ça, un excès d'humilité converti en blindage. Je t'ai vu lors d'une audition au COPOL, presque un automate. Et je sais que tu peux être directif au besoin.

- Tu exagères. Je suis un organisateur.

- Tu as un but ultime?

Il soupira.

- Les buts changent, je crois. Tout était clair avant que mes amis prennent le pouvoir. L'ennemi est là, il faut l'abattre. Une fois aux rênes, tout est différent. Il faut faire des courbettes, parler aux chambres de commerces et aux syndicats. Les élus ou nommés doivent se dédoubler, parler de ligne de parti et de décision du gouvernement, tout cela du même souffle. Dans les faits, la coupure est moins nette. Nous avons essayé d'améliorer la démocratie en mettant tous les partis au pouvoir en même temps. Nous avons déplacé le problème électoral de la société vers le siège du pouvoir. Rien n'est plus antidémocratique que la démocratie. C'est 51% de la population qui dirige les 49% qui restent. C'est mieux qu'un seul roi, mais il y a une cassure quand même. Le but devrait être que 100% de la société atteigne une volonté consciente totale.

- Qu'est-ce que c'est?

Il sourit.

- Ah! Espèce de rationaliste, tu voudrais que l'on t'explique tout, la mort, l'infini ou pourquoi les hommes se pourrissent au pouvoir? Hélas! Comme sur toutes les grandes questions, je suis si ignorant, sans réponse. Je peux seulement te dire que lorsque les couleurs de peau, le sexe ou l'âge ne seront plus des causes de conflits, une partie de cette conscience sera acquise. Utopique, je sais, mais je suis comme ça.

- Beaucoup d'humanistes en ont parlé. En tant que femme, nous avons un peu avancé. Mais c'est peu à offrir en pâture à une population à laquelle vous avez promis la fin de l'exploitation, du capitalisme.

Il fit non de la main.

- Le capitalisme n'est pas détruit, les gens aiment posséder des objets. Plus ils en possèdent, plus ils sont riches, plus ils ont l'impression que leur vie ne se terminera pas. C'est une assurance contre la mort qu'ils contractent.

- C'est un pas de nain, la Coalition. Qu'offre-t-elle maintenant? Un pays en ruines, la désolation, dit Anna.

- Les sociétés avancent à pas de tortue. Les grandes mesures, la Réforme, la fin du servage, les révolutions ne sont que de grandes idées abstraites, vides de vie propre. Il y avait autant de partisans que d'opposants. Le droit de vote aux femmes, la fin de l'esclavage ou la création des syndicats, sont des gestes concrets qui ont *vraiment* changés des vies pour le mieux.

- Tu deviens amer à force de baigner dans la politique.

- Je pense que je suis fatigué.

Elle caressa sa nuque, lui souriant gracieusement.

- J'aime quand tu te repose, tu deviens si conscient, présent. Tu devrais quitter ce monde.

Il fit un signe de la main.

- Je croyais naïvement que nous pourrions changer la politique. Malheureusement, trop d'efforts se portent sur la prise du pouvoir et trop peu dans une action orientée vers la compréhension des autres. As-tu déjà vu dans l'histoire un parti ou un roi arriver devant la masse et dire: J'ai erré, nous nous trompés, nous refusons ou abandonnons le pouvoir. Cela arrive, mais quand on les y force. Si ce jour arrive, ce ne sera plus pouvoir, mais conscience. Ce jour est loin, comme était loin pour le Moyen-Âge la chute des rois.

- Tu n'arrêtes jamais de parler de politique? Parle-moi d'amour, redis-moi des choses tendres, tu connais, dit-elle en souriant.

Il sourit et dit.

- Je suis trop dans ma tête je sais...

- Il faut que tu vives aussi, il y a bien des gens qui se sont battus pour des causes perdues. Les causes sont immortelles, pas toi. Pourquoi ne pars-tu pas?

- Je pense qu'un départ à ce moment pourrait être équivoque et mal interprété par mes opposants politiques.

Elle fronça les sourcils.

- Opposants? Plusieurs étaient tes amis il y a peu.

- Politiquement.

- Ha!, s'exclama-t-elle, je ne crois pas à la séparation du public et du privé. Les histoires de couchettes arrivent bien vite dans le domaine public quand la relation est finie, l'évaluation de cette devient complètement différente.

- Oui, tu as sans doute raison, il est difficile pour moi de perdre des amis pour des idées, mais cela arrive, oui.

- Le monde n'est pas idéal, mon chéri. Tu vas heurter bien des sensibilités avec tes grandes idées et ton drapeau blanc! Les gens vont défendre bec et ongles leur statut, leur idéal, leur trésor.

- Tu as bien raison, dit-il après un moment de réflexion, je suis naïf parfois...

- Non, je dirais intègre, c'est rare.

- Sans doute...

\*

« Vous pouvez toujours compter sur les politiciens pour préparer l'après-désastre. »

Ulric venait de terminer une réunion du COMEC. Pieter avait demandé à le voir.

- Dans quel état est le pays Pieter? Des milliers de morts, la guerre qui perdure, des centaines de milliers de réfugiés, les infrastructures détruites, pénuries d'énergie ou de nourriture, plus de transports... C'est ça la révolution?

- C'est l'entêtement des deux camps qui nous ont conduits là.

- Je vais te dire Pieter, je songe sérieusement à quitter le Parti.

- Penses-y, tu perdrais ton logement, tes cartes de rations, ta garde.

- Je m'en fous. C'est la désolation. C'est ça qui compte.

- C'est ton côté gauchiste qui ressort.

Il regarda Pieter un moment sans dire un mot. Il tourna sa tasse de café.

- Tu sais Pieter, il se trame des choses malsaines au COPOL. Ils veulent ta peau. Je ne sais pas ce qu'ils ont. On n'entend parler que de Stéphane et de ce qui lui est arrivé.

- Il a quitté la Cassande après le procès, le COPOL se croit tout-puissant. Tu connais les circonstances de l'intervention communiste pour reprendre Triam et les pertes encourues?

- Si je les connais! Ils outrepassent leurs droits. Nous ne sommes plus en train de faire la révolution, la mainmise du COPOL ne doit plus être. Ils ont dépensé ces deux sections de recrues comme de la chair à canon. D'accord, il fallait sauver le COPOL et soutenir la 429<sup>e</sup> section, mais tenter de reprendre toute la ville sans le C.S.A. était de la folie pure.

- Ils voulaient éviter que la gloire me retombe sur les sections fédérales.

- Encore des dissensions internes! Alors que les insurgés menaçaient de prendre toute la ville! Au P.C., le comité central est dans la pagaille. Ce sont ces conditions économiques. Comment veux-tu que l'on aide sans avoir des employés qui travaillent pour l'État? L'utopie anti-bureaucratique a des limites.

- Si la Coalition ne règle pas les problèmes économiques, nous perdrons le soutien international.

- Nous avons reçu des offres d'aide humanitaire, mais ne pouvons pas gérer convenablement ces offres faute d'infrastructure.

Pieter réfléchit un instant. De rares passants s'étaient aventurés sur l'avenue de la Mer, éblouis par le soleil, et le fait d'être vivants. Ulric et son ami finissaient leur café médiocre.

- Il faudra hâter l'arrivée des troupes de l'ONU et ses organismes. C'est la seule chose qui assure la stabilité.

- Si elles arrivent maintenant, nous risquons de perdre tout l'Est et une partie du Sud aux républicains.

- Que veux-tu? Pousser plus loin la bêtise du combat? J'en ai eu assez!

- Moi aussi Pieter, mais sois patient. Ne prends pas de décision hâtive. C'est au COPOL de décider de faire appel à l'ONU.

- C'est justement ce qui m'effraie.

\*

« Je te dis qu'il va venir. »

On chuchotait dans toutes les tentes du camp. Les sections étaient restées inactives depuis leur arrivée à Triam. On discutait en haut lieu, leur intervention était devenue source d'embarras entre le COPOL et le C.S.A. Une rumeur disait que les délégués du Comité devaient venir s'adresser aux volontaires étrangers.

« Enfin! », pensa François.

Un convoi arrivait, il y avait des blindés et des transports de troupes. Un homme vêtu simplement sortit d'un des véhicules, sans grade. Des chefs de section le suivaient. Les volontaires l'avaient reconnu, c'était Darois. Il leur dit:

« Camarades, je ne vous parlerai pas au nom de la révolution. Je ne veux pas parler non plus de l'idéal que vous êtes venu défendre en vous portant volontaires. Vous êtes venus de tous les pays, sans distinction de race, sexe, religion ou idéologie, pour défendre une chose, le droit de vivre en paix. Vous êtes venus pour combattre l'agression extérieure, les tyrans intérieurs. Une chose, cependant, cela doit être fait dans la plus stricte neutralité, sous le couvert des forces fédérales qui prépareront le terrain pour les troupes de l'ONU. Notre but est de faire taire les armes. Seuls vous et les camarades lituriens, aidés par les S.F.S. pourrez sauver la Coalition! »

François parvint à rejoindre Pieter à la fin du discours, il discutait avec Vlemink.

- François!, dit Pieter, je ne pensais plus te revoir!

- Je suis revenu avec les volontaires français.

- On m'a parlé de tes reportages en Liturie.

- J'ai entendu parler de vos batailles en Cassande.

Il prit le journaliste à l'écart.

- La situation politique est pourrie à Triam.

- Oui, j'ai entendu aussi ça. Hochenhorst suit les traces de Napoléon. Elle est devenue la femme forte du régime, elle ne tardera pas à se faire nommer chef du COPOL, ou quelque chose comme ça.

- C'est ce que je crains depuis quelques temps, tu crois que les volontaires étrangers suivront le C.S.A.?

- Pour eux, la Coalition, ce n'est pas son Comité politique, c'est le C.S.A. qui enduré les pires coups de cette guerre. Ce sont des sections politiques sans entraînement qui ont tenu tête à des soldats de métier. C'est toi, Berger, Louxen, pas les politiciens.

- Tu me rassures. J'ai l'impression qu'il vont lancer une attaque tout azimut, ça se prépare. Je veux utiliser les sections fédérales pour assurer une transition pacifique. Je ne veux plus du combat.

- Le COPOL ne se battra pas sur le terrain. IL se battra à huis clos et là, tu ne seras pas aussi fort!

\*

« Le camarade Darois a une fois de plus démontré sa mauvaise foi et sa volonté de saper la Révolution. En plus de diriger les sections comme une armée privés, il ôte les sections internationales de la tutelle du COPOL.»

- La déléguée Hochenhorst oublie que les sections de combat sont exclusivement du ressort du C.S.A, répliqua Eisenberg.

Felia rageait en quittant la salle des délibérations. Qui était-il pour jouer l'empêcheur de tourner en rond. Elle retourna à son grand bureau équipé avec luxe, pour parler avec son nouveau conseiller principal qui n'était autre que Werner von Blau, il semblait que destin se souciait peu de l'idéologie, le Pouvoir n'avait pas d'odeur.

- Sur quoi allons-nous l'attaquer?, dit-elle en ouvrant les doubles portes.

- Nous pouvons peser encore sur l'affaire du délégué pourri du COMEC.

- Ah non! Nous avons suffisamment tapé sur ce clou, ça date de votre temps au pouvoir. Il faut essayer de l'acheter.

- Il faudra s'y résoudre si l'on veut venir à bout de Darois. Si tu veux devenir présidente, il faut l'éliminer. Il est aimé du peuple, c'est un tribun. Il leur promet mers et mondes. C'est un foutu idéaliste!

Elle contempla la ville par la grande vitrine du bureau qui avait été celui d'un ministre républicain. Elle sentait qu'elle avait dans une voie qu'elle aurait dû éviter. Mais la proximité du pouvoir et de la puissance vinrent étouffer la dernière bribe d'innocence qu'abritait encore le cœur de la jeune ambitieuse.

\*

Ce sont les mêmes hommes sous tous les régimes. Ils sont anonymes avec leur petite mallette, et leur complet sombre. Ils sortent en masse des grandes écoles d'administration et de finance. Ils ont leur M.B.A., leur C.A et leurs titres affichés comme autant de drapeaux, de victoires sur la Bourse et le Dieu Monnaie.

Le comptable contact de la ELT était discrètement escorté par les hommes de mains du COPOL, ils n'utilisaient plus ceux de la 429<sup>e</sup> section qui ne répondait qu'aux ordres du C.S.A, celui ci gardant sa main de fer sur les sections. Le COPOL s'était donc constitué une milice privée avec l'aide von Blau.

Les sentinelles fédérales devant la maison de Pieter hésitèrent longtemps avant de les laisser passer, mais la présence d'un attaché politique d'un délégué vint à bout de leurs réticences.

Pieter était dans le grand jardin, il y avait des cartes d'état-major étalées sur une grande table. Il y avait plusieurs grands arbres, des abeilles, des vignes. Il leva la tête quand il vit la délégation se diriger vers lui.

- Ah, comme les insectes, vous survivez dans toutes les conditions. Seuls les rats vous surpassent en habileté!

Le comptable-négociateur se crispa, cela commençait mal.

- Salutations, délégué Darois. Nous vous offrons toutes nos félicitations pour vos réussites.

- Les réussites de la Coalition.

- Soit. Jamais depuis le début de cette révolution notre compagnie n'a jamais autant prospéré. La direction économique nous a permis de quintupler notre bénéfice. C'est un vrai miracle économique.

- Tant mieux!

L'homme le considéra.

- Nous pourrions vous faire profiter de cette richesse.

Pieter ne bougea pas, puis, il éclata d'un rire sonore. Visiblement, les autres ne s'attendaient pas à cela.

\*

*Une vague sombre à nouveau se présageait à l'Est. Cela rappelait un jour si lointain déjà, la même mer de nuages en furie s'était assemblée en un noir manteau. Loin de la mer, des années de combats, des morts, bien des mots dits, trop de mots qui s'écoulaient, se suivent et se ressemblent. Ils se rassemblent en discours, soulèvent les foules, les mènent vers des desseins obscurs. Oh! combien d'hommes sots ont suivi de faux prophètes en des fuites vers la Terre promise ou l'Eldorado! Ici, l'observateur prend son repos, il se pose sur une branche sèche, près d'une maison détruite. C'est un grand aigle. Es-ce Hermès, le messager ou le noble Arès venu contempler son œuvre? Non, rien qu'un aigle. Il avait survolé la Cassandre depuis des lunes à la recherche de la vérité. Il ne l'avait pas trouvé. La poésie ou la philosophie avaient-elles encore quelque valeur? La physique oui semblait-il, elle avait permis la création de la Bombe...*

*Il était difficile de ne pas mentionner la fille de la Faucheuse, en théorie plus meurtrière que la peste. Rien ne pouvait fasciner plus que cette possibilité de détruire, beaucoup s'y étaient perdus.*

*Sous cette mer de nuages tombait une pluie régénératrice. Il y avait là une beauté noble, un peu sauvage, archaïque, elle réussissait parfois à arrêter le bras de l'homme, à le sortir de sa monotonie, de sa folie.*

\*

*Salle de réunion du COMEC*

- Quel est le problème de ces bureaucrates?, demande la délégué.

- C'est d'avoir à gérer les deniers publics. C'est ce qui les rend si tatillons. C'est ce qui explique cette peur malade des dépenses. C'est ce qui explique aussi parfois des dépenses irrationnelles. Le nombre d'employés sous ses ordres ou le montant de son budget est ce qui rend le fonctionnaire puissant. C'est de pouvoir

dépenser plus d'argent, ce qui implique les mécanismes de surveillance, pour justifier leur bien-fondé, car cet argent appartient à tous. Tout changement provoque chez le fonctionnaire une peur de la tablette, du reclassement inférieur. Différence avec le privé où l'argent et la plus-value est le vrai dirigeant. L'employé peut être jeté comme on jette un vieux mouchoir. Les impôts n'ont jamais été populaires. Sous le régime féodal ou sous la démocratie, c'est du pareil au même.

Ulric regarda sa montre. Beaucoup de temps se perdait en discussions oiseuses. Des contributions à des monument à la victoire plutôt qu'un programme alimentaire pour les réfugiés. Allons-nous allonger les mâts pour les drapeaux ou voter des subventions pour reconstruire les écoles? Telles étaient les questions débattues en comité, c'était cela la démocratie. La banalisation de l'Histoire, des Idées. La démocratie était un laboratoire de la médiocrité.

- Quand allons-nous voter les subsides aux orphelins de guerre?, demanda Ulric.
- En temps utile.
- Ce sera trop tard, ils meurent de faim!
- La gauche relève la tête.
- Merde pour la gauche! La gauche du COPOL couche avec les banquiers.
- Marx revisité, dit une voix amusée.

Ulric se leva et quitta la réunion en disant:

- Chers palabreurs, vous pouvez discuter avec la mort et la misère au coin de la rue, moi je ne peux pas!

\*

« Aux dernières nouvelles, il y a plusieurs millions de réfugiés dans l'ensemble du pays. Les combats se sont enlisés en guerre de position, les État-Unis ont réduit le nombre de leurs troupes. La Coalition de son côté fortifie son emprise sur la partie qu'elle contrôle...»

C'était une autre lent regard sur l'état des choses. Depuis de siècles, on critique la mort et la guerre, pourtant, elles perdurent. Utopie et discours, prêcheurs ou idéologues ont tenté de change la chose.

\*

Est-ce que le peintre sent la chaleur de la lumière d'automne? Quelle puissance, quelle noblesse! Seule l'esthétique peut être pure, débarrassée de ses marchands. Personne ne peut *toucher* la beauté. Les matérialistes s'empresseront de décortiquer la pigmentation ou d'invoquer l'ultra-violet. L'analyse rationnelle a des limites. Quelle grandeur dans un coucher de soleil! Rien ne peut le capturer, il est là une seconde, puis plus rien. Comme la jouissance, quelques secondes d'extase qui rendent la vie si douce...

Cette pensée de l'amour étreignit le cœur de François, penché sur un arbre aux feuilles mortes, le regard lointain, le cœur triste.

Le long d'un sentier pédestre arrivaient Anna et Claudia. Anna voulait rencontrer le jeune homme, il était l'un des seuls amis de Pieter. Elle lui avait téléphoné, elle lui avait proposé un déjeuner sur l'herbe.

- Hello François, Pieter me parle souvent de toi.

Elle se tourna vers son amie.

- Je te présente Claudia, elle est actrice comme moi.

Il leur serra les mains.

- Il y a longtemps que je voulais faire ce déjeuner, les conditions ne s'y prêtaient pas.

Claudia respirait l'air pur. Des oiseaux piaillaient, le vent soufflait doucement.

- Je ne croyais plus qu'il existât encore des endroits pareils à celui-ci.

- C'est très beau, fit François.

Claudia observait le jeune homme. Il était musclé. Il y avait longtemps qu'elle n'avait aimé ou désiré, l'endroit était propice au sens.

Lui était plutôt distant et poli.

- Nous mangeons?, dit Anna.

Ils s'installèrent pour manger.

Après quelques verres de vin, Claudia senti sa langue se délier.

- Parle-nous de la France, François. D'où viens-tu?

Anna remarqua vite le rouge sur le joues de son amie, ses lèvres tremblantes, le scintillement dans ses yeux qui avaient perdu si longtemps leur éclat.

Laissant le jeune homme après le repas, elle hasarda une question:

- Il t'a plus?

- Il est gentil, dit simplement Claudia.

Et là-bas, sur un coteau, un peintre solitaire peignait ce tableau, signe de jours meilleurs.

\*

*Caserne des S.F.S.*

- C'est commencé, certains demandent ta démission, dit Vlemink.

Pieter se tenait droit et fier dans son habit civil, il portait de moins en moins l'uniforme;

- Que faire? On ne veut pas répliquer et commencer une guerre civile.

- Il faut débiter le désarmement.

- Seul le COPOL peut faire la demande d'aide à l'ONU. Si je démissionne, peut-être que dans ce cas ils le feront?

- Non, dit fermement Vlemink, toi seul peux continuer la neutralisation de l'armée. Si tu pars, plus personne ne pourra contrebalancer le pouvoir personnel de Hochenhorst.

- Si je reste, ça va augmenter les frictions.

- Il y a encore des combats, ils ne sont pas fous, ils ont peur de tes talents d'orateur et de ton intégrité, mais ils ont besoin de toi.

Pieter serra les poings.

- Je n'aurais jamais cru que cela tournerait ainsi.
- Ce n'est pas de la politique, c'est de la survie.
- Appelle l'officier de service.

Une jeune officière des sections fédérales se présenta, il lui dit.

- Vous allez déployer les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> sections dans Triam, Je ne veux pas de manifestation, pas de rassemblement, je veux du calme. Surveillez bien le siège de la C.S.U.

Vlemink demanda au comité.

- Où sont les autres sections? Et le Front Est? , en se tournant vers Baum.
- Le Front compte une majorité de sections vertes, supportées par l'Armée liturienne.
- Nous pourrions retirer les lituriens, dit Pieter.
- Et relever les sections socialistes. Ça calmera les ardeurs de Hochenhorst.
- Les sections P.S.(D.) se trouvent sur le Front Sud. Elles se désarmeront dès que nous le demanderons, le Front est beaucoup plus calme. On y trouve les restes de l'Armée républicaine, dit Vlemink.
- Nous devons attendre l'arrivée des troupes de l'ONU avant de désarmer qui que ce soit. Quel serait notre meilleur contact au COPOL?
- Il n'y a qu'Eisenberg qui nous défende ces temps-ci.
- Et je pense que nous pourrions faire pression sur les verts, il est temps que je rende visite à Kahn-Hotte!

## Chapitre 13

- Est-ce que Frédéric est là?

La jeune fille qui avait répondu à la porte le dévisagea malicieusement. Elle regarda par-dessus l'épaule de Pieter et vit le véhicule discret qui avait escorté le délégué. Cela ne la trompa pas, elle sentait «l'officiel».

- Vous ne le lâchez pas, non?

Elle allait refermer la porte mais il la retint doucement, mais fermement.

- Dites-lui que c'est Pieter, s'il-vous-plaît.

Elle évalua sa demande.

- Attendez.

Elle entra. Quelques instants plus tard, Frédéric Kahn-Hotte descendit.

Il avait mérité ses cheveux blancs.

- Excuse-la, Pieter, ma fille ne tolère plus les étrangers et les membres de la Coalition. Ton costume l'a trompée, tu aurais porté l'uniforme fédéral, c'est le seul qu'elle tolère.

- C'est si grave!

- Pire. Entre!

Avant la révolution, il était ingénieur.

- Ma femme, Elke, c'est Pieter, du C.S.A.

La femme lui tendit la main et lui sourit timidement.

- Lynn, ma cerbère, Erik et le petit Walter.

- Enchanté.

- Viens, nous allons nous installer sur la terrasse, je viens de faire du café, tu en veux?

- Bien sûr.

Ils sortirent dans le jardin magnifiquement fleuri.

- Tu sais, les écolos, dit Frédéric, gêné.

- Sans problème.

Prenant place, Kahn-Hotte dit du ton feutré qui le caractérisait.

- Bon, dis-moi ce que tu voulais.

- Tu n'as pas de protection?, dit Pieter.

Kahn-Hotte lui dit, étonné:

- J'ai quelque chose à craindre?

- Non, pas vraiment. Je préférerais tout de même que tu sois protégé. Préfères-tu des troupes vertes?

- Si tu le crois nécessaire, je ne veux pas qu'on croit que j'ai peur.

- Pourtant, tu sais que plusieurs t'en veulent, autant qu'à moi.

Frédéric prit son son visage entre ses mains.

- Je suis un vieux routard de la politique. J'étais là quand on a fondé le Parti vert. J'avais 17 ans mais je me suis hissé au cours des années à la tête du Parti. Eh bien, laisse-moi te dire ceci: ce parti passera par les mêmes phases que tout les autres partis de l'histoire. Pourquoi? Parce qu'il a touché au pouvoir. Quand ça arrive, ton idéologie ne tient plus. Un parti est une machine de pouvoir. Oh!, c'était très à la mode les problèmes d'environnement, la pollution, le pétrole. Mais que fait un Parti vert contre la pauvreté, contre un déficit, dans une grève de fonctionnaires ou une crise dans la santé? Rien de mieux ou pire qu'un autre, il finit par gouverner à coup de décrets.

- Je sais tout cela, j'ai eu la vie facile en un sens au C.S.A., il n'y avait qu'un but: tenir le territoire, c'était objectif. Pourtant, des doutes m'assaillent sur les actions actuelles des délégués du COPOL.

- À la fin, ce n'était plus du tout amical. Nous étions divisés sur à peu près tout.
- Réaction typique de la gauche.
- Les sections internationales nous ont causé des problèmes.
- Je ne vois pas pourquoi, il est clair que cela relevait du C.S.A.
- C'est sur ce point que plusieurs n'étaient pas d'accord. Certains disaient que cela relevait des affaires étrangères. Je crois qu'au fond, c'était que votre comité les éclipsait et ça ne leur plaisait pas.
- Mais la raison d'être de ces comités était de séparer les champs d'intervention afin de ne pas centraliser le pouvoir, limiter les pouvoirs investis dans les mêmes mains.
- Le problème est que le COPOL en est venu à croire que toutes les impulsions devaient venir de lui.
- C'est faux, tous les dirigeants étaient d'accord sur la séparation quand la décision de former les comités a été prise au comité de coordination.
- C'est l'essence de la mauvaise volonté de l'union de tous les partis, dit doucement Frédéric.

Pieter resta silencieux un moment. On entendait quelqu'un chantonner à l'intérieur, il y avait un bruit de vaisselle, on sentait le parfum délicat des fleurs.

- Je le pressentais depuis un moment, il nous faudra stopper la révolution, lâcha Pieter.

Frédéric le considéra gravement.

- C'est ce moment que beaucoup craignaient et je crois malheureusement que tu sois l'un des seuls dans la position de le faire.

Pieter serrait sa tasse.

- Comment pouvons-nous en être rendus là?
- Il n'y a pas vraiment de réponse. Nous avons essayé de rejeter le principe de représentation, l'état de droit...

- Nous avons utilisé la délégation, qui était une forme de représentation, une structure plus organique.

- Sans règles ou lois pour la régir, elle s'est muée en dictature des comités. Considère la situation actuelle, c'est l'anarchie. Il n'y a plus de lois, plus de police, plus de règles. Crois-tu que l'homme survit ainsi? Les lois datent de Moïse et des Babyloniens. Hobbes n'a fait qu'y ajouter le droit de choisir et Marx, de ne pas y croire. Tout nier ne construit pas et ne détruit pas pour autant ce qui existe. Je suis peut-être fonctionnaliste, mais un ouvrier installé dans un poste de patron devient un patron. Nous n'étions que des chefs de parti tous portés au pouvoir en même temps. Cela explique en partie le centralisme qui est en train de s'installer.

Pieter demanda:

- Tu savais pourquoi je suis venu te voir?

- Pieter, la seule fois autre fois où tu es venu me demander conseil fut lors de l'attaque sur l'Alder, la 52<sup>e</sup> section venait de voir les blindés.

- Je me souviens.

- Tu n'as pas hésité dans les combats contre l'armée républicaine, lors de l'intervention internationale, lors du soulèvement à Triam.

- Vous aviez assez à faire. Le C.S.A. compte des membres avec de grandes qualités.

- Grâce à la providence, et les délégués de votre comité ont accompli des merveilles sur lesquelles nous aurions dû prendre modèle.

- Et comment est ton remplaçant?

Frédéric bougea sur sa chaise.

- C'est un écolo végétarien plus pur que pur. Il était hors de la ville lors de la Révolution et depuis ce temps, il tente de se rattraper. Il militait contre le nucléaire et était membre de Greenpeace.

- Gauchiste donc

- Ouais, mais il a plu assez à la vice-présidente du Parti pour qu'ils le choisissent. Et il déteste les militaires.

- Bien, sous quel angle devrai-je le prendre?
- Sois honnête, pas trop. Prends ton côté rebelle sous lequel tu te déguises si bien, sa satisfera son côté hippie.
- Qu'est-ce que ça veut dire, déguisé?
- Bien, cet air de ne pas suivre les règles, mais de les suivre finalement. Un peu de théâtre, ou de politique du fond.
- Je n'ai été très bon en politique en fait, Freddie.

\*

Peu à peu, comme après une tornade, tout reprend vie, tout se nettoie, tout s'efface, comme le souvenir de l'hiver quand on arrive en été. Il y avait eu beaucoup de bâtiments détruits, des gens jetés à la rue. D'où venait cette obstination à reconstruire, à recommencer? Il y avait une recherche de sens, parfois la fuite en avant, l'ennui provoquait parfois des solutions violentes. La guerre selon certains, est naturelle, sélective, dynamique. Elle est bonne contre le chômage et pour l'économie.

La paix est une création abstraite, sûrement inventée par des gens qui s'ennuyaient. Ils s'étaient dit: » Que ce serait bien d'avoir la paix.», juste pour embêter les autres qui entre-tuaient.

Comment allons-nous passer le temps si avons la paix? En conférence, parties de cartes? On pourrait regarder la télévision, manger, mieux que durant la guerre, c'est sûr

On pourrait rebâtir, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour construire. On pourrait enterrer tous les morts de toutes les guerres récentes. Si on leur demandait, la plupart auraient préféré rester vivants.

Masse et puissance, l'œuvre d'Élias Canetti. Il dit que c'est ce qui fait avancer l'homme. On s'amuse à donner le pouvoir à quelqu'un, on le regarde se détruire. On peut le donner à un roi, mais il faudra s'attendre à un pouvoir encore plus subjectif et personnalisé.

\*

On était en octobre. Le ciel du soir était lumineux et sombre à la fois. Il y avait des traces de nuages longs et découpés par le froid. Quelle beauté que cette fin d'année crépusculaire! La révolution par l'esthétique, c'était cela le postmodernisme, c'était cela que l'on vivait. Finie la recherche de Dieu dans les intégrales de monsieur Descartes ou Kant et sa recherche de paix perpétuelle. De même, monsieur Marx avait cherché le fantôme dans la machine industrielle, il n'y avait pas que de la vapeur, il y avait aussi la plus-value.

Anna marchait avec Claudia, emmitouflée et bardée d'un grand foulard.

- L'Art, c'est ça, dit fébrilement Anna, cette beauté fugace, cette lumière insaisissable, un tableau par seconde, jamais le même.

Elle regarda son amie. Son cœur était triste, lourd. Il y avait un grand vide.

- Qu'as tu?

- Oh, ce n'est rien, dit Claudia en se forçant à sourire.

Le fond de l'horizon était mauve, la respiration provoquait des volutes de fumée.

- Je me sens vieille, dit brusquement Claudia.

- Mais tu n'as que 25 ans.

- Je sais, mais mon corps semble dire le contraire.

- Tu n'aurais pas dû lire Sartre...

Un rictus se figea sur les lèvres de Claudia:

- Tous les imbéciles se repaissent de l'amour, tous le chantent, mais en même tous se détestent.

- Tu es négative ce soir.

Anna serra le foulard contre son visage, elle écarta une mèche de cheveux.

- Tu devrais quitter cet air triste. Tu n'as pas vu comment François te regardait?

Claudia se tourna vers son amie:

- Tu crois?
- Claudi, tu es plus bête qu'une adolescente, il ne te quittait pas des yeux.
- C'est toi l'adolescente, moi, je ne crois plus à la vie, elle m'a tout pris.

Un moment passa. Anna posa doucement sa main gantée sur l'épaule de son amie. Elle ressentait le désarroi de son amie qui ne parvenait pas à refaire sa vie, à oublier. Elle était passée proche aussi de la violence, elle comprenait que cela pourrait être un enfer ensuite, qu'on ne pouvait pas oublier ces tortures. Elle voulait juste essayer de lui dire qu'elle était là pour elle.

Une émotion diffuse l'envahissait, elle tentait de lui donner de la chaleur et du réconfort, sans y parvenir.

- C'est difficile pour moi de te parler. Tu t'es refermée, je le comprends.
- Non, tu ne comprends pas, tu veux me couvrir de ton amour égoïste. Si je me sens bien, tu te sentiras bien. L'amour est une compétition d'égoïsmes.

Anna se détourna vers la rue.

- Tu es si amère, Claudi.
- C'est la vie qui est amère. Toute cette populace qui se cherche une raison de vivre, tout ces gens puissants qui nous malmènent comme de vulgaires poupées. Et nous discourant sur la grandeur de l'amour et de l'humain.
- Tu confonds tout. C'est ta rage qui parle. C'est ta souffrance qui masque tout. Tu as mal aimé, tu as souffert, tu voudrais oublier toute notion d'amour, toute bribe de plaisir passé, les émotions furtives, les pincements au cœur, les vertiges...
- Qu'est ce que tu fais? Une apologie du romantisme?

Elle balaya l'air d'un geste sec.

- C'est fini, l'amour et les fleurs. C'est à coup de bottes qu'il se fait, l'amour. Tu le portes en ornement comme ton Darois porte sa révolution. Vous croyez partager vos abstractions, dans le fond, vous vous complaisez dans une minable représentation dans le miroir.
- Tu ne penses pas ce que tu dit. Nous avons tous besoin d'être aimés.

- Et toi, tu sais ce dont j'ai vraiment besoin? Pourquoi?

- Parce que je suis ton amie.

La jeune femme contempla distraitement sa main. Elle la serra puis ferma les yeux.

- Je suis désolée, je ne devrais pas te parler ainsi.

Anna la serra contre elle.

- Ne t'en fais pas, ma chérie.

\*

Il y avait une longue file devant le marché d'alimentation. Certaines denrées étaient devenues très rares. François marchait parmi les étals des marchands de la périphérie de la capitale qui venaient vendre leurs produits.

Il portait désormais l'uniforme séfiste, il avait rejoint la section internationale en tant qu'officier de communication. Les limites entre l'objectif et le subjectif étaient minces.

Il avait décidé de se rendre dans le quartier où Claudia habitait, Anna lui avait donné l'adresse, discrètement. Il errait sans but apparent, il pourrait peut-être la croiser, ou il irait chez elle?

Non, pensait-il. Il y a quelques semaines, il était amoureux fou de Nathalie, elle était déjà oubliée? Il se sentait ridicule.

Le pâté de maisons où elle habitait se trouvait dans le quartier étudiant. L'université était fermée depuis le début de la révolution, on ne savait pas ce qui arriverait avec l'éducation. L'une des règles de la Coalition de ne pas créer d'État et de maintenir un niveau minimal de fonctionnaires nuisait à la reprise. Plusieurs espéraient un assouplissement de cette mesure et un retour de l'enseignement public.

Las de tous cela, François continuait d'arpenter les rues en guettant chaque silhouette frêle, chaque tête noire. Pourrait-il la reconnaître? Il marchait indifférent à l'architecture ou aux miséreux se cherchant un abri.

Il avait faim maintenant, il se sentait sale. Il était torturé. Allait-il oser? Que dirait-elle? Serait-elle là? Il se posait des questions, bien des questions dans cette quête, quête de l'union presque impossible, union de deux cellules isolées, relançant le ballet infernal du questionnement existentiel et la quête de l'absolu.

Bien des gens l'avaient vécue cette quête, après l'amour, la fin, la fin dans l'amour. Après avoir affadi l'amour, l'avoir dilué en crises égocentriques ou par des attentes exagérées, ils étaient restés les mains vides et le cœur meurtri.

C'était le ballet amoureux, la séduction, les passions, torturant les cœurs, unissant et séparant les humains, les isolant en les joignant.

Il abouti finalement devant sa porte. C'était un petit geste pour les autres et pour l'humanité, mais un grand pour lui. Il sonna.

Elle apparut à la porte, simplement vêtue, sans maquillage, les cheveux tirés en arrière en chignon. Elle était surprise de la voir.

- Bonjour, Claudia!

- Que fais-tu ici?

Il dit timidement

- Anna m'a dit que tu étais souvent seule.

- Elle se souvient de ce qui ne la regarde pas. Tu n'es pas occupé à voir tuer des gens?

Il regarda son uniforme.

- Non.

Elle ne bronchait pas, il se demandait s'il devait partir.

- Je m'excuse de t'avoir dérangé.

Une lumière envahit le visage de la jeune femme.

- Attends, viens un peu par ici, je crois que j'ai fini de jouer...

\*

« C'est contre le système de la représentation qu'il faut se battre, c'est ce qu'il faut détruire. C'est le noyau dur cette idéologie obsolète. »

Un écrivain postmoderne

Installé dans son véhicule de commandement, protégé par les séfistes armés et aux aguets, Pieter fut consterné par ce qu'il vit. Seulement une longue rue triste et grise.

Auparavant, les voitures sillonnaient ces avenues larges et bordées d'arbres. Il n'y avait plus guère que des convois militaires et des véhicules de fonction qui y roulaient.

Pieter ressentit de la honte. Son cœur se tordait sous le poids de ses soucis. Les sans-abris, les réfugiés qui affluaient de toute la Cassande, fuyant le désordre, pensant trouver un peu de secours en ville. Ils ne faisaient qu'amplifier le chaos. Les hôpitaux étaient devenus des sanctuaires inabornables, la masse devait se faire soigner sous les tentes de la croix-rouge. « Une autre réussite de la révolution, nous avons réussi à privatiser la médecine. Le C.S.A. n'a aucun pouvoir sur ça. »

Un ciel noir et menaçant hantait la population, il allait pleuvoir. Encore une nuit sans toit pour trop de gens. Au moins, sous un ciel clair, on pouvait dormir au sec.

« Je pense que rien ne réglera jamais tous les problèmes, aucun parti, aucun système. J'ai envie d'être malade quand nos libéraux crient victoire devant la chute du socialisme. Notre tentative échouera-t-elle aussi lamentablement? Par certains égards, nous comportons de façon pire que les néo-libéraux. »

On pouvait voir à vol d'oiseau la ville s'étendre. Autrefois, en période industrielle, elle était le refuge. On y trouvait aussi l'entassement des vies les unes par-dessus les autres, l'anonymat des vies se fondant dans la multitude. De là venait aussi cette peur de la masse, des masses. Cette puissance latente avait été utilisée par les socialistes, mais par d'autres aussi. Les besoins de ces masses avaient étouffé la ville.

La Ville et la Machine. La Métropole, la grande Capitaliste, refuge des marginaux, des extrêmes, des déviances.

De grands immeubles massifs, vitrés et belliqueux apparaissaient désormais de chaque côté de la voie. C'était le centre-ville, le summum de la démente. Sur les murs placardés s'affichaient les grands panneaux-réclames des compagnies à la recherche du profit, usant de la vente à pression et de l'exploitation sympathique.

Et la Coalition permettait cela. Pieter se sentait comme un gigolo, se vendant au plus offrant. Pour le Pouvoir, tout pour le Pouvoir.

Le nouveau délégué vert avait goûté à ce pouvoir, à la puissance. Il avait avisé Pieter qu'il ne supporterait pas, tout au plus il restait neutre dans les débats le concernant, en hommage aux services rendus.

« Il m'a parlé comme si j'étais à la retraite. », pensa Pieter.

Il regardait fixement la nuque du chauffeur. Il devenait de plus en plus isolé, marqué au fer rouge pour ses positions. Il se sentait perdu. Tout ce qu'il avait toujours cru se tournait contre lui. Le sort de toute révolution, le post-événement qui finissait par saper ce qui était la base de la révolte, était en train de se produire. Il se sentait stupide d'avoir été si aveugle, si insouciant dans son enthousiasme et son implication.

Il devait maintenant mettre un terme à cette révolution.

\*

### *Salle de débat du COPOL*

« Aujourd'hui, toutes les sections du P.S.(D.) ont rendu leurs armes aux sections fédérales dans quatre villes libérées de la Cassande, conformément aux directives du Comité à la sécurité et aux armées. De plus, je désire demander au Comité politique de voter sur la motion d'aide à l'ONU dans le cadre d'une force de paix. »

Le délégué Eisenberg rendit la parole. Felia Hochenhorst, la secrétaire générale du Parti socialiste, déléguée plénipotentiaire aux relations avec les comités, responsable de la coordination avec les forces de défense, se leva. Sur ses frêles épaules pesait le sort d'un pays, sa destinée. À son regard noir, on sentait que ce qu'elle allait dire pèserait sur le sort de la Révolution, de la Coalition de la Cassande, peu en importe le contenu.

« Mes amis, chers délégués, je suis heureuse d'apprendre que le processus de désarmement est commencé. C'est une preuve que la paix approche, que la Révolution a atteint son but et que pour tous, une vie meilleure s'annonce. Toutefois, elle marqua une pause menaçante, avant que ce moment arrive, il nous reste bien des combats à mener et bien des tâches à accomplir. Malheureusement, dans ce combat que nous menons contre les forces ennemies, nous subissons de lourdes pertes, qu'elles soient dues à la mort ou à la trahison. Et ce soir, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer. Le délégué fédéral du Comité à la sécurité et aux armées a tenté de fomenter un coup d'État militaire dans le but de renverser la Coalition et d'instaurer une dictature militaire, pour son propre bénéfice. Je demande donc à ce comité de prendre les mesures qui s'imposent face à cette trahison. »

Les membres se regardèrent, éberlués. Seul le délégué vert ne bronchait pas. À la fin de la réunion, une motion de désaveu avait été votée, de même qu'un mandat d'arrestation contre l'ex-délégué fédéral Pieter Darois. De plus, Felia Hochenhorst venait de réussir à se faire nommer comme la première présidente de la Coalition.

\*

Décret numéro 52 du C.S.A

« Il est rappelé à toutes les sections fédérales et politiques que leur obéissance est due uniquement et sans réserves au C.S.A. Toute autre allégeance ou déviation sera considérée comme manquement à la discipline requise et sera punie comme prévu dans les statuts du comité.»

- Les sections politiques ne suivent pas, Pieter, dit Vlemink, c'est la fin.

Assis face à la fenêtre, il observait des feux provoqués par des heurts en ville. La motion du COPOL avait été suivie par les sections vertes et P.S.(G.), les plus nombreuses et mieux équipées.

- Ils ont agi avant nous Pieter. Tu aurais fais la même chose contre eux, tôt ou tard.

Les autres délégués avaient tout tenté pour empêcher leurs sections respectives de suivre le mandat du COPOL, mais la structure partisane avait été plus forte que la fédérale. Baum se tenait devant Pieter, la tête baissée.

- Je vais donner ma démission du C.S.A. Je suis fier de tout ce que nous avons fait pour la Coalition. Je ne peux plus la servir en t'attaquant, toi qui aidé à la sauver.

- Tu vas avoir des problèmes, dit Vlemink.

- Qui a dit que j'allais me rendre? Je vais lutter avec les sections verts fidèles au C.S.A.

Pieter sortit de son mutisme.

- Non, Baum! J'ai pris ma décision, je vais me retirer.

Vlemink était interloqué.

- Mais Pieter, ils vont t'emprisonner.

- Je vais partir avec les sections lituriennes qui s'en vont. Ils n'oseront pas nous attaquer. Gardez les section fédérales en alerte, mais je ne veux plus de combat.

Berger venait d'arriver en trombe. Il enleva son manteau son manteau.

- Les sections communistes refusent de suivre l'ordre du COPOL. Le chef du parti retire son appui à la présidente Hochenhorst.

- Tout est possible dans ce cas, dit Baum, les forces sont presque égales et dans Triam, il y a les sections fédérales. Nous pourrions régler sans effusion de sang.

Pieter dit alors:

- Seul le pouvoir que l'on donne aux autres peut leur servir. Je propose de faire arrêter Hochenhorst.

Ce fut au tour d'Aria de réagir:

- Mais c'est insensé.

- Depuis le début du soulèvement, son désir d'être investie des plus grands pouvoirs est évident. Elle a tenté son dernier bluff, dit Pieter. Elle ne transformera pas cette Révolution en dictature et je ne subirai pas l'exil pour son plaisir. Vlemink!, envoie à 9<sup>e</sup> section avec l'ordre d'arrêter madame Hochenhorst.

Aria dévisagea longuement Pieter.

- Tu vas trop loin, cette fois, Pieter.

Puis elle quitta la salle.

\*

Jamais elle n'aurait cru que cela eût pu lui arriver. Elle qui venait d'être nommée présidente de la Coalition. Elle se justifiait facilement ce poste, elle avait tout donné pour la Révolution.

C'était un matin gai. La ville semblait complètement remise des combats. Elle en était heureuse. Mais elle avait toujours craint ce Darois, cet idéaliste dépassé qui croyait que l'on dirigeait un pays avec des gants blancs.

Les autobus et le métro devaient reprendre leurs services sous peu. Les combats avec les républicains étaient très loin désormais. C'était l'armée fédérale qui l'inquiétait. Elle sentait cette indépendance, cette neutralité illusoire. Elle sentait la volonté inflexible de Darois dans sa création. On ne cède jamais sur les principes. Il était un bon stratège, mais il était trop rigide pour être un politique. Il n'était pas aux prises avec tous les problèmes d'un chef d'État. Elle avait dû céder et se faire nommer. La Cassande avait besoin d'un chef. Et en plus, elle ne partageait pas les vues anarchiques, trialistes de Darois, ni les positions du C.S.A. , où les fédéralistes dominaient.

Oui, la Coalition avait besoin d'un chef. Triam aussi. Elle devait les sortir des griffes des militaristes. Ils devaient respirer. La guerre étouffait depuis des mois le pays. Et il y avait ces Lituariens dont elle voulait se débarrasser. Elle les avait toujours eu en horreur, des nationalistes. Le C.S.A. avait liens avec eux, pas elle, Felia Hochenhorst. Voilà pourquoi elle voulait la tête de Darois, et pour détruire toute volonté d'une structure neutre. Elle préférait instaurer le seul système auquel elle croyait: l'État socialiste. Voilà vers quoi tendaient toutes ses forces. Un État vert aussi, qui ferait ce que le Parti socialiste municipal avait fait pour Triam. Mais Darois était toujours là, avec sa pseudo intégrité et ses troupes bien entraînées.

- On ne bâtit pas sans détruire, dit-elle à Werner.

- Tu crois qu'ils vont le trouver bientôt?

- L'ordre a été donné à toutes les sections politique de l'arrêter.

Il eut une moue.

- Votre système de sections politiques ne m'inspire pas beaucoup. Je leur préfère les sections fédérales.

Elle le dévisagea malicieusement.

- Tu ne vas pas t'y mettre aussi? Tu vas chanter ses louanges toi aussi?

Il joignit ses mains.

- Sache que tout ce que je veux, c'est la réussite de nos plans. L'État tel qu'il était, avec bien entendu, un gouvernement socialiste dirigé par toi.

Devant l'immeuble, un officier de la 9<sup>e</sup> section montra son mandat aux gardes du nouvel édifice du COPOL. La sentinelle, membre de cette nouvelle police secrète, tenta de sortir son arme. Le coup partit en l'air, assez pour alerter les autres gardes de la présidente.

Les séfistes se ruèrent à l'intérieur, échangeant des coups de feu avec les policiers. Ils arrivèrent trop tard au bureau de la présidente, elle s'était enfuie.

\*

La population de Triam suivait avec un intérêt variable les péripéties de ses délégués depuis quelques jours. Les journalistes s'étaient fait un plaisir de décrire avec force détails l'affrontement dévoilé entre le C.S.A. et la nouvelle présidente. Toutes les troupes fidèles au C.S.A. et à la Coalition étaient en état de combat. Les sections socialistes avaient été sommées de désarmer.

Blockenheist, le nouveau délégué communiste du COPOL, avait décidé de prendre la parole en public, chose rare de la part d'un membre de ce comité.

« Face à une union des délégués socialistes, verts et libéraux, à la neutralité du délégué liturien, il y a un blocage au COPOL qui a mené à la lamentable séance de mercredi dernier. Lors de cette séance, il avait été décidé, assez unilatéralement et sur la base de preuves assez minces, de faire arrêter le délégué Pieter Darois du C.S.A. De plus, dans la même veine, Felia Hochenhorst avait déclamé en faveur d'une présidence de la Coalition, dans le but, semble-t-il, d'assurer la stabilité du pays. Il était évident que ce poste lui était destiné. Depuis des mois, une aura étrange entourait madame Hochenhorst, elle s'était adjoint des conseillers louches, elle avait procédé à la création d'une police secrète dont tout le monde connaissait l'existence mais que personne n'osait

dénoncer. Ces actes constituaient des dangereuses déviations qui auraient pu transformer la Coalition en un régime totalitaire.»

« Dès l'ordre excessif de faire arrêter le délégué, la crise est devenue apparente. À cet ordre, les sections vertes et socialistes ont obéi. L'armée liturienne est restée neutre, les sections P.S.(D.) étaient désarmées. Seuls les communistes refusèrent, me permettant de retirer ma confiance à une arriviste assoiffée de pouvoir.»

« Dès l'annonce du retrait du P.C. de cette décision, les autres membres du C.S.A. ont également décidé de ne pas tenir compte des actions de madame Hochenhorst. Ils votèrent également pour sa mise aux arrêts.»

« Madame Hochenhorst est malheureusement parvenue à s'enfuir. Elle est partie rejoindre, selon nos sources, les sections socialistes qui venaient d'être retirées du Front Est. Il faut donc craindre encore des conflits armés possibles.»

« Afin d'éviter un nouveau bain de sang, le COPOL a décidé d'officiallement demander à l'ONU de déployer des forces de maintien de la paix en Cassande, afin d'y faire respecter l'accord de cessez-le-feu que nous désirons signer avec les troupes républicaines se battant encore. Il est certain que cela pourrait signifier une partition du pays mais nous croyons qu'un jour ces dissensions se résorberont et que la Coalition s'étendra à toute la Cassande.»

« Dès que les forces de l'ONU seront ici, le programme de désarmement reprendra. Les sections socialistes seront les prochaines. Le sort du Parti socialiste étant en péril, cela pourrait être dangereux pour notre régime. Les sections fédérales serviront à nous protéger contre de possibles soulèvements de sections rebelles, pour ne plus servir ultimement au maintien de la paix, ici ou à l'étranger si requis. Si notre programme de force de paix internationale est entériné par l'assemblée des nations, dont nous espérons qu'elle se nommera un jour, assemblée de tous les humains. Merci!»

## Chapitre 14

Pieter observait son bureau. Bien des choses s'étaient passées, décidées ici . Plusieurs mois de révolution, de combats, de défaites, de réussites parfois. Il avait presque atteint son but, amener la paix dans un pays dévasté, parfois contre les intérêts de la révolution, parfois contre les siens, jamais sans heurt, sans peine. Aujourd'hui, il savait que son rôle était fini. Il devait s'éclipser. Il le désirait depuis longtemps.

Il partait de son plein gré. Vlemink se tenait dans l'embrasure de la porte, l'ombre cachant sa poitrine et son visage.

- Tu vas nous manquer.

Pieter sourit.

- Il faut dire que tu ne l'as pas eu facile ces dernières années.

Pieter se leva et posa sa main sur l'épaule de son camarade, celui qui avait partagé tout ses tourments, tout ce temps.

- J'espère que ça ira bien pour vous.

- Je ne sais pas si j'en ai vraiment envie. Nous faisons une bonne équipe.

Pieter lui serra chaleureusement la main.

- Tu sais où je pars, tu peux m'y rejoindre quand tu veux.

- Je sais Pieter.

\*

Le train filait silencieusement vers le nord. La ligne avait été remise en état récemment. Tout au long du parcours, la nature étendait ses beautés. « La Paix! », pensa Pieter.

Anna serra sa main, ils laissaient le pouvoir, les responsabilités, la vie publique derrière.

La forêt filait le long des rails. Au loin restaient la Coalition, la politique, les sections. Devant se dressait Lausé.

Pieter avait décidé de s'exiler afin que les choses se calment, que l'on ne provoque rien à cause de lui, qu'on l'oublie. Il ne voulait pas de la popularité, que son nom apparaisse dans les livres d'histoire. C'était son choix de devenir inconnu, de choisir l'oubli.

Oublier la puissance alors que chacun de nos gestes moulaient la vie de milliers de personnes. Quelle ivresse, quelle responsabilité!

Il ne regrettait pas sa décision. Il avait vécu tellement de choses depuis le début de cette aventure, ce retrait lui plaisait beaucoup. Mais que fait-on après avoir été chef des forces armées d'un pays, avoir dirigé la défense d'une révolution, après l'avoir quittée dans ses déviations.

Il savait qu'on l'attendrait à la gare. Il ne savait pas comment cela allait tourner.

- Tu es inquiet?, lui demanda Anna.

- Oui, un peu nerveux, je ne sais pas comment nous allons être reçus.

- Comme un grand citoyen?

- Ah!, ce nom m'horripile!

- Pardonne moi. Comme n'importe qui.

Il vit son sourire en coin.

- Tu te moques de moi.

- Il faut bien, grand bêta, il faut te détendre, tu prends tout au sérieux.

La flèche de métal et d'aluminium continuait sa course, sans répit. Le roulis donnait la nausée à Anna. Des enfants se serraient contre leur mère, de jeunes couples faisaient le voyage vers la Liture. Tout semblait normal dans ce wagon, la paix était revenue en partie dans ce coin de globe dévasté. Profitant de cet arrêt temporaire des combats, la force armée garantissait ce que les compromis entre les partis garantissaient.

On pouvait la voir, le long du parcours, La Liture. L'État-Nation enfin réalisé.

- Quelle beauté, dit Pieter.

Anna l'embrassa.

- Une si belle journée! Regarde ce soleil, toute cette couleur. J'ai toujours aimé ce type de lumière.

Derrière la dernière grande courbe, derrière la dernière colline se trouvait Lausé.

\*

François ôta son uniforme pour la dernière fois.

Chapitre 15  
Épilogue